MÉMOIRES

DE

FLEURY.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FELIX LOCQUIN ET
16, Rue N.-D.-des-Victoires.



FLEURY

de la Comédie Française



MÉMOIRES
DE FLEURY

DE LA

COMÉDIE FRANÇAISE.

RÉDIGÉS SUR DES NOTES AUTHENTIQUES ET PUBLIÉS

PAR J. B. P. LAFITTE.

(1757 à 1820.)

VI

PARIS

AMBROISE DUPONT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE ROMANS MODERNES,

7, RUE VIVIENNE.

1838

I

—

Une tournée en province.

Quatre théâtres français. — Migrations, émigrations. — Les promenades de Sageret. — La Comédie en fiacre. — Comment on double ses revenus. — Le décret de deux sous. — Bordeaux. — Le grand Théâtre. — Rencontre. — Triomphe en place publique. — Marton et Frédéric II. — Un pied chaussé et l'autre nu.

A l'époque où vient se placer ce chapitre, il y a dans Paris trois théâtres français, on pourrait même, à la rigueur, en compter quatre. Nous d'abord, à l'ancien théâtre Monsieur,

maintenant théâtre Feydeau, théâtre Sageret; ensuite le théâtre de la République; plus le théâtre Louvois, sous la haute main de Raucourt; plus le théâtre Montansier, où se jouent, en concurrence, tragédies et comédies. En ce temps aussi les acteurs tournent à tout vent, se proposent à tous les directeurs, vont ici par crainte, là par intérêt, ailleurs par opinion, par amitié, quelquefois par caprice. Que faire d'ailleurs? rien n'est solide, rien n'est établi, rien n'est pour toujours; tout est, comme dans le commerce, fin courant ou fin prochain. Nous avons des rois d'un trimestre, des livres d'une heure, des pièces d'une demi-soirée, des constitutions de quinze jours, tout est changemens à vue; la nation n'est que campée, et comme nous sommes de la nation, nous nous en donnons! c'est Larochelle, c'est Joly, qui passent au théâtre de la République et puis nous rejoignent; c'est Devienne qui prend parti chez Montansier et vient nous retrouver à Feydeau; ce sont les tragiques de Feydeau qui

émigrent à Louvois; c'est Molé qui tâte de tous les publics, qui nous prend, nous quitte, nous reprend et veut nous quitter encore à soixante ans passés, le volage! est-ce fini des migrations, des émigrations, des pérégrinations, des révolutions? pas encore: c'est le théâtre Montansier que l'on ferme comme soupçonné d'incivisme; c'est notre Feydeau que l'on clôture comme surpris en flagrant délit de civilité, parce que nos ouvreuses disent trop souvent *Monsieur* et *Madame* en parlant à leur clientelle, et oublient assez volontiers les qualifications populaires: *Citoyen* et *Citoyenne*; c'est Louvois qui règne et nous qui sommes proscrits; puis nous rouvrons et Louvois ferme, attendu qu'il plaît au Directoire de mettre l'autorité à la place des lois; ce sont ensuite les artistes de ce théâtre qui vont frapper aux portes de l'Odéon, ex-théâtre du Faubourg Saint-Germain, ex-théâtre de la Nation, ex-théâtre de l'Égalité section Marat, lequel ouvre ses deux battans, peints à neuf pour la quatrième fois; puis ce sont les

comédiens du théâtre de la République qui, faute de spectateurs, ferment de gré à gré et viennent faire retentir le heurtoir de Feydeau; puis, quand Feydeau les a reçus, c'est Sageret, dont la petite ruche n'est plus suffisante, qui prend à bail le théâtre clos de la République, où les acteurs schismatiques et les orthodoxes se trouveront face à face, et, en attendant qu'ils soient d'accord, entendront l'air : *Où peut-on être mieux*, joué par l'orchestre et répété par le public. Est-ce fait? non, c'est après cela l'Odéon qui était ouvert et qui ferme. Est-ce fait? non, c'est encore l'Odéon qui était fermé et qui rouvre, de par l'omnipotent Sageret.

Ici, et après les promenades que le despotisme du Directoire nous fit faire, se trouvent les promenades qu'y substitua l'autorité du directeur. Sageret divise le théâtre Français en deux sections : section du Luxembourg, section de la rue de la Loi; mais personne n'est exclusivement attaché à l'un des deux théâtres; nous sommes nomades, nous changeons de quartier

tous les deux jours, nous pouvons demander patente de bohémiens, notre devise est comme la leur : partout et nulle part. Nous jouons le même soir dans les deux salles, souvent nous donnons la même pièce sur les deux scènes, et, par précaution, nous partons habillés; un même fiacre reçoit divers personnages de carnaval; c'est comme dans les inventaires de peintre : plusieurs portraits sous le même numéro. Encaquée, entassée, habillée, fripée, la colonie est tirée à heure dite par la portière à l'instar des comédiens de bois.... pauvres *Fantoccini*, jadis comédiens ordinaires de Sa Majesté!

Cette opération du dédoublement de la troupe devint bientôt un sujet de discussion entre nous et Sageret. Nous n'avions pas le droit absolu d'opposition, mais, comme les anciens parlemens, nous avions le droit d'avis, et Sageret ne manquait pas de nous réfuter en son lit de justice. Deux théâtres ainsi gouvernés nous semblaient une mauvaise chose pour l'art, et une plus mauvaise chose pour les recettes; les

bénéfices pouvaient être doublés sans doute, mais bien certainement les frais étaient doubles. Notre Lycurgue avait réponse à tout : il faisait de l'algèbre avec des illusions, il calculait l'art et la fortune à peu près comme une jeune épousée calcule le mariage; pour ma part je le faisais donner au diable; lui parlais-je de ses rêves, il me ripostait avec son geste familier, portant le pouce et l'index dans ma boutonnière, et tirant à lui comme pour rendre sensible la force d'attraction de son raisonnement, il me répondait : qu'au positif, et pour un négociant, ouvrir deux magasins valait mieux que de n'en ouvrir qu'un; à quoi j'étais dans l'habitude de répliquer par l'anecdote de ce petit prince souverain de la confédération germanique, lequel, ayant sagement observé que les droits d'entrée étaient le plus clair de ses revenus, crut agir en habile financier en faisant percer le double de portes à sa ville capitale.

Nos frais étaient énormes, je dis nos frais à

bon escient, bien que nous ne soyons plus en société; car si le directeur fait mal ses affaires, nos appointemens seront payés comme le loyer de Figaro, gratis; nos frais donc, ou si l'on veut les frais de Sageret, absorbaient ce qu'il appelait savamment LE DIVIDENDE, et, surcroît de malheur! lorsqu'il aurait eu besoin de nouveaux fonds, un décret tout récemment éclos du cerveau de nos législateurs vint faire peser sur les recettes une véritable dîme; il est vrai qu'elle fut demandée comme un secours provisoire seulement. (Ce *provisoire* existe encore un quart de siècle après; mais il a son excuse : rien ne dure comme un vieil abus.)

Comédiens, directeur et auteurs ne poussèrent qu'un cri : hélas! force fut de payer d'abord; quant à se taire, comme la nouvelle loi n'avait rien prescrit là-dessus, on parla; les uns énergiquement, les autres plaisamment. Parmi ces derniers je citerai le plus tenace de mes amis, je n'ose dire de mes partisans, l'homme qu'il ne faut plus oublier, dès qu'il s'agit d'histoire

de théâtre et de traits mordans et spirituels ; l'intrépide Hoffman vengea toute la nouvelle gent corvéable et taillable en lançant au peuple des rieurs et des mécontens la plaisanterie suivante : me la rappellerai-je bien ?

LE DÉCRET DE DEUX SOUS.

« Les meilleures lois sont celles qui pèsent le moins sur le peuple ; or est-il rien de plus léger qu'un impôt de deux sous ? deux sous par livre pour chaque billet de spectacle vont enrichir le trésor public et faire un bien infini aux arts.

Dans un temps où l'or est si commun, on ne risque rien de prendre sur les artistes et les gens de lettres pour les habituer à ne pas trop sacrifier à ce sordide intérêt, et à mépriser un vil métal dont un homme d'esprit n'a pas besoin. L'impôt n'est mis que sur les billets ; mais comme on ne pourra faire payer aux spectateurs des sous additionnels au prix de leurs places, il est

clair que l'impôt tombera sur les artistes, ce qui est très bien vu ; car depuis qu'ils roulent carrosse ils oublient tous leurs rôles.

Il y a mieux : comme les auteurs partagent dans la recette, et que la recette diminue d'un dixième par l'impôt, ôter à l'auteur un dixième, c'est le faire réfléchir sur la fragilité des choses humaines ; il sentira combien Apollon est préférable à Plutus, et il bénira le gouvernement dont la protection s'étend si puissamment sur les belles-lettres et les arts.

Et veut-on savoir ce qu'un auteur perçoit de chaque représentation de son ouvrage ? Le voici : les comédiens prélèvent d'abord 700 livres, assignées aux frais ; et après cette déduction, l'auteur d'un opéra, par exemple, touche un ample dix-huitième pour trois actes, un gros vingt-quatrième pour deux actes, et un énorme trentième pour un acte : or ce trentième n'étant pris que dans les deux tiers, il n'est que le quarante-cinquième du tout.

Maintenant supposons qu'on ait fait une su-

perbe recette de 790 livres, chose fort commune dans ce temps de prospérité; on séquestre 700 livres de frais, on prélève le dixième du tout pour l'impôt qui est de 79 livres, restent 11 livres, sur lesquelles chaque auteur touche un dix-huitième, un vingt-quatrième ou un trentième selon l'étendue de son ouvrage; ce qui fait à peu près 12 sous 6 deniers pour l'auteur de trois actes, 9 sous 3 deniers pour l'auteur de deux actes, et 7 sous pour l'heureux auteur d'un joli acte; et comme cette somme donnera aux gens de lettres peu de moyens de dissipation, ils pourront s'appliquer plus heureusement à un art si noble et si fructueux. »

—

Ce *décret de deux sous* marque à peu près le temps où ce pauvre Sageret, avec sa grande ambition et sa petite bourse, finit par ne pouvoir pas même payer les fiacres qui nous traînaient à la gloire; mais nous étions devenus

de si ardens voyageurs, et le goût de la promenade avait tellement gagné toute la compagnie, que, un beau jour, plusieurs prirent la poste pour les ci-devant provinces; et Contat et moi, légers d'argent comme des comédiens qui font leur stage, nous nous trouvâmes sur la route de Bordeaux, ville où nous étions attendus avec impatience, Contat par le public, moi par Paulin.

Voilà un théâtre! voilà une salle! une scène, un foyer! voilà un temple pour les concerts! Tout est là, tantôt dans la plus simple élégance, tantôt dans la plus imposante majesté : c'est de l'austère et de l'orné, c'est du sublime et du naïf, et toujours à propos; et ces qualités diverses s'unissent sans se confondre dans un tout harmonieux. Que l'on s'imagine une carrière jetée d'un bloc dans un vaste moule, et qui semble être venue comme une seule statue. On parle de l'escalier des Géans à Venise : il mérite le nom qu'on lui donne, s'il est grandiose comme celui du grand théâtre de Bor-

deaux. Cet escalier chef-d'œuvre est un monument dans un monument : d'abord rampe double, puis large avenue de marbre, vomitoire immense d'où peut ruisseler tout un peuple. L'architecte Louis s'est souvenu qu'il bâtissait aux bords de la Garonne; le théâtre de Bordeaux est, en bronze, en statuaire, en marbre, en pierre et en peinture, une gasconnade réalisée.

Je pouvais d'autant moins me lasser de contempler ce bâtiment, qu'il était pour nous le fruit défendu; je n'y jouai pas lors de mon premier séjour à Bordeaux, pour je ne sais plus quelles raisons, qui cependant me furent dites par la directrice, mais qui glissèrent. On avait consacré à l'art dramatique et à ses desservans une sorte de baraque construite sur les allées de Tourny, où furent reçus, dans leur tournée, d'abord Talma et madame Petit, plus tard Larive, et nous ensuite. Depuis quatre ou cinq années, nous n'avions pas été assez gâtés par le sort pour refuser le modeste abri

qu'on nous offrait; mais nous étions grandement fâchés de ne point aller faire salon dans le sublime théâtre, et je ne passai jamais sur la place de la Comédie sans jeter un coup d'œil de convoitise sur ce bâtiment : j'aurais été fier d'en faire un cadre à ma taille.

Un jour, j'étais en extase devant cette superbe architecture, en examinant l'ensemble à l'œil nu, et les détails avec ma lorgnette; j'entends quelqu'un qui vient auprès de moi : je me retourne, et je vois un homme ni jeune ni vieux, de cet âge auquel on ne saurait assigner une date; bonne tournure, mise entre l'élégant et le sévère, figure intelligente, de ces figures que l'on croit avoir déjà vues, de façon qu'à la première rencontre qu'on en fait on est toujours au moment de s'écrier, en ouvrant les bras : Ah! vous êtes enfin de retour! Cet homme, dis-je, me sourit et me montrant le théâtre :

— Vous voudriez bien pouvoir y mettre des roulettes, me dit-il.

— Vous avez surpris ma pensée, Monsieur, répondis-je avec un laisser-aller que je ne prends pas avec tout le monde.

— C'est un véritable Versailles élevé à l'art dramatique, ajouta-t-il. Louis XIV n'avait pas deviné celui-là.

— Louis XIV !... vous êtes de l'école contre-révolutionnaire, Monsieur, dis-je en riant.

— Fort à votre service, me répondit-il ; un artiste de votre réputation et de votre caractère trouvera ici bien des partisans, mais aucun qui vous soit aussi dévoué que moi.

Je demandai alors, et tout en remerciant de mon mieux, à qui je devais des offres si aimables.

—Tout simplement à M. Richaud, marchand retiré, rue de la Rousselle... J'aurai, du reste, l'avantage de vous réitérer mes offres de service quelque jour dans votre loge.

Là-dessus il me saluait, mais d'un salut si noble, d'une attitude si élégamment dégagée, si loin de la raide salutation en accent circon-

flexe de l'époque, que force me fut de riposter avec ce que mes souvenirs me rappelèrent de mieux en révérence. Alors il me prit la main :

— C'est du Bellecourt cela, me dit-il en se donnant une mine singulièrement admirative.

— Non, Monsieur, repris-je d'un air docte, c'est du prince de Beaufremont à la cour de Stanislas.

Sur cela nous nous séparâmes, lui tirant à gauche vers la rue des Piliers de Tutelle, et moi remontant le cours de l'Intendance; mais plus sérieusement de mon côté que du sien. Je cherchais en moi-même à qui j'avais eu affaire, me trouvant tout surpris du grand air représentatif dont je m'étais enveloppé, presque à mon insu, en présence de ce monsieur, et cela en pleine place publique, et comme si j'avais été sur le parquet d'un salon d'autrefois.

On ne sera pas surpris de mon étonnement. M. Richaud s'était dit marchand retiré rue de la Rousselle; et veut-on savoir ce qu'est la rue de la Rousselle à Bordeaux? c'est un quar-

tier habité par d'honnêtes et d'actifs négocians, qui ont la spécialité du poisson desséché, salé, enfumé; le hareng, la morue, la sardine, et je ne sais quel spectre de poisson qu'ils nomment, je crois, stocfisch, telles sont leurs denrées. Aussi leur rue, habitée par eux seuls, est une ville à part, bien noire, bien hors des grandes voies, mais qu'on trouve aussi facilement que les Israélites retrouvaient leur arche, l'atmosphère de ce lieu de promission étant chargée d'une effluente colonne s'élevant de milliers de poissons en momies. On ne va là qu'en carême; la Rousselle a une vie à elle, une existence toute à part; les marchands de la Rousselle sont les puritains du négoce bordelais : ils se voient entre eux, ils ne s'allient guère qu'entre eux. Les petites-maîtresses de l'endroit, car il y en a, et de fort jolies et de très fraîches, acquièrent à la longue, et malgré toutes les précautions, un arôme dont la suavité ne peut être appréciée que par les amateurs de marée; il n'est pas jusqu'aux fleurs du bouquet dont elles se parent

qui ne semblent à l'odorat être poussées sur un banc d'huîtres. Ces détails, et quelques autres qui me sont inconnus, nuisent aux relations : il en résulte peu de contact avec les diverses sociétés de la ville, et par conséquent des mœurs à part, les mœurs du pur négoce; de l'honneur, beaucoup de probité, trop de franchise, peu de dehors : c'est une Hollande au petit pied.

Or trouver dans ce lieu, uniquement consacré au commerce, un homme comme mon aimable rencontre, c'était la chose impossible. Ce n'est pas que je veuille dire que la Rousselle n'eût alors des hommes d'une éducation distinguée et d'une politesse courtoise; il pouvait s'en trouver de savans comme des bénédictins, tous même pouvaient être affectueux comme des frères Moraves; mais ce n'était pas là M. Richaud. Peu d'hommes ont la bouche tournée pour dire de certaines choses et les dire d'une certaine façon ; je pensai que ce négociant retiré était un noble seigneur *incognito*, un

homme peu ordinaire qui avait émigré dans l'Amsterdam bordelaise, pensant y être fort caché. On verra que je me trompais de beaucoup et de peu sur ce personnage demi-mystérieux qui se montra pour moi une sorte d'obligeant *il Bondo-cani*. Bientôt viendra le mot de l'énigme.

Nos représentations ne firent pas, dès l'abord, tout l'effet que nous en attendions : cela étonnait beaucoup Contat; elle pensait à tort qu'il devait en être de la province comme de Paris; elle avait observé, avec nous tous, qu'à Paris il n'est pas de réaction politique qui ne soit marquée au bordereau des directions théâtrales par un chiffre plus élevé que de coutume. La raison en est simple : à Paris, après chaque grand mouvement donné à la machine sociale, on a besoin de se voir, de se demander où l'on en est; là, plus qu'en aucun lieu du monde, chacun s'ignore; dans la masse générale chacun se perd; on ne se voit guère que dans les lieux publics, où chaque physionomie

isolée vient étudier la physionomie générale, et tâter, pour ainsi dire, le pouls à la santé publique. Mais, en province, on se connaît, on se rencontre tous les jours, chaque opinion est porte à porte de l'opinion contraire, chaque système connaît la vie de ménage du système opposé; rien ne se perd assez dans des masses imposantes, rien ne s'individualise assez dans des chefs marquans; enfin, si à Paris l'opinion a sa multitude, en province elle n'a que ses groupes; les haines de Paris sont des haines de peuple à peuple, les haines de province sont des haines de parens à parens : de là, la désertion des lieux où l'on peut se trouver en présence.

Cependant nous ne nous décourageâmes pas; nous espérâmes en nous pour mettre les dissidens face à face et opérer des rapprochemens : l'art dramatique est un grand conciliateur. Un certain soir nous mîmes toutes voiles dehors; nous nous présentâmes au public bordelais dans les *Fausses confidences*, dans l'*Original*

d'Hoffman, et, pour couronner l'œuvre, Contat se montra dans la *Serva Padrona*, opéra de Pergolèze, qu'elle jouait et chantait de main de maître, comme disait naïvement le chef d'orchestre Beck, espèce de Gluck casanier qui, par paresse, laissa en portefeuille la meilleure portion de sa gloire.

A la bonne heure! voilà ce que c'est que de faire chanter l'opéra à un comédien du Théâtre-Français! Quelle foule! oh! si j'avais su cela plus tôt! j'aurais prié mon ami Didelot de m'apprendre un pas de ballet. Le ballet! on dit que ces messieurs et ces dames en sont fous; on dit que s'ils font quelque bruit à la comédie, ils écoutent religieusement la danse; mais ce sont des on dit, et si je les répète, c'est pour solder l'arriéré d'une petite colère d'artiste; car jamais je ne fus plus applaudi dans la bluette d'Hoffman, jamais plus d'honneurs ne furent réservés à des comédiens en tournée. Il n'est rien tel que de souffler sur le feu de ces ames gasconnes; il y a de l'Orient dans ce pays d'hommes privilégiés :

c'est d'abord de l'engourdissement, de l'apathie, un nonchalant laisser-aller ; mais aiguillonnez, aiguillonnez encore, leur imagination se réveille, leur verve afflue, l'opium est bu, le sang est fouetté, la fête commence, et si vous êtes de dignes artistes, attendez-vous à l'ovation la plus complète et surtout la plus bruyante.

Et ne croyez pas que tout soit fini après le spectacle, que le rideau baissé l'enthousiasme cesse ; non, tout à l'heure ils avaient tiré des fusées, maintenant ils allument un incendie. Ils établissent une haie du théâtre à votre domicile, et derrière cette haie il y a la foule, c'est le parterre; les premières loges, les dames, forment la bordure. Ce sont des mouchoirs agités, des cris, des fleurs, des vers lancés, des vers chantés; vous avez des alexandrins plein vos poches, des bouquets à toutes vos boutonnières, un *te deum* à chaque oreille; c'est un long vivat, une grande clameur qui s'élance comme un chœur d'un délirant ensemble. On aurait dit qu'il y avait derrière tous

ces admirateurs le baquet et la baguette magnétiques. La première fois Contat fut tout étourdie; et joyeuse et craintive à la fois, elle me dit, avec cet air de gravité comique qui lui était particulier : — Mon ami, ces gens-ci m'enchantent!... est-ce que nous n'appellerons pas la garde?

Heureux qui est aimé d'un tel public! malheur à qui a maille à partir avec lui! j'en sais des histoires merveilleuses, j'en sais de plaisantes, j'en sais d'héroïques, en voici une héroï-comique.

L'administration de Bordeaux avait mis au nombre de ses pensionnaires une jeune femme d'une beauté parfaite et d'un talent nul; c'était une de ces dames dont le théâtre se sert et qui se servent du théâtre, à savoir, le théâtre, comme d'actrices faisant plutôt partie des décorations d'une pièce que des personnages : y a-t-il à représenter une dame d'honneur, une dame de haut parage dont le rôle ne soit rien et dont le costume soit tout, on offre à cette

espèce d'actrices un vêtement frippé (c'est de tradition), bien assuré qu'on est de leur voir faire les frais d'un superbe vêtement à elles, payé par elles, exact, richissime, pittoresque; ces femmes-là coûtent deux cents francs par mois et épargnent huit ou dix mille francs par an; c'est de l'argent qui rapporte, comme on voit; mais en revanche, elles, elles considèrent le théâtre comme un piédestal nécessaire à rehausser leur mérite, comme un heureux prétexte à changemens de costume; ces transformations les renouvellent en en faisant des espèces de beautés à facettes; en un mot, pour ces dames le théâtre est un bal masqué de trois cent soixante-cinq jours; cela noue des intrigues, donne du piquant à leurs relations, excite le zèle, réveille le goût, pique la jalousie, anime les rivaux; les huit mille francs qu'elles dépensent leur procurent hôtel et équipages, maison des champs et domestiques, et cela aussi est un bon placement.

La jolie personne dont je parle était Prus-

sienne de naissance, Française par goût; d'humeur accorte, elle avait ce qu'on appelle l'ame allemande : quant à son cœur, il était de toutes les nations. On lui donnait au théâtre un nom assez bizarre pour une jolie femme, nom historique cependant. Ceci mérite explication, et pour cela je remonterai jusqu'à la mère de la pauvre enfant. Hélas ! on le verra, ce n'est pas seulement sur les personnages appartenant au grand trottoir mythologique que pesa la fatalité de famille.

Et d'abord, disons que le fait doit être notoire ; je le tiens du tout original Joseph Lavallée, un des plus instruits, des plus amusans et des plus taquins de ces enfans de la Gironde où je suis.

Il n'est personne au courant de la marche voyageuse de notre drame et de ses conquêtes à l'étranger qui ne sache que Frédéric II avait à Berlin une troupe de comédiens pour jouer les pièces françaises, mais ce dont on est moins instruit, c'est que, sans doute pour ses péchés

commis en Silésie, le grand vainqueur avait, de tous les comédiens du monde, les comédiens du caractère le plus décidé. Par exemple, pendant plus de deux ans il voulut le festin de Pierre; pendant deux ans il n'eut d'autres festins que ceux qu'il donnait lui même, et tous les jours, aux comédiens qui le faisaient damner; désirait-il une tragédie? on lui demandait de l'argent pour un opéra; choisissait-il un opéra? on lui demandait de l'or pour un drame. Necker a dit de ce fameux roi, qu'il manqua toujours un écu à toutes ses dépenses; la vérité est que Frédéric défendait le coffre de l'état comme l'état lui-même, il luttait; mais à la tête de cent mille hommes, lui qui n'aurait pas une seule fois en cinquante campagnes tombé en une seule embuscade, y tombait cent fois en cinquante minutes avec ses comédiens, notamment avec le beau sexe de la troupe.

Un jour une soubrette charmante (la mère en question) s'avise d'écrire au grand roi pour la vingtième fois, afin d'en obtenir de l'argent

qu'elle avait déjà touché dix-neuf fois. Frédéric, comme tous les héros, était laconique au besoin. Il prend la plume et sur une belle feuille de papier il écrit de sa main : *Madame, allez vous faire..... lanlaire*, et signe Frédéric. L'intelligente Marton qui comprenait le français interprêta à sa guise ce *lanlaire* royal, et laissa quelque temps le monarque tranquille; celui-ci n'en entendant plus parler se réjouissait fort de s'en être débarrassé à bon marché; mais au bout de neuf mois, et quelques jours peut-être, la solliciteuse parut dans le salon d'audience de Potsdam, réclamant le double de la somme déjà demandée. —Qu'est-ce que cela veut dire? fut le premier mot du grand homme. — Voilà votre lettre, répondit la dame; j'ai cru que c'était une manière détournée dont votre majesté s'était servie pour m'annoncer une gratification; je l'ai gagnée, en voici la preuve. Et en même temps elle lui présenta une petite fille fraîche, rose, potelée. — Quel parrain votre majesté veut-elle que je donne à cette

enfant? ajouta-t-elle. Force fut à Frédéric de nommer un parrain, de rire et de payer. Il donna lui-même à la jeune fille le surnom de Lanlaire, et tant qu'il vécut, disait l'historien, elle fut l'objet constant de ses prédilections : il la considérait apparemment comme le résultat d'une de ses ordonnances les plus loyalement exécutées.

Cette naissance par ordre influa beaucoup sur la vie de l'aimable fille et comme tout ce qui vient d'un roi doit être un objet d'utilité publique, elle se serait fait un cas de conscience de manquer à sa mission.

Chacun est dans ce monde pour son propre compte et personne n'avait à voir dans le gouvernement moral de Lanlaire. Mais, hélas ! ce qui sauve les autres femmes la perdit, elle; il lui arriva de tomber sérieusement amoureuse, et comme c'était un accident auquel elle n'était pas préparée, elle oublia tout, jusqu'à la parure, elle oublia même qu'elle jouait un certain soir; on alla la chercher, mais la pauvrette avait

manqué son entrée d'une demi-heure; le public le lui fit entendre, elle bouda; le public se fâcha, elle lui fit la grimace; le public demanda impérieusement des excuses; et il arriva que, de sa petite voix flûtée, elle envoya le public juste où jadis le grand monarque avait envoyé sa mère, puis elle sortit.

Qu'on juge la rumeur! la salle eût été prise d'assaut que le bruit n'eût pas été plus grand; mais il était tard, il fallut remettre la vengeance à une autre occasion. On se donna rendez-vous à une prochaine représentation et l'on y fut fidèle.

Il est bon de savoir que l'amoureux dont la belle semblait affolée était une des autorités militaires de la ville. Cette circonstance prolongea les hostilités; elles durèrent un grand mois. Pendant cette bien longue période pour une telle lutte, il y eut de la part de la jeune femme et de la part du public entêtement à exiger des excuses et à n'en point vouloir donner. Cela faisait mousser les recettes, et peut-

être la direction n'était pas fâchée de l'algarade; jamais Lanlaire n'avait tant joué, et cependant l'ordre était troublé chaque fois qu'elle paraissait en scène. Une légère satisfaction eût sans doute suffi à des spectateurs qui ne demandaient pas mieux que d'avoir quelque chose à pardonner à une aussi jolie femme : cette satisfaction ne fut pas donnée; alors la guerre devint acharnée, implacable, sans miséricorde. La police des spectacles était faite en ce temps par les troupes du gouverneur, et c'était Lanlaire qui donnait sur son oreiller le mot d'ordre au chef dont elle était aimée. Les baïonnettes s'interposèrent, les tapageurs étaient pris aussitôt qu'ils avaient témoigné leur opinion à la manière accoutumée; les corridors et les principales entrées étaient si bien garnis, que nul n'échappait, et même, dès que cette dame paraissait, il fallait faire le plus grand silence.

Quoi! ne point parler! ne point crier! ne point siffler! avoir son ennemie là et ne pas

lui dire son fait! Que résoudre....? Ah! un trait de lumière! tout d'un coup le parterre se trouve enrhumé par masses : Lanlaire ouvrait-elle la bouche? on se mouchait, on toussait, on crachait; continuait-elle? un formidable : Atchit! partait du côté droit, et aussitôt du côté gauche un volumineux : Dieu vous bénisse! se faisait entendre. Mais les éternueurs allèrent mûrir leur catarrhe en prison. C'était jeter de l'huile sur le feu : la chose devient affaire d'honneur; dès lors la puissance et la ruse, la passion et le despotisme sont aux prises. L'obstination est ingénieuse : l'un des conspirateurs trouva ceci :

Il se munit d'un jeune caniche encore à la mamelle, et le cachant sous ses habits, il alla au spectacle, et courut se placer aux loges du paradis. Le mot était donné. L'ennemie commune paraît : plus belle et plus fière que jamais, elle se pose, elle va parler... Soudain l'homme du paradis passe la main sous son habit, et pince jusqu'au sang les oreilles tendres

du petit chien; celui-ci répond par des : Cahin, cahin, cahin, hin! à étourdir, et voilà tout le parterre qui part comme un orchestre au signal du chef, et regardant plus le théâtre que les dernières loges, il vocifère : A bas la chienne! à bas la chienne! ne fera-t-on point taire la chienne! Le caniche ayant eu un moment de relâche, la dame crut pouvoir reprendre la parole; mais là-haut les oreilles furent de nouveau pincées, et en bas les mêmes cris se répétèrent avec plus de force et de fureur. L'allusion était directe : Lanlaire se retire; le régisseur vient haranguer le parterre; il se fait un moment de silence, et pendant ce temps le jeune homme au chien lâche l'innocent animal dans les corridors, pour ne point être pris avec cette pièce de conviction; le régisseur croit qu'il a été entendu, il croit qu'on reverra paisiblement l'actrice, il rentre; elle a la force d'avancer encore; mais on ne l'a pas plutôt aperçue, qu'un jeune homme plus fou ou plus emporté que les autres se déchausse, prend

son soulier et le lance à la tête de la tenace adversaire ; cette fois Lanlaire va se trouver mal, on l'entraîne. Trouble sur le théâtre, tumulte affreux dans la salle, attitude hostile des soldats. Un commandement militaire se fait entendre, les loges se hérissent d'armes, le parterre est cerné. Pour le coup, la victime est désignée, l'homme au soulier n'échappera pas. Une seule issue est permise, et l'officier de service se tient là pour ne laisser sortir qu'un à un les gens du parterre. Un jeune homme se présente le premier ; il n'a qu'un soulier. C'est celui-ci ! s'écrie le soldat en tête, et il prend son homme au collet ; mais un nouveau spectateur survient, un pied chaussé et l'autre nu. Le voilà ! fait le second soldat. Non, je le tiens ! dit à son tour un militaire placé plus avant, en s'emparant d'un troisième tapageur, lequel n'a, pour préserver sa paire de bas de soie, qu'un seul escarpin. Grand embarras : qui donc est le coupable?

« Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses ! »

s'écrie un quatrième tapageur, qui se trouve, comme les autres, n'être chaussé que d'un soulier. L'officier est tout perplexe; les militaires, étonnés, ouvrent un peu les rangs, et messieurs du parterre sortent processionnellement, gravement, ayant chacun la jambe gauche dégagée de son soulier... Ils étaient plus de trois cents! Trois cents Spartiates, sandis!... C'est là de l'accord, c'est là de l'enthousiasme, de l'abnégation, du trouvé, de l'héroïsme! Eh bien! c'est tout simplement du Bordelais!

II

Biographies bordelaises.

Caractère général. — La constellation terrestre. — Réponse d'un homme du peuple. — M. Lafargue. — Nouvelle éloquence. — Le barreau bordelais. — Dupaty. — M. de Martignac père. — M. Lapeyre. — Ferrère. — Scène du tribunal révolutionnaire. — Le chevalier de Matechrist. — Manière de guérir la distraction. — De Martignac fils. — Détails. — Seize noms célèbres. — Anecdotes.

Les Bordelais ne sont que des demi-gascons, aussi leur caractère est-il métis, ou plutôt ils substituent avec aisance un caractère à un autre; je m'explique : ils ne sont pas dans les nuan-

ces, ils ont plusieurs caractères complets, et chacun a son jour et quelquefois son heure; rien ne domine en eux, tout y paraît tour à tour; c'est-à-dire qu'ils traversent les passions comme les caméléons traversent les couleurs, ils s'en teignent et s'en dégagent : ce n'est pas de la mobilité, c'est de la facilité. A Bordeaux il n'y a point de haine éternelle ni d'amour de durée. Les amitiés y sont plus agréables qu'exigeantes : peut-être n'y sont-elles pas nouées fortement; mais on ne soupçonne pas qu'on puisse les dénouer. Les Bordelais aiment l'éclat, le mouvement, le luxe, la parure, et tous l'aiment également; aucun d'eux ne naît peuple, c'est là le cachet du pays. Le drap qui les couvre fait toute leur hiérarchie, ils sont peuple seulement par la coque, peuple à l'œil et au toucher; le drap grossier de Limoux, l'Elbeuf, le Sedan ou le Louviers, voilà, chez eux, le signe visible de l'échelle sociale, et ce signe marque aussi le quartier de celui qui le porte. Si l'on voit des Bordelais attardés, on n'a qu'à

regarder l'étoffe dont ils sont vêtus, on sait s'ils coucheront au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest de la ville; peut-être tout cela s'est-il modifié, mais lors de mes excursions c'était ainsi. La probité est leur qualité, l'imagination leur richesse, la fierté leur défaut. L'un d'eux prétendait que si un ancien Romain revenait au monde, il aimerait mieux revenir à Bordeaux qu'à Rome. Ils sont naturellement musiciens; la danse est leur passion dominante. Un vieillard de soixante-dix ans m'avoua avoir passé en l'air la sixième partie de sa vie. Peut-être aiment-ils plus les artistes que les arts. Ils n'ont pas de poètes, et beaucoup sont faiseurs de vers. On a dit que la dévotion était la petite vérole du cœur. La versification est, à Bordeaux, la petite vérole de l'esprit; presque tous en sont marqués, et l'on n'a point encore découvert de vaccine pour ce mal-là. Quoi qu'on en prétende dans les autres provinces, je n'en ai point entendu mentir; ils sont brodeurs de vérité, voilà tout; et encore ne s'en

doutent-ils pas : ils voient la vérité comme Claude Lorrain voyait les paysages. On assure qu'ils aiment le jeu, je l'ignore; mais s'ils jouent, je pense qu'ils aiment plutôt l'émotion de la table verte que le jeu. Ce qu'ils aiment, et je ne l'ignore pas, c'est parler : ils battent des paroles comme les enfans battent l'eau de savon pour en faire des bulles. Dans la ville, il y a des Bordelais plus Bordelais que les autres; *le Chapeau rouge* et *le Cours de l'Intendance*, qui en est la prolongation, partagent les deux rives des deux esprits : l'esprit nouveau et l'esprit ancien, l'esprit du haut commerce et celui de la bourgeoisie. Ils ont eu plusieurs grands hommes; ils n'en parlent pas, non par indifférence, mais parce qu'un grand homme est tout simplement un Bordelais pur sang. Leur originalité est passée en proverbe; mais elle est la même chez tous, c'est-à-dire qu'on trouve de la gaîté, de la verve et de l'à-propos chez chacun d'eux de la même manière et à la même dose. Sauf l'esprit commercial qui tue

l'originalité, il n'y a dans cette belle ville qu'un seul Bordelais tiré à plusieurs exemplaires.

En parlant de la grande colère du parterre, on a eu un exemple de leur façon d'improviser des ressources. La répartie est surtout leur spécialité; en voici un exemple que le duc de Richelieu aimait à citer.

Lorsque ce seigneur arriva dans son gouvernement de Guyenne, il avait en portefeuille de nombreux projets d'amélioration; Bordeaux, surtout, fut l'objet de sa sollicitude. Entre autres nouveautés, il voulut y introduire l'éclairage; mais soit raison financière, soit quelque autre motif qui ne m'est pas venu, la ville fut dispensée de placer des réverbères. L'ordre s'adressait seulement aux particuliers : chaque citadin qui sortait de nuit devait, comme Sosie, avoir sa lanterne à la main.

Cette façon de faire de la ville de Bordeaux une ville à la manière de celle où débarqua Panurge sembla bouffonne, et, tout bien

considéré, on se moqua de monsieur le Maréchal. Mais, lui, tint la main à son arrêté; le fort du Hâ, l'une des prisons de la ville, se remplit bientôt de la foule des récalcitrans. Il fallut bien se résoudre; seulement, ne pouvant éluder l'ordre, on le travestit: une famille allait-elle en soirée; père, mère, fils et fille, et petits enfans, s'il y en avait, portaient des falots, faisant rayonner des devises aux vives pasquinades. Enfin, un jeune étourdi, donnant un tour plus plaisant à la moquerie, s'avisa de se faire faire autant de lanternes qu'il avait de boutonnières à son habit; la mode était alors de porter de grands revers, et l'on juge de quel singulier effet devait être un homme ainsi illuminé.

Mais le duc de Richelieu, se voyant doublement compromis par cette espièglerie, voulut tout à la fois faire respecter son caractère et exercer une vengeance personnelle; il en guettait l'occasion depuis le commencement de cette petite fronde; l'illumination et son fantasque porteur furent enlevés.

— Monsieur, dit le maréchal quand le jeune homme parut devant lui, le tour est bien trouvé! vous m'offrez une occasion unique; celle de faire comparaître à mon tribunal une lumineuse constellation.... Combien avez-vous de boutonnières à votre habit?

— Neuf, monseigneur.

—Par conséquent neuf boutons?

—Selon l'usage.

—Ainsi, vous avez-là dix-huit lanternes?

—Hélas! tout autant.

—Eh bien! monsieur, je vous prierai de vouloir bien passer un mois en prison... un mois pour chaque lanterne.

Le jeune homme ne réplique pas; il s'en va, l'air contrit, maudissant intérieurement son tailleur de lui avoir fait tant de boutonnières; mais, arrivé à la porte, il revient tout à coup sur ses pas, et s'approchant du maréchal:

—Monseigneur, lui dit-il d'un air à désarmer toutes les colères, je vous ferai observer qu'une de mes lanternes est d'ordonnance.

Le maréchal trouva l'à-propos charmant, fit grace, et bientôt Bordeaux eut des réverbères.

Ce mot appartient à un homme bien né ; mais un ouvrier l'aurait trouvé. J'ai dit qu'aucun Bordelais ne naît peuple ; tous ont la riposte preste : c'est une escrime à laquelle on est exercé dans la ville et dans les faubourgs, et toujours le coup de langue est court, serré, inattendu. En voici un d'un homme *en maison*, comme ils disent.

Il est d'usage, à Bordeaux, d'aller à la Rousselle pendant le Carnaval, et d'y faire sa provision de sardines, d'anchois et de harengs pour le carême. Un honorable curé d'une pauvre paroisse, ayant pour tout domestique le fils de son sacristain, avait garni son garde-manger pour ce temps de jeûne. Quand l'époque sainte fut venue, après avoir fait usage quelques jours de son poisson salé, il en demandait encore. — Il n'y en a plus, dit le serviteur. — Comment, il n'y en a plus! s'écria le digne

homme. Eh! qu'est-il donc devenu? — Monsieur, vous en avez mangé votre part, et moi la mienne. — Ta part, la mienne! qu'est-ce que cela veut dire, malheureux? Il devait y en avoir jusqu'à Pâques pour tous les deux, et à peine sommes-nous à la mi-carême. Tu en as donc mangé deux fois autant que moi? — Je crois que oui. — Tu crois que oui! Que mériterais-tu pour avoir mangé tout mon poisson salé? — A boire! répondit le domestique.

On en conviendra, Beaumarchais n'a pas mieux fait parler Figaro, quand le docteur en colère lui demande ce qu'il dirait à l'Eveillé qui lui bâille au nez, et à la Jeunesse qui lui éternue au visage.

Le lendemain de notre beau triomphe dans les murs et hors des murs, on m'annonça la visite de monsieur Richaud. Je me souvenais parfaitement de mon faiseur de beaux saluts de la place de la Comédie, et sans donner à mon

valet de chambre le temps de dire l'officiel: « Faites entrer », je m'empressai de courir moi-même, ouvrant à deux battans la porte du salon.

Monsieur Richaud n'était pas seul, et cette circonstance retint un peu les amitiés que je me sentais disposé à lui faire.

Je n'aimais pas à le voir venir ainsi accompagné. Je me trouvai tout chagrin de l'espèce de rôle que jouait et que venait me faire jouer un homme dont l'urbanité m'avait semblé parfaite. Il nous arrive assez souvent, lors de nos tournées, d'être mis à l'épreuve par ces indiscrétions départementales. A peine nous connaît-on, à peine a-t-on échangé un coup de chapeau avec nous, que, dans un monde dont nous sommes ignorés comme homme, on se dit de nos amis, de nos connaissances intimes, et l'on se donne ainsi l'occasion de nous montrer ailleurs qu'au théâtre, chose fort curieuse pour des gens qui veulent savoir à quoi ressemble un artiste en déshabillé. Je hais cette manière

de faire les honneurs de notre personne; car, dans ce cas-là, l'obligeant introducteur ne manque pas de nous interroger dans tous les sens et sur toutes les matières; il nous tourne et nous retourne de paroles pour obtenir les nôtres, faisant faire à la conversation de véritables évolutions, de véritables marches forcées, dans le but de nous montrer de face et de profil, pour les menus plaisirs d'autrui. En ce moment-là nous sommes au manége pour le visiteur, lequel d'ordinaire se tient nonchalamment assis, faisant galerie, jugeant les coups, parlant peu pour son propre écot, regardant de temps en temps l'interrogeant ami, pour lui communiquer du regard, s'il nous trouve d'une intelligence, d'une voix, d'un geste et d'un poil qui lui paraisse sortable. Cette espèce de curiosité, à la manière de celle que l'on apporte au Jardin du roi, m'est importune, me fâche; et plus d'un démonstrateur, dont je pourrais bien dire le nom, s'est mal trouvé de son impertinente obligeance.

Je me hâterai d'ajouter que j'avais tort ce jour-là, comme on va le voir; mais mon observation subsiste.

— Votre empressement bien aimable, me dit monsieur Richaud en me prenant la main, m'a empêché de vous prévenir. Je vous amène un admirateur.

— Vous êtes vraiment....

J'allais, ma foi! répondre : Vous êtes vraiment trop bon, envoyez ce monsieur au parterre; mais je venais de jeter un coup d'œil sur celui dont ma nouvelle connaissance s'était fait compagnie, et un adroit sens suspendu, accompagné d'une inclination polie, coupa ma phrase boudeuse; car il n'y avait plus qu'à remercier et à faire une réception convenable.

Le nouveau venu se nommait M. Lafargue; il me connaissait de longue date : il se trouvait à Lyon lors de mes premiers débuts; on le citait parmi ces jeunes négocians que les fa-

milles envoyaient alors chez leurs divers correspondans des principales villes pour leur faire faire une sorte de tour de France industriel. Lyon fut pendant long-temps le rendez-vous de cette brillante aristocratie du commerce, et j'en fréquentais les membres les plus distingués, à cette heureuse époque où madame Lobreau me comptait parmi ses pensionnaires.

Nous aimons que l'on nous rappelle notre jeunesse, et, si je ne l'ai dit ailleurs, je le dis ici, nous aimons, surtout lors de notre grande renommée, à retrouver les personnes qui assistaient à nos essais : c'est un petit chatouillement d'amour-propre dont le cœur le plus stoïque a de la peine à se défendre.

J'eus donc un grand plaisir à me trouver en présence de l'un des premiers témoins de mes efforts pour mériter ma réputation et me faire un nom sonore.

— Je viens, me dit M. Lafargue, vous remercier d'avoir tenu parole. Je fus un de vos

bons prophètes à Lyon, et mon orgueil était intéressé à vos succès.

— Prenez garde alors! lui dis-je, il y a de l'indulgence pour vous-même dans ce jugement... Cependant, il faut en convenir, depuis Lyon j'ai monté en grade; mais je ne suis pas arrivé sans peine.

— Est-ce que l'on arrive tout brandi à la gloire? dit à son tour M. Richaud.

— Vous avez eu le mérite de l'étude, et le mérite plus grand d'avoir vaincu les premières difficultés, répliqua M. Lafargue. Pour moi, ajouta-t-il, en fait d'art, je n'estime bien que ce que l'on acquiert à grands frais; souvent on m'a trouvé singulier, mais je n'aime pas que l'on regarde le talent comme l'effet seulement d'une bonne santé intérieure.

— Ah! s'écria le négociant de la Rousselle, Monsieur vous a donc connu qaund vous faisiez votre mue?

L'air dont fut dit le mot, plutôt que le mot lui-même, nous mit en gaîté. Dès ce moment

l'étiquette disparut, nous fûmes à notre aise : la causerie devint animée, pétillante, sans façon, décousue, c'est-à-dire charmante, et nous nous reconnûmes pour vieux amis.

Héritier d'une fortune qui suffisait à la modestie de ses goûts, M. Lafargue quitta le commerce de bonne heure; il aimait l'étude, il aimait surtout les arts. Il chantait avec un goût rare; sa mémoire était remplie de mélodies de Duny, de Philidor, de Monsigny, de Grétry et de Dalayrac; il avait fréquenté les grands artistes, non point en jeune homme qui veut se distraire, mais en véritable adorateur; il avait vu tout notre ancien Théâtre-Français; il datait ses premières jouissances en tragédies des représentations de Dumesnil à Versailles; les manières de Clairon et de Lekain lui étaient présentes; il en savait les traditions les plus précieuses. M. Lafargue voyait peu le monde, on peut même dire qu'il ne le voyait pas. On le rencontrait au théâtre en de bien rares occasions : il s'était fait un trésor de jouissances

intérieures qu'il craignait de dissiper; ses souvenirs et sa vive imagination lui gâtaient un peu le présent; par dessus tout il redoutait une exécution médiocre. Ses livres et ses cahiers de musique, la plupart copiés de la main même de Rousseau, charmaient sa solitude : c'était l'anachorète des arts. Les amateurs sont d'ordinaire enfiévrés, leur admiration est tout feu, tout flammes, elle se répand au dehors, s'ingénie à trouver un public; si elle n'est fanatique, elle n'est pas. Chez M. Lafargue ce sentiment était une espèce de piété, un culte mystérieux où l'ame seule avait part : aussi avait-il dit, lors de la grande querelle des Gluckistes et des Piccinistes : — Je vois que les arts ont plus de missionnaires qu'ils n'ont de religieux; ces gens-ci les comprennent comme saint Dominique; ne vaudrait-il pas mieux les goûter comme sainte Thérèse!

La retraite a cela de bon qu'en reposant les passions elle laisse le caractère reprendre son niveau; les qualités qui sont uniquement l'effet du

contact du monde s'en vont devant les qualités réelles et permanentes. La retraite avait donné à monsieur Lafargue un caractère, pour ainsi dire, transparent. Quel cœur! quelle ame! quelle science! et comme il connaissait bien la plus utile de toutes : sentir le temps et vivre en repos.

Cependant il ne lui fut pas toujours possible de cacher sa vie; et, un peu avant mon premier voyage dans le Bordelais, ses compatriotes le nommèrent député à l'une des législatures qui suivirent la chute de Robespierre. Cette réponse laconique, et si vraie qu'elle est toute une légende historique, est de lui : — Vous allez siéger? lui dit-on. — Non, je vais m'asseoir, répondit-il.

« J'ai cru, disait-il une autre fois, en paraphrasant cette première pensée, j'ai cru que j'avais été envoyé au devant des factions pour les désarmer, au milieu des partis pour les réunir; j'allais bravement aux ennemis du repos public pour leur ôter ou l'audace du crime

ou l'espoir de l'impunité : j'ai vu qu'il n'y avait rien à faire qu'à toucher des myriagrammes, et j'ai résumé ainsi l'histoire d'un député : Je vins et je m'assis ; je bus et je dormis ; je me lève et je pars. Vive la république ! »

C'est qu'en effet, et je ne puis omettre de le faire observer en passant, ce fut une singulière législature que celle dont l'histoire court de 96 à 99. Où étaient les Mirabeau, les Cazalès, les Vergniaud, les Barnave ? Où étaient même ces impétueux broyeurs de motions dont la fougue portait l'épouvante, mais rencontrait toujours l'effet ? Que l'on imagine une armée qui a changé ses généraux pour des colonels. Le législateur de cet heureux temps se levait, déjeûnait, allait faire visite aux ministres, courait les bureaux, se présentait au manége, bâillait, et, la fin du mois venue, allait signer aux registres du caissier. Depuis que la députation était payée, c'était une place de bureau, ni plus ni moins, et les députés étaient des commis qui faisaient des affaires, et plus souvent

les leurs que celles de la nation. Sans doute il y avait encore des hommes à talens, et quelques bouches éloquentes auraient pu tonner sur les abus ; mais le temps des tempêtes de tribune était passé : on aurait dit que messieurs des conseils se trouvaient précisément dans la situation de ces passagers qui viennent de quitter le sol, et, avant d'entrer dans le vaisseau, hésitent sur la planche qui y conduit, fort empêchés à regarder d'où souffle le vent. Aussi la parole était-elle abandonnée aux inexpériens ; les hommes d'esprit et de sens comme monsieur Lafargue ne parlaient pas. Le mouvement oratoire reçu se réduisait aux trois incessantes formules : Le royalisme lève la tête ! Les malveillans s'agglomèrent ! La république est en danger ! Cependant je retrouve dans mes notes le compte-rendu d'un discours plus varié, certifié véritable ; le député qui le prononça fut curieux.

C'était à l'occasion de la paix du 11 floréal, paix signée avec l'empereur et roi, paix avan-

tageuse qui laissait à la France la Belgique, reconnaissait les limites constitutionnelles et assurait l'indépendance de la Lombardie. Il fut question aux Cinq-Cents d'élever un monument à cette paix tant désirée. L'orateur susdit monte à la tribune et s'y déploie; mais l'aspect de l'assemblée le troublant un peu, c'est avec cette facilité qu'il exprime ses idées :

Il faut, crie le nouveau Démosthènes, un grand monument, bien vaste, bien colossal, à peu près... à peu près comme les trois Graces. Il faut qu'il soit comme les trois Graces, ajoute-t-il, essayant de prendre l'attitude de la chose, comme qui dirait un groupe de... de quatre figures. Elles présenteront, continue-t-il avec une sorte de véhémence, elles présenteront l'olivier qu'elles tiendront de la main droite, comme ça... (c'est la main gauche qu'il étend). Ou, si le conseil l'aime mieux, elles présenteront le rameau en le tenant de la main gauche, comme çà... (c'est la main droite qu'il soutient en avant). Ou, si le conseil le veut, elles auront

une branche dans chaque main, comme cela (il prend une prise de tabac). Puis, après ce trait concluant, il descend et reçoit les félicitations de ses nombreux amis.

Il faut dire qu'il ne fut pas dupe; je l'ai vu sénateur, fort mécontent d'avoir parlé une fois en sa vie. Que ne se taisait-il! J'ai connu force gens réputés grands orateurs qui n'avaient jamais ouvert la bouche; ils étaient grands orateurs *in petto*; c'est plus prudent : et l'on a toujours cru en eux comme on croit aux bibliothèques fermées, où l'on peut supposer de bons livres.

Ce me fut une bonne et douce connaissance que celle de monsieur Lafargue : je le vis peu, il est vrai, et même à mon dernier voyage à Bordeaux je ne pus lui être présenté; il avait pris le parti d'une retraite absolue. Mais, chaque fois que je le voyais, son entretien me laissait une émotion durable; je n'ai jamais connu d'homme plus paisiblement entraînant et qui

vous laissât plus de souvenirs : quand il était parti, vous étiez encore en sa compagnie.

Il n'est guère personne qui n'adopte par dessus tous un ouvrage qu'il aime, qu'il cite, dont il se nourrit. Voir cet ouvrage, c'est connaître l'homme, c'est savoir ses goûts et la pente naturelle de son esprit et de son cœur, c'est connaître pour ainsi dire sa vie secrète. Le petit carême de Massillon était la lecture de prédilection de monsieur Lafargue. Je le vois encore dans sa chambre, ornée de tentures représentant la reine de Saba offrant des présens à Salomon, assis à la gauche du foyer, les pieds au dessus de la tablette de la cheminée, usée là comme par la pioche, le corps en arc, l'œil doux et bienveillant, accoudé sur la table placée entre lui et le visiteur, tenant son volume chéri, d'une belle reliure en veau poil de tigre, rouge sur la tranche, gesticulant sans quitter ce Massillon, et le continuant, même en parlant théâtre, peinture ou musique, même en parlant ménage, même en devisant des choses du

monde comique ou du monde penseur. Douce et modérée, mais suave, mais pleine d'ame et pénétrante, sa parole s'attachait à vous, vous enveloppait comme un réseau. Ouvrait-il la bouche; il n'y avait guère plus de conversation, non pas qu'il accaparât, mais parce qu'il vous laissait dans la situation où l'on se trouve lorsque, lisant un auteur dont le charme vous gagne, vous fermez le livre sur une pensée, absorbé, méditant, posant la main sur la page aimée, comme lorsqu'on l'abandonne dans la main d'un ami.

Mélancolique sans être misanthrope, il était le moins Bordelais des Bordelais. Lançait-on devant lui contre un absent un trait trop acéré; il le défaisait tout doucement, et, ainsi que le disait ce pétulant Journiac Saint-Méard : il désossait l'épigramme, de façon que si elle restait comme mot elle était sans force comme allusion ; son esprit conciliateur lui donnait alors une grande adresse. Un jour on accablait en sa présence de surnoms bizarres, grotesques et satiriques,

un auteur fort couru, homme de talent, mais qui ne pensait guère de son propre chef, et fortifiait assez volontiers ses ouvrages d'emprunts dont il taisait la source. « Voulez-vous m'en croire, dit monsieur Lafargue, il faut supprimer tous ces sobriquets et l'appeler seulement *la bouquetière ;* les bouquetières n'ont ni semé ni cultivé aucune des fleurs qu'elles emploient, et pourtant elles font des guirlandes. »

Le mot est un peu Dorat ; mais on ne saurait mieux mettre un terme à un entretien où le prochain n'est pas épargné, mieux tout concilier, mêler avec plus d'art l'éloge au blâme, assigner un rang à quelqu'un enfin avec plus de justice et de justesse. La vie de monsieur Lafargue est un perpétuel arbitrage, et voilà ce qui le fait aimer, chérir, respecter. Combien m'ont été profitables et précieuses les heures qu'il m'a données ! Je voudrais qu'il sût qu'il n'a pas fait un ingrat.

J'eus bientôt visité les monumens de la ville.

Après le grand théâtre, et à part le beau quartier du Chapeau-Rouge et du Cours, à part le fleuve, le port en croissant, les pittoresques et verdoyans coteaux de Cénon, et les superbes trois-mâts dont les éclatantes banderoles battent l'air et boivent le flot tour à tour; à part cela, il y a peu de chose qu'un Parisien voulût emporter sur des roulettes, d'après la parole dont m'aborda monsieur Richaud, le plus aimable et le plus complaisant des hommes.

J'étais fort en arrière avec lui; chaque jour ou presque chaque jour je recevais sa visite, et toujours il refusait de recevoir la mienne, se disant logé trop en garçon, étant toujours hors de chez lui, et du reste, pour en finir, ne m'ayant donné que le nom de son quartier. Tout cela se faisait d'ailleurs si naturellement, que je n'y entendais pas finesse. Mais j'avais mon idée fixe; je ne démordais pas de ce que j'avais dit: monsieur Richaud ne pouvait pas être, ou ne pouvait pas avoir été un simple commerçant. De temps en temps cette pensée

m'inquiétait ; j'étais précisément avec lui dans la situation où devait se trouver cette pauvre Cassandre lorsqu'elle commençait à ressentir l'influence secrète des évènemens futurs, bons ou mauvais. Peut-être me dira-t-on que je pouvais me tirer d'affaire en prenant des informations ; mais qu'en avais-je besoin? Monsieur Richaud m'était agréable et utile ; et d'ailleurs, toutes les fois qu'un homme dont le caractère est noble et la conduite estimable veut me cacher quelque chose, je crois qu'il a des motifs pour cela dont lui seul est juge ; puis si la curiosité me tient trop fort, j'ai l'habitude de ne demander son secret qu'à lui-même ; et quand, par hasard, il ne me répond pas, j'en reste là. S'informer à des tiers s'il n'y va pas de l'honneur, fi donc! je croirais décacheter une lettre qui ne me serait pas adressée.

Je me trouvais bien de cette confiance, et mon mystérieux ami n'en usait que pour me faire plaisir. Il me présentait dans les maisons les plus accréditées, ou s'il ne venait lui-même

il me recommandait; et, dans cette ville fort difficultueuse, tout était pour moi joie, bienveillance et bon accueil. C'est à lui que je dus mes relations avec le jeune barreau de Bordeaux, le plus brillant alors et le plus justement renommé, même avant le barreau de Paris, où le besoin de fortune et ses impérieuses préoccupations ont bientôt fait un avocat de celui que la nature avait destiné à être orateur.

J'ai eu toute ma vie un penchant décidé pour les théâtres divers où s'exerce la parole, et je me suis bien trouvé de les fréquenter tous. Tel prédicateur, qui ne s'en doutait guère, m'avait donné jadis une inflexion avec laquelle je damnais ceux qu'il venait de mettre sur la voie du salut; tel avocat m'avait prêté un mouvement dont je m'étais servi pour sauver un mauvais pas à mon client aussi, l'auteur d'un nouveau drame; or, voir le barreau bordelais, c'était puiser aux bonnes et nobles sources de la parfaite éloquence.

Là, les avocats vieux et jeunes ne sont qu'une famille; les grands et généreux enseignemens de l'ordre s'y sont perpétués, rien n'a pu en briser les liens; la révolution et la terreur, qui n'est pas la révolution, ont été pour lui comme si elles n'avaient pas été; c'est un bronze qui fut inaccessible à la refonte générale: le barreau bordelais est encore petit-fils des vieux parlemens. Rien n'a manqué à ce barreau, pas même l'isolement des autres sociétés, qui empêche l'abâtardissement des traditions; pas même l'âpreté des formes, qui oblige à la pratique des devoirs; pas même l'égoïsme blâmable dans l'individu, mais louable dans les corporations; car l'égoïsme en faisceau mène au grand: rien ne lui a manqué, et surtout ces magistrats modèles, au génie pénétrant et actif, à l'éloquence mâle et imposante, au patriotisme dévoué et intrépide. Pour les jeunes héritiers d'une telle magistrature, un collègue mort n'est point un prédécesseur, c'est un ancêtre; il compte à jamais comme exemple, et

pendant sa vie il savait qu'il devait compter ainsi : à leurs yeux Montesquieu enseigne toujours et Dupaty préside encore.

Et cela est vrai à la lettre pour Dupaty ; je me rappelle qu'ayant été visiter l'école où monsieur Martignac père professait le droit, et le professait gratuitement, on y voyait une gravure au trait de ce grand magistrat, avec les vers suivans écrits à la main :

De Dupaty tu vois ici l'image
Tu sais qu'il fut courageux, éloquent.
Apprends que sa douceur égalait son courage,
Que sa vertu surpassait son talent.

Après cet hommage, d'autant plus digne de l'homme à qui il était adressé que de tels vers étaient alors un acte de noble énergie, un mot de monsieur de Martignac donnera une idée de l'importance que ce barreau attache à l'honneur dans la personne de l'homme de loi.

Je me trouvais pour la seconde fois à ce même cours de droit, attendant un jeune avocat avec lequel je devais faire le pélerinage

de la maison de campagne de Paixotte, où se voient les plus belles eaux des environs. La leçon n'était pas finie, et je m'assis derrière les élèves. Monsieur de Martignac cherchait à déguiser l'aridité des préceptes par le choix de l'expression, et le digeste ainsi traduit me paraissait chose assez avenante, lorsqu'un vieillard, pas trop vieillard cependant, entra, et, voyant qu'il allait interrompre, fit un geste tout amical pour que personne ne se dérangeât. Il venait vers le petit coin où je m'effaçais comme un intrus; mais les jeunes gens s'étaient levés et restaient debout par respect. Je ne sais s'ils s'assirent de nouveau, je ne les vis plus; j'étais absorbé par l'aspect vénérable de ce nouveau venu que je vis se placer bientôt à côté de monsieur Martignac. C'était une grande figure, aux lignes sévères, aux larges compartimens, au nez noblement aquilin; son air méditatif était tempéré par un sourire, et, au milieu de la sévérité d'ensemble de ce digne visage, perçait une joie

douce et calme dont on était touché. Ainsi placé, immobile, les mains appuyées sur les genoux, l'œil fixé sur cette jeune génération de légistes, je croyais voir l'espérance de l'avenir devant la gloire du passé : c'était une sorte d'apparition de quelque antique parlementaire, ou la statue de l'un de ces auteurs si bien expliqués par monsieur de Martignac.

Cependant j'observais toujours, et je cherchais dans ma tête je ne sais quel souvenir fugitif, qui semblait poindre et puis s'effacer. Enfin une image plus claire se dessina : je voyais bien ; je savais qui je voyais, seulement le nom ne venait pas encore. Je rassemblai toutes les forces de ma mémoire, et l'homme et le nom apparurent.... Oui, c'était bien lui ! c'était son air, sa tournure, son regard, sa manière de se poser et de pencher la tête en avant : peut-être les traits n'étaient-ils pas exactement les mêmes ; mais je retrouvai la digne physionomie ; oui, la parenté semblait écrite sur ces traits respectables, je m'écriai : Bailly !

En ce moment la leçon finissait, et mon mouvement fut confondu dans le mouvement général. Mais, lorsque l'homme à la noble ressemblance fut sorti, j'allai faire part de ma vision à monsieur de Martignac. Je lui demandai si le vieillard que j'avais remarqué était en effet de la famille de l'ancien maire de Paris.

— Oui, me dit-il en souriant; et, si ce n'est par la parenté du sang, il l'est par la parenté de l'ame. Vous voyez bien ce vieil ami, ajouta-t-il en s'approchant de la fenêtre, et me le montrant qui s'éloignait; c'est un homme que nous tenons tous à honneur de consulter; chaque jeune avocat qu'il recherche avance de beaucoup sa réputation de science et de probité; et nous, les anciens, quand nous l'avons à notre côté, nous aimons à nous en faire un ornement comme d'une conscience extérieure : il a nom M. Lapeyre.

Avec de tels hommes, avec de telles idées, on ne sera pas surpris du haut rang que te-

naient les avocats à Bordeaux. Au milieu d'eux tous se distinguait, ou pour dire mieux régnait Ferrère.

J'ai entendu Gerbier, j'ai vu Mirabeau à la tribune, on peut placer Ferrère sur cette ligne; et si je ne craignais pas d'être chicané, je dirais que Ferrère a été peut-être au dessus d'eux. Mirabeau, par exemple, était exhaussé sur un piédestal bien élevé, il parlait une langue bien nouvelle, et l'Europe était un bien grand auditoire; mais, en présence de Ferrère, peut-être l'Achille de l'assemblée nationale eût-il trouvé son Agamemnon, peut-être l'impétueux porte-parole eût-il fléchi parfois sous le roi des rois des orateurs. Il n'a manqué à Ferrère qu'un théâtre plus retentissant; la circonstance et le hasard même ne lui ont pas fait faute, la vie lui a manqué, rien que la vie. S'il eût vécu, nul doute que la circonstance n'eût frappé à sa porte, nul doute que le hasard ne l'eût désigné. Ame de feu, grande imagination, geste noble, œil d'aigle, voix profonde et pénétrante, tête

où, du moment que l'inspiration s'en emparait, on pouvait retrouver de ce grandiose que cherchent les peintres de génie dans leurs plus sublimes figures : tel était Ferrère. Quand il levait sa belle taille, avec ses vingt aunes de drap noir, aux amples contours ondulant à larges plis sur ce grand corps dont ils marquaient le mouvement, on aurait dit qu'il allait juger le tribunal, et il se faisait une sensation générale. Toutefois, et pour être juste, il faut convenir que les premiers mots de ses plaidoiries ne disposaient pas favorablement; et même, sans sa belle attitude, souvent on aurait pu sourire. A tous ses commencemens, il y avait en lui comme quelque chose de rouillé, comme quelque chose d'une machine long-temps oisive qui commence à se mettre en jeu; un accent du terroir, d'autant plus prononcé qu'il traversait une voix de pédale, n'embellissait guère des mots d'abord lents et saccadés au passage; mais bientôt son Dieu le saisissait, la phrase sortait en colère et semblait gourmander sa paresse; son

œil s'ouvrait, il secouait sa large tête comme pour vanner le trop plein de son cerveau et mettre l'ordre dans ses idées : à ce moment la clarté se faisait, l'élan venait, la voix plus souple était mieux entendue, l'éloquence coulait à flots ; dirai-je ici le terme de théâtre? il parlait son émotion, et le tout se terminait par le gain de sa cause.

Son plus beau triomphe, celui dont il se montrait le plus fier, eut lieu à cette occasion. Un homme influent pendant les persécutions révolutionnaires s'était engagé à dérober une tête à l'échafaud; mais il avait évalué le malheureux promis au bourreau, et s'était fait souscrire des billets en conséquence de cette évaluation. Puis, comme cela se voyait d'ordinaire, après le marché la victime périt. Une année s'écoula, les évènemens changèrent, et l'homme réclama le prix du sang, ses valeurs en main. Repoussé avec indignation, il osa recourir aux tribunaux. Ferrère plaidait contre lui. Les deux cliens étaient

là : le fils, ou la fille, ou la nièce du mort, je ne sais plus qui, et le spéculateur. Tant d'audace et tant de misère animèrent la verve de Ferrère; il se surpassa. Tantôt pathétique, tantôt sublime, on aurait dit qu'il commandait aux larmes et à l'indignation; pourtant le coupable restait debout. « Il est debout! s'écrie Ferrère; il est debout pour défier la foudre! Qu'il y reste! il en lira mieux sa sentence. » Alors, de sa grande voix évoquant le spectre du mort, il le fait avancer, il l'habille de ses vêtemens tachés de sang, il les secoue devant l'œil terrifié du coupable, il les étend à ses pieds comme un tapis funèbre, il lui crie d'y jeter ses titres pour les présenter au tribunal des hommes; mais il en appelle à l'arbitre supérieur, au juge des consciences : — Avance! continue-t-il avec toute la puissance de sa voix émue, avec toute la véhémence d'une ame indignée, avance!... Il est un Dieu, et son existence n'est pas plus douteuse que ton crime!

Le malheureux n'y peut tenir; il tombe à

genoux, se traîne aux pieds de Ferrère, crie merci, s'avoue coupable, demande pardon à Dieu, aux auditeurs, à ses juges: il n'est plus question de procès, les titres iniques sont déchirés. Mais tout n'est pas fini, et ici commence pour l'heureux orateur un rôle non moins beau, et peut-être plus difficile.

Il est des ames étroites qui ne savent jamais se tenir dans de justes bornes : à quelques pas du tribunal plusieurs personnes s'étaient hâtées de rejoindre celui qui venait de s'accuser ainsi; elles l'accablaient de reproches, et se disposaient même à lui faire une injurieuse escorte. Ferrère est averti, il court: — Messieurs, dit-il en allant au nouveau client que la circonstance lui donne, messieurs! sachons comprendre que le repentir aussi est une force. Nous avons gagné notre procès, et c'est une joie de famille; mais la patrie a gagné un honnête homme, que ce soit la joie de tout le monde! Après ces mots on livre passage à l'homme réconcilié, et, relevé par la puissance même qui venait de

l'abattre, il traverse la foule couvert du pardon du grand avocat.

C'est avec de pareils triomphes, avec ce haut sentiment de l'honneur et ce perpétuel respect de lui-même que le barreau bordelais se place à la tête du pays dont il est véritablement la pairie. Cette ville, m'a-t-on dit, eut de grandes obligations à ses vieux parlemens; entre toutes les antiques cités, c'est la cité frondeuse par essence; elle dut souvent recourir à des intermédiaires habiles et énergiques, et bien lui en prit de placer entre elle et l'autorité les longues simarres de sa magistrature. Mais si le barreau a maintenu ses généreuses traditions, ce peuple reconnaissant a conservé les siennes aussi dans la révérence qu'il lui porte. Par exemple, comment aujourd'hui n'auraient-ils pas en vénération la robe noire et l'hermine de M. de Martignac?

Il donna le mouvement à une sorte de 9 thermidor départemental. Je regrette de n'avoir pas écrit la scène sous le coup de l'impression qu'elle

produisit sur moi ; je ne puis qu'essayer de rappeler quelques détails.

Le président de la commission de Bordeaux, dite commission révolutionnaire, fut un des *oseurs* les plus féroces. Il n'avait rien à envier à la gloire des gros colliers de l'ordre, si ce n'est peut-être l'expéditive invention de Carrier. Mais il comptait sur son avenir : l'on y comptait comme lui ; aussi jouissait-il de toute la confiance d'un pouvoir qui le prit maître d'école et le jugea digne d'être bourreau. Lacombe, enfin, puisqu'il faut le nommer, avait mis sur ses listes de proscriptions plusieurs des personnes les plus marquantes de la ville, et M. de Martignac fut honoré d'une persécution particulière.

L'arrestation de cet homme de bien mit en émoi tous les honnêtes gens du pays, et le jour du jugement étant connu, ils se présentèrent au tribunal par bandes nombreuses et agitées. L'esprit de la vieille Guyenne s'était réveillé en eux, excité il est vrai par le fils de ce magistrat, jeune homme ardent, à qui l'heu-

reux don de persuader, et ces qualités essentielles dont se forme la sympathie, avaient donné un parti considérable dans toutes les classes.

L'heure était venue; l'étroit tribunal contenait à peine les flots pressés du peuple. On parlait bas; on se faisait passer des mots qui fixaient fortement l'attention : il était facile de voir que cette cause était la cause de tous, et que ces groupes divisés allaient n'avoir bientôt qu'une seule volonté, et peut-être n'obéir qu'à un seul commandement. Enfin le tribunal s'avance; on murmure. M. de Martignac paraît; un silence respectueux succède au sourd tumulte. Calme, il jette un coup d'œil sur cette foule; il n'est pas un visage qu'il ne reconnaisse. Sur les gradins supérieurs, tournant le dos à la clarté de deux croisées, se place Lacombe: on cherche à lire sur ses traits s'il est quelque espérance; mais lui, assis dans l'ombre, semble s'en faire une retraite. La lumière donne en plein sur l'accusé : sa figure est,

comme toujours, légèrement colorée; son attitude ne décèle aucune inquiétude; il a conservé même le sourire de bon accueil qui lui est habituel : on dirait qu'il vient plaider, tout au plus, une affaire de mur mitoyen.

Cependant Lacombe parle; sa voix heurtée et sourde a des accens de haine: il interroge. Des réponses claires, nettes, précises, impossibles à interpréter, paraissent contrarier le tribunal. Enfin le moment suprême est venu, l'accusé demande la parole; mais il la demande sans passion et avec toute l'insouciance d'un homme dont le parti est bien pris, qui se défendra par habitude de métier, et moins pour se sauver que pour ne pas perdre une dernière plaidoirie. On aurait grande envie de refuser; mais l'auditoire nouveau impose, et dans cette situation il faut au moins l'apparence de la justice : le citoyen Martignac sera entendu.

Il l'est en effet, et sa défense, d'abord toute de forme, puis chaleureuse, puis entraînante,

prend de l'élévation. Il raconte sa vie, il prouve; il prouve trop, et Lacombe veut lui interdire la parole. Tout à coup M. de Martignac laisse tomber son style: il explique simplement pourquoi il a eu à cœur de se défendre; il vient d'apercevoir dans l'auditoire un ami, un client, un voisin, un homme qu'il eut le bonheur d'obliger; il est en famille, il faut qu'il se justifie. Une seconde fois la parole va lui être interdite; l'auditoire exalté se fait menaçant, il se récrie; Lacombe insiste; un des juges répond à Lacombe: le tribunal n'est pas d'accord. M. de Martignac continue; il a confiance en la justice de sa cause, comme il doit avoir confiance en ses juges. Celui-ci, qu'il a devant lui, se distingua aux armées dans les premiers temps de la révolution; il porte d'honorables blessures; Martignac ne l'a pas oublié. Cet autre, doué du courage de l'humanité, sauva, aux périls de ses jours, un homme que les flammes allaient dévorer: Martignac peut lui rappeler ce moment de bonheur, et quel triomphe l'attendit. Aurait-il

à récriminer contre ses juges! Récuserait-il surtout celui qui fut si bon fils, dont la jeunesse, consacrée à donner du pain à son vieux père, devint l'exemple de la piété filiale? Les vertus éclatantes et les vertus qui cherchent l'obscurité se pressent dans ce tribunal; tout ce que le cœur a de reconnaissance, tout ce que l'ame a de sentiment et de noblesse est là : aurait-il donc à les redouter? Non; et, s'il est sûr des vœux de son auditoire, la plus grande sécurité lui reste devant de tels juges: mais (et au moment de pousser sa botte secrète sa voix reprend sa première force) il s'indigne de voir sur le siège des magistrats quelqu'un qui n'y devrait pas être; il s'étonne de retrouver un homme souillé auprès d'hommes vertueux. Celui-là il le récusera; car lui, Martignac, placé où se trouve cet homme, le vit assis au banc du vol et de l'escroquerie.

— Accusé, s'écrie Lacombe, dont cette fois la taille se redressant laissa frapper le jour sur sa figure pâlie, accusé, je t'ôte la parole!

— Et je la garde, moi! répond M. de Martignac avec intrépidité.

— Courage! fit l'auditoire entraîné, courage!

— Rébellion! réplique Lacombe écumant, la menace dans le regard. Je t'ôte la parole.

Je la garde, te dis-je! riposte M. de Martignac, avec une voix lancée et maintenant impossible à arrêter; je la garde! pour dire que tu ne peux être mon juge, car j'ai été le tien; que tu dois descendre de ce siège, car tu étais sur celui-ci pour vol!... pour vol, gens honnêtes qui m'écoutez! pour vol, juges intègres qui devez m'entendre!

— A bas! à bas Lacombe! crie formidablement l'auditoire, se ruant vers la faible barrière.

Le misérable est haletant, il tremble, il écume, il a peur. Il veut vaincre son émotion; et, d'une main agitée, montrant tour à tour le peuple et M. de Martignac, il les désigne à ses collègues, aux soldats.

— Collègues! citoyens soldats! au nom de la république!...

— Citoyens soldats, au nom de l'honneur républicain! dit enfin à son tour un des juges dont l'indécision vient de cesser, attendez nos ordres. Si le fait avancé sur Lacombe....

— Je l'atteste! s'écrie l'audacieux et noble accusé; et si Lacombe ne s'était soustrait aux suites de ce jugement, sous le vêtement qui le couvre, vous trouveriez la marque de la flétrissure.

Tribunal et auditoire ne poussent qu'un cri de réprobation. Pressés par les derniers rangs, les premiers escaladent l'enceinte réservée; ils se tiennent debout sur les bancs, ils menacent Lacombe. Une voix crie: Silence! et alors M. de Martignac explique dans quelle salle, dans quel carton et sous quel numéro on trouvera la pièce de conviction. On y va; tout est exact. Le jugement pour fait d'escroquerie est lu en pleine séance. Ce fut l'acte d'accusation de Lacombe : il descendit du fauteuil sur la sellette.

Le reste, l'histoire l'a dit; mais je suis tout fier de lui restituer quelque chose.

Après la mort du tribun, on détruisit l'échafaud permanent, et M. de Martignac fut proclamé le libérateur de la ville.

Les destinées de cette Gironde sont singulières : de là, depuis la révolution, part toujours l'homme fatal qui doit changer la face de notre pays. C'est Talien qui va renverser Robespierre; c'est l'orateur Lainé qui donne le premier coup au colosse européen; c'est Linch qui y décide la fortune des Bourbons. La république est changée, l'empire est détruit, et le royaume rétabli, parce qu'il y a des Bordelais ou des gens qui s'avisent de devenir amoureux chez eux. Il avait presque raison ce distrait de chevalier d'Esclamadon de Matechrist, quand il nous disait orgueilleusement, en élargissant sa cravate roulée en corde de puits :

—Qué voulez-vous! dépuis Eléonore d'Aquitaine nous sommes en possession dé donner un

peu dé mouvément à l'hôtel des Monnaies, et l'écu dé France nous doit plus d'une effigie.

Ce de Matechrist était un personnage à noter. Puisque le voilà venu, j'en dirai un mot, non seulement parce que c'est une vieille connaissance, mais encore parce que c'est un Bordelais; homme de mérite et de courage d'ailleurs, et d'une distraction à enrichir le fameux chapitre de Labruyère.

Je l'ai connu riche, et, après un assez bon mariage, ayant une excellente tenue. A Paris, il se disait seigneur de Madran, Boutiran, Bacalan, et autres lieux; je ne lui vis aucun de ces fiefs; mais au bas des Chartrons, faubourg assez riche de Bordeaux, et précisément en face de la Garonne, il possédait une maison à deux étages, ayant sur le bord de l'eau vingt pieds carrés de terre sablonneuse, soutenue en terrasse par un mur toujours assez fraîchement récrépi, plantée d'un tilleul taillé en champignon, meublée d'un banc en cerceau, servant

de brodequin à l'arbre et de reposoir au maître de la maison.

Presque aveugle depuis huit ans, mais ne pensant pas l'être, et croyant seulement qu'il lui était entré un peu de poussière dans l'œil, sur la prunelle duquel il se faisait souffler régulièrement vingt fois par jour depuis le même espace de temps, il habitait dans la belle saison cette maisonnette, fumait sa pipe sur le banc vert-de-gris du fameux tilleul, regardait filer le pétulant chasse-marée, ou plutôt le devinait au bruit du sillage, et contait encore de ses bons souvenirs du combat d'Ouessant et autres où il s'était bravement conduit.

Je le voyais assez souvent à Paris, à l'époque du théâtre de mademoiselle Guimard. Il était alors fort bien chez le maître. Lié avec le marquis de Pezai, il s'introduisit chez tous les gens à grandes places. Je ne sais si ses distractions le conduisirent chez les ministres disgraciés, mais il était souvent chez les ministres en faveur. Ce qui aurait dû l'exclure du monde lui

en donnait les grandes entrées; et, comme certain abbé (j'en ai parlé en son lieu), tint sa fortune de sa fausse note , le chevalier d'Escladon de Matechrist dut beaucoup à ses distractions.

On en contait chaque jour de nouvelles; un amateur en ferait un recueil. J'en voudrais bien citer quelques-unes, mais dans l'embarras du choix je passerai sur toutes; je dirai seulement de quelle manière il s'y prit pour prouver à sa femme sa bonne volonté de se débarrasser d'un défaut dont se trouvaient assez mal leurs plus aimables relations.

Madame de Matechrist, et je lui dois de compagnie un petit souvenir, madame de Matechrist était fort attrayante; un peu rondelette peut-être ; mais une peau éblouissante de blancheur, une main modèle, des yeux comme on n'en voit guère, des dents admirablement rangées sous des lèvres en cerise, en faisaient une femme à prendre rang parmi les jolies. Elle était charmante, hors deux défauts; je lui passais l'un

assez volontiers, mais je lui en voulais fort de l'autre : le premier, c'est que, lorsqu'un cavalier bien tourné passait devant elle, elle nourrissait trop son regard, c'était l'œil d'un enfant devant lequel on fait passer une corbeille de pêches; le second, c'est qu'elle était rieuse insupportable. Elle avait de ces rires qui détournent une conversation au profit de leur gaîté. J'ai toujours détesté cette manière de prendre de la place; c'est de la tyrannie, de l'égoïsme : la personne qui rit ainsi seule en compagnie est pour moi comme quelqu'un qui s'asseoirait sur toutes les chaises.

Peut-être chez madame d'Esclamadon cette habitude de rire venait-elle des distractions perpétuelles de son mari; peut-être n'avait-elle donné tant de puissance à son regard que pour réprimer le distrait dans ses brouillemens de cervelle; car si elle s'en divertissait, c'était à son corps défendant. J'arrive à l'anecdote.

Une fois la discorde se mit sérieusement dans le ménage jeune alors. Madame se plaignait

d'une froideur dont son amour-propre se trouvait blessé. Elle prétendait que le chevalier était infidèle ; lui, protestait de son innocence ; madame répondait qu'elle était certaine du fait, et sans s'expliquer sur son genre de certitude, elle le laissait assez deviner. Le chevalier adorait sa femme ; il s'excusa sur ses maudites distractions, promit qu'il n'en aurait plus : un heureux tête à tête réunit enfin les époux. Joyeuse, madame mit sur le compte de l'amour cette agréable guérison ; mais le matin, en se levant, elle aperçut dans la tabatière de son mari un morceau de papier blanc, aide mémoire conjugal sans lequel le cœur du distrait aurait oublié de battre. Elle fut au moment de se fâcher ; cependant ravisée, elle se contint, et depuis, elle-même glissa de temps en temps de petits papiers dans cette tabatière.... sans doute dans le but d'habituer le cher époux à fixer son attention.

La fréquentation du chevalier de Matechrist ajouta à ma judiciaire théâtrale. Je voulais

essayer plusieurs pièces, que je n'osais jouer à Paris devant l'éclatante comparaison de Molé. *Le Distrait* était dans mon répertoire, et j'allai voir souvent mon modèle. Je cherchais d'où pouvait venir cette originalité dont Destouches a jugé à propos de tracer le portrait, je ne dirai pas le caractère; car, n'en déplaise à Labruyère et à l'auteur comique, le distrait n'a qu'une maladie de l'attention. J'en voulais saisir avec justesse la singulière physionomie. J'avais cru d'abord trouver la cause des distractions dans la surabondance des idées : d'après mes premières vues, le distrait devait être un homme dont le regard se portait toujours en dedans de lui-même; un faiseur éternel de soliloques, n'entrant dans le dialogue que par fragmens; mais je vis, à détailler mon Matechrist que, jusqu'à présent, je n'avais trouvé que *le préoccupé*. Dominés par une pensée puissante, savans, artistes, auteurs, ont des distractions sans doute, mais ce ne sont point des distraits; l'habitude du corps ne s'en ressent point. Le personnage de

Destouches et celui de Labruyère ont été calqués sur quelque original semblable au mien. Le distrait n'est point un penseur ; si une pensée le fixait il serait guéri. Chez ce genre de malades j'ai particulièrement remarqué une sorte de discordance dans l'extérieur. L'attention n'étant autre chose que l'accord des sens sur un objet, il y a unité dans leur marche ; si l'un d'eux prend le commandement, les autres suivent en subalternes, mais ils se rangent pour venir en aide à la sensation. Dans la distraction il y a anarchie ; quand la pensée tire à droite, le geste tire à gauche : pour bien jouer le distrait il faut dépareiller les sens. Je ne sais si l'on entend bien ma superbe définition : l'œil qui louche rend assez l'idée que je me fais de la distraction. Quoi qu'il en soit, je jouai le rôle, et j'eus un bon succès.

Mon chevalier de Matechrist m'a distrait un peu de mes avocats bordelais : j'y tiens et j'y reviens, et je le dois ; car, si j'ai été applaudi par la ville entière dans ce pays de Cocagne,

je ne me suis fait d'amis que dans le barreau. Ils m'ont trouvé du talent, ils m'ont trouvé aimable, ils me l'ont dit en prose, ils l'ont chanté en vers; une fois même l'un d'eux m'a trouvé du génie à la rime: ils m'ont fait plaisir. Maintenant que personne ne me donne guère de ces plaisirs-là, j'aime à me les rappeler; mon ami Paulin m'y aide: lui aussi leur doit plus d'un bon quart-d'heure; et, dans la retraite où nous sommes ensemble, il est curieux de nous entendre nous écrier parfois : Vive Ferrère! vive Lainé! vive Martignac!

Le Martignac que nous faisons vivre ainsi n'est pas Martignac le père : l'âge avancé et l'école de droit lui donnaient de graves pensées, et l'éloignaient trop de ce qui touchait aux arts pour qu'il fût de notre écot; c'est à M. de Martignac le fils que s'adresse notre exclamation de remercîment et de souvenir.

De Martignac fils, c'est la gaîté, c'est l'amabilité en personne; il unit ce que l'esprit a

de finesse à ce que l'imagination a de pétulance : c'est le gascon, moins l'outrecuidance, moins l'accent. Comme Champein, il a deux onces de soleil dans la tête de plus que les autres, et n'en est pas plus fier. Sous l'ancien régime, de Martignac eût été le plus joli abbé de cour qu'on pût voir, ou le plus alerte chevalier de Malte à citer; et je ne parle pas d'un abbé de ruelle, ni d'un chevalier d'almanach royal; non, je parle d'un abbé comme le fut Bernis, d'un chevalier de Malte comme le fut Boufflers. Je me le représente parmi les assidus de notre bonne et gracieuse reine Marie-Antoinette. Il n'eût pas été des moins appréciés au milieu des Fersen, des Vaudreuil, des Besenval. Je le vois en tête à tête avec de Maurepas (qui aimait l'esprit et qui en faisait, ce qui lui évitait de faire de l'administration), quelle bonne partie à eux deux! paré du petit collet, ou portant hausse-col; prêchant le carême devant le roi, ou faisant manœuvrer à Versailles. Que de femmes converties! que de femmes conquises! Loménie de

Brienne n'aurait eu qu'à se bien tenir; Lauzun lui aurait cherché querelle : on se serait battu au premier sang. Pauvre Lauzun! Mais savez-vous qu'il est brave et adroit? Pauvre Loménie! Savez-vous qu'il est éloquent et persuasif? Par malheur aujourd'hui l'ambition n'a que deux routes, les armes et la robe; de Martignac devait donc être avocat. Mais pourquoi avocat plutôt que militaire? Uniquement parce que le tribunal est plus près de lui que l'armée. Il est aussi naturellement avocat qu'il serait autre chose. Je le défierais bien de ne pas réussir en quelque entreprise, même en faisant aussi mal que possible : il fait mal agréablement. Chez lui les défauts prennent de la tournure; sa gaucherie a du charme, son impétuosité est tempérée par la grace. Il est de ceux qui ne peuvent jamais perdre une partie; gens heureux à qui les cartes se jouent d'elles-mêmes. Tout lui est aisé, il plaide sans préparation, comme l'oiseau vole. J'ai lu la traduction de la pièce de Schakespeare, *la Tempête;* le jeune orateur a bon nombre

de qualités de ce diligent personnage qui se mit aux ordres de Prospero : Martignac est l'Ariel de la plaidoirie.

Quelle fête parmi les amateurs, le jour où Ferrère plaidait contre son jeune émule ! Bientôt on était averti de la lutte, les amis instruisaient les amis; si on l'avait osé, on aurait distribué des billets de faire part. Chose vraiment curieuse, le génie et le goût se disputant la palme! Leur faculté d'improvisation était égale, leur talent divers. L'un, ayant plus de goût que de génie, se jouait de son sujet; l'autre, avec plus génie que de goût, faisait quelque chose de solennel de chacune de ses causes. Chez l'un, vivacité dans la conception; chez l'autre, ampleur dans les développemens. Ferrère appréciait mieux, Martignac embrassait davantage. Apercevoir les rapports les plus éloignés, telle était la science de Ferrère; distinguer dans un unique rapport des nuances imperceptibles, telle était la faculté de Martignac. Chez celui-ci, de la finesse, de l'en-train, un style animé, des

tours heureux ; chez l'autre, de l'expansion, un grand style, des éruptions de volcan, la marche de la lave. Chez tous deux, merveilleuse facilité à trouver le mot, flux de vives étincelles, de brillantes saillies et d'expressions créées : on aurait dit qu'une main invisible écrivait un livre au front de Ferrère; il semblait que de Martignac dictait une lettre à un ami.

Ils étaient fort liés : j'ai eu le plaisir de les recevoir ensemble; nous avons mangé, en petit comité, un blanc chapon de Saintonge, arrosé de vin de Château-Margaud. Je les ai mis aux prises. Dans le monde Ferrère était un grand enfant, très joyeux, mais de cette bonne grosse joie, de cette joie sincère et communicative dont on prend sa part quand même. De Martignac avait une joie plus délicate, un peu frêle, semblable à son tempérament; il trouvait moins fatigant d'exciter le rire que de rire lui-même; aussi, en bonne compagnie était-il plutôt acteur qu'auditeur. De Martignac a la veine poétique; Ferrère aussi faisait des

vers; mais de Martignac montrait les siens, et Ferrère jetait au feu ceux qui lui échappaient; il appelait cela les mettre en lumière : « Je suis poète *in partibus*, » disait-il. Il ne faisait de vers que pour se délier le style, et à peu près comme les maîtres d'écriture font des majuscules à main levée pour se préparer à écrire sérieusement et lestement. Les sociétés chantantes avaient la vogue à cette époque; les flons-flons étaient de la réaction, et les temples à Momus s'élevaient sur les ruines des clubs. Paris vantait ses *Dîners du vaudeville*, dont le plat du milieu était une écritoire. Les provinces s'étaient mises à l'instar de Paris; toute la France chantait, et souvent chansonnait; les 86 départemens agitaient le grelot en attendant que Bonaparte vînt l'attacher. Bordeaux dut avoir son cercle de chansonniers, et bon nombre d'avocats, tous jeunes alors, en faisaient partie. C'était M. Duranteau, le nerveux argumentateur; et Buhan, un des auteurs de la Revue de l'an VII; et Barennes, l'habile dialecticien, l'écrivain déli-

cat, qui savait mettre de l'élégance jusque dans un compte de tutelle; c'était, en tête, de Martignac. On lui reconnaissait une rare facilité à supporter une pensée ou un bon mot sur quatre rimes; cela partait comme une détente. Je ne sais s'il s'en occupe encore. Peut-être n'a-t-il pas recueilli ces quatrains-ci.

Un de ses amis, un des propriétaires de ces riches caves, vastes catacombes de futailles que l'on va visiter aux Chartrons, se plaint à lui de la tyrannie d'une maîtresse : elle lui fait des scènes, le harcèle; il voudrait rompre, il n'ose. De Martignac fait subitement parler l'oracle :

Jeanne est jalouse, et son amant en vain
Se débat sous le joug. C'est un métier de nègre !
Moi je fais de l'amour ce que l'on fait du vin ;
Je n'en veux plus sitôt qu'il devient aigre.

On annonce la colère du Directoire, à propos des journaux satiriques. Hoffmann, Lavallée, Souriguières et leurs feuilles sont signalés. On parle de leur nommer des juges : vite une bonne commission pour expédier ces faquins-là! les

noms odieux des hommes qui accepteraient le mandat sont cités; c'est un cri de réprobation. De Martignac prend la plume :

Sur eux pourquoi se déchaîner?
Qu'ont-ils fait ces messieurs dont le public se joue?
Dans la boue ainsi les traîner,
Tant pis!... oui, tant pis pour la boue!

La prose aiguisée ne l'embarrassait pas plus que les vers; et, par exemple (puisque j'en suis sur le Directoire), il était question de nommer un nouveau directeur; la constitution prescrivait bien d'en renouveler un à époque fixée et le sort devait le désigner; mais la constitution n'avait pas réglé de quelle façon le sort déciderait. Serait-ce avec une boule? serait-ce avec des bulletins? serait-ce à pile ou face? au doigt mouillé? Or la France commençait à se lasser de ces demi-dieux en cinq personnes; elle jetait un regard vers le passé et la loterie gouvernementale l'amusait fort.

— Ils sont embarrassés, dit de Martignac;

eh! mon Dieu! qu'ils mettent une fève dans un gâteau et qu'ils tirent les rois.

J'ai oublié de dire que de Martignac était fort royaliste et Ferrère républicain ; mais chez ce dernier le républicanisme prenait du grand et du sublime : c'était le républicanisme de ce bon et chaleureux Roger-Ducos. Parmi ceux qui firent la révolution ou qui l'aimèrent, les uns crièrent au feu pour éteindre l'incendie, les autres pour piller la maison ; Ferrère était des dévoués qui voulaient éteindre l'incendie. Sa république avait quelque chose de la hauteur de sa taille ; la monarchie de de Martignac semblait avoir été rêvée par le Chérubin de Beaumarchais.

J'ai entendu leurs châteaux en Espagne. Nobles et élégans architectes, on ne bâtit ainsi que dans l'imagination ! J'eus le bonheur rare, à cette occasion, d'attraper des vers de Ferrère. De Martignac venait de vanter son utopie : il avait fait le plus joli petit royaume du monde, royaume coquet, royaume harmonieux ; jamais

ses légers appareils ne devaient se déranger, pour empêcher le frottement des rouages, il mettait du miel au lieu d'huile. Perrault lui avait prêté la baguette de ses fées pour en faire un sceptre; il ne voulait pas un trône à son monarque, il lui donnait un canapé ; et le peuple donc! peuple heureux! la nouvelle semaine avait trois jours de travail et quatre jours de repos : c'était de l'arriéré que la poule au pot d'Henri IV.

— Et sans doute, dans nos joyeux ménages, nous mangerons des fritures de feuilles de roses? dit Ferrère. Puis se levant, et prenant une mine plaisamment enthousiaste, il chanta, sur je ne sais quel air, empruntant à de Martignac sa manière et son quatrain :

Que j'aime, Martignac, ta politique antienne!
Elle m'a converti. Prions en ce couplet,
Que ton royaume nous advienne...
Au paradis de Mahomet.

Le Paradis, pour nous, c'était Bordeaux, terre

privilégiée des bonnes tables et des bons convives autour. Je l'ai revu longues années après. J'y trouvai bien du changement, du moins cela me parut ainsi ; peut-être était-ce parce que je n'y faisais que passer, peut-être le changement était-il en moi. Ferrère d'ailleurs, Ferrère l'illustre n'était plus. Cette circonstance assombrit mon voyage. Loin de lui, sa mort m'avait été moins douloureuse; à Bordeaux elle me fut sensible comme s'il venait d'expirer, et d'expirer à mes côtés. Partout où je l'avais vu, partout où il m'avait serré la main, il me semblait entendre un nouvel adieu. Je voulus revoir sa vaste bibliothèque occupant presque toute une maison : c'était chercher la douleur à sa source; je fus obligé de sortir. J'allai au tribunal où la majesté de sa parole faisait tomber les coupables à ses pieds; ce fut là que je le sentis bien mort.

Ferrère a laissé un frère dont la vie est consacrée à perpétuer la mémoire du grand orateur : je ne le connais pas; mais honneur

à lui de prendre soin de la meilleure part de l'héritage!

Ce fut à ce voyage que je retrouvai un homme dont je fis la première rencontre chez M. de Voltaire à Ferney, lors de mon injuste guerre contre la perruque de ce grand homme. M. le marquis de Saint-Marc, dont le nom appartient, par son *Adèle de Ponthieu*, aux annales de l'Opéra, cachait à Bordeaux, dans une charmante retraite, les couronnes de bluets qu'il moissonna à Paris pendant quarante années consécutives.

Il se rendit dans la capitale alors que le bel-esprit était un titre et presqu'un état; à l'époque où des quatre coins de la France, je devrais dire des quatre coins de l'Europe, tout ce qui hémistichait passablement venait besogner à Lutèce, expression de 1765. Or, de Lutèce M. de Saint-Marc s'achemina à Ferney, où se tenait le dictateur des renommées. Voltaire le reçut bien; il aimait les gascons (je soupçonne fort que cet amour lui venait d'avoir fait la Henriade). M. de Saint-Marc plut et devait

plaire au grand homme, qui ne prit point pour gasconnade le titre de marquis et le titre de poète; il voulut même confirmer ce second titre en gratifiant le jeune homme de quelques-unes de ces petites caresses dont la littérature en second était si friande et si vaniteuse; et l'on m'a dit (ceci je ne l'ai pas vu et je ne veux point encourir de responsabilité), l'on m'a dit que, M. de Saint-Marc avait fait enchâsser sur sa tabatière les vers de l'homme immortel, et que depuis ce bel encadrement il n'avait pas en grande estime les gens qui n'aimaient pas le tabac. Vanité bien excusable! car, d'après son propre témoignage, cette petite marque d'amitié était la première pierre de sa réputation.

Je ne suis pas assez connaisseur en poésie pour savoir au juste si M. de Saint-Marc fut un de ceux dont cette première pierre ne dépassa jamais le rez-de-chaussée, la postérité prononcera là-dessus; ce que je sais bien, c'est que, s'il adopta l'école de Voltaire pour les vers, il s'était déclaré de celle de Dorat pour les vignettes.

Comme Dorat, c'est un des hommes de lettres qui encouragèrent le plus le commerce de la taille-douce : il voyait gravures et vignettes partout ; il en mettait même dans l'architecture. Sa jolie maison, dont on aperçoit le dessin blanchâtre derrière le voile de verdure des sombres allées d'Albret, semblait avoir été modelée sur les chefs-d'œuvre de Marillier ; c'était un véritable cul-de-lampe en relief : le corps principal du bâtiment arrondissait sa toiture en demi-globe, et l'amour paraissait assis là, au sommet, un bouquet de rose à la main, ayant l'air de scander une épître à Cloris.

A part ce travers, donné par l'époque, de se placer parmi les *amans de la gloire*, M. le marquis de Saint-Marc n'était pas un homme ordinaire ; Voltaire recherchait sa conversation, et c'est un titre. C'était le roi du petit conte anecdotique : — M. le marquis, lui disait le patriarche, venez donc me faire un petit Teniers. Mais M. de Saint-Marc possédait une qualité dont plusieurs de ses compatriotes faisaient

plus de cas que de celle-là : il prêtait généreusement, et oubliait de demander la restitution. Je connais de lui un bien grand trait d'esprit, et celui-là n'est pas imprimé, c'est d'avoir épousé une femme très remarquable.

Bordeaux, que je ne saurais quitter si vite, joua un rôle avant 89 avec ses jurats et ses parlemens, et après en joua un plus grand avec sa Gironde; puis, et à partir de l'époque où j'y fis mon premier voyage, ce fut la ville de la république, de l'empire et du royaume restauré, qui tint peut-être la plus grande place dans l'histoire de nos remue-ménage politiques. Les Bordelais ont eu, à ma connaissance, un quart de siècle de vie brillante et animée, qu'ils durent à leur personnel remarquable. J'ai cité quelques noms, voici le complément de leurs richesses.

M. Lainé et M. Ravez : par ce qu'ils sont devenus, chacun peut juger ce qu'ils avaient été ; le jeune de Saget, qui promettait ; un M. de Peyronnet, dont les débuts firent sensation. Je n'oublierai pas M. Jaubert, que je laissai

avocat consultant à Bordeaux, et que plus tard je devais retrouver comte à Paris.

Ils avaient en hommes de lettres faisant figure dans la capitale, Despaze le satirique, à la verve brouillonne, mais pleine de sève et de vers trouvés; Joseph Lavallée le critique, en qui le trop d'esprit était une branche gourmande d'un talent remarquable ; Souriguières, rédacteur du *Miroir* avec Beaulieu, auteur de *Mirrha*, d'*Octavie*, de *Vitellie*, drames tragiques: tête ardente qui lança, contre le chant de bacchanale la *Carmagnole*, l'hymne brûlante du *Réveil du peuple*, et fut l'homme de ses strophes; Journiac Saint-Méard, dont j'ai dit un seul mot, ardent collaborateur du recueil acéré *les Actes des apôtres*, auteur du chef-d'œuvre intitulé : *Mon agonie de quarante-huit heures*; devenu religieux depuis cette agonie, mais repoussant bien fort le précepte de l'Evangile qu'après un soufflet donné sur une joue il faut tendre l'autre. Une petite anecdote.

Il demeurait à Bordeaux, dans un faubourg

très solitaire : on nommait, je crois, l'espèce de forêt de Bondy où se trouvait sa maison, *les allées d'amour*. De grands arbres, des habitations rares, des murs de jardins, et, pour fond, une église sombre à angles perfides, telle était l'oasis où chaque soir, à minuit ou une heure, il allait reposer sa vie de tourmente et d'agitation. — Mais, Journiac, lui disaient une fois ses amis, vous vous ferez assassiner dans quelque coin. — Oh, que non! je porte avec moi les Droits de l'homme, répondit-il; et il montrait une ceinture garnie de pistolets.

En artistes, les Bordelais pouvaient se vanter de Rhode, le violon célèbre; de Garat, le chanteur phénomène; de Beck, le compositeur à grand style, à qui la révolution enleva tout, et qui ne sauva du naufrage que sa paresse; de Paulin Goy, mon ami fidèle, qu'on pouvait classer dans les comiques entre Dugazon et Dazincourt, et peut-être un peu plus près de Préville qu'eux-mêmes; de l'excellent Desforges, manteau le plus remarquable que j'aie

vu, dont le talent avait besoin tout au plus de quelques mois de la bonne école pour être en première ligne, et enfin de l'homme aux quatre réputations. Ici je m'arrête; je suis au moment d'arracher le voile dont s'est enveloppé mon mystérieux *Cicerone*. Procédons par ordre.

Nos représentations étaient finies, et nous n'avions pas mal fait nos petites affaires. Avant de se résoudre à retourner à Paris, Contat voulut se donner un peu de vacances, elle alla respirer les brises de la mer dans un vieux manoir aux environs de la Teste. Elle y fut reçue chez la sotte madame de P.... S....le, si bêtement méridionale; je fis la sourde oreille à la même invitation: Contat avait ses amis, j'avais les miens; nous étions frère et sœur, mais pour nous aimer et non pour nous gêner, et jamais nous ne nous imposions nos goûts.

Pendant cette courte absence j'allai chez nos connaissances bordelaises: je faisais des parties dans le pays que l'on appelle là l'entre-deux mers, et qu'on devrait appeler plutôt l'entre-deux ri-

vières. De temps en temps je me donnais un peu de solitude; souvent je m'embarquais dans un leste batelet, humant l'air vivifiant du fleuve, mesurant à la course les lourds danois et les américains élancés de la rade. Mon gondolier d'habitude, Parisien de la Râpée, se moquait fort des enfans de cette Garonne sur laquelle il naviguait, l'ingrat! cet homme n'avait ni vivacité ni intelligence, mais il s'était donné un peu de parlage en lisant beaucoup. Ce fut lui qui m'apprit le singulier plaisir que se donnait Jean-Jacques, lorsqu'il se renversait la face au ciel en ses promenades sur le lac; il m'invita à en essayer. L'effet est magique! La voûte du ciel paraît plus arrondie; l'air prend un reflet plus vague, plus doux à l'œil; près de la côte, le véhicule qui vous emporte semble glisser sur les branches des arbres dont on ne voit que le sommet; les nuages qui volent au dessus de votre tête et le flot dont vous sentez l'oscillation paraissent se tenir, et vous, vous croyez voyager dans ce milieu

comme voyage un oiseau : on dirait que chaque trait de l'aérien paysage est une décoration peinte sur la vapeur : les poumons se dilatent, la joie entre dans l'ame, le cœur bondit; il y a un peu de délire; la mémoire des beaux triomphes et des douces caresses vous revient... Quels gourmets que ces philosophes!

Je me faisais descendre le plus souvent chez le chevalier de Matechrist avec une intention de pique-nique, c'est-à-dire apportant chez mon hôte un pâté, que nous battions bravement en brèche sous le tilleul dont j'ai fait la description. Pauvre de Matechrist! De quel zèle il broyait une aile de perdrix tout en hochant la tête. — Elles ont beaucoup perdu depuis la révolution, disait-il faisant une entaille à son arbre, comme s'il avait occis les novateurs qui supprimèrent le droit de chasse. Le croirait-on? Je rêve quelquefois de ce vieil arbre, dont l'âge était à peu près le mien. Sur son écorce rugueuse je m'étais exercé aussi en essayant d'y graver un B et un F. géans. Je tiens à cet arbre,

et si j'apprenais que l'on y a porté la hache, j'aurais peur pour moi.

Ce digne chevalier redoutait le moment de mon départ, parce que j'étais une ancienne connaissance d'abord, et puis par amitié pour sa femme à laquelle j'envoyais parfois des coupons. — Ah! mon pauvre cher! disait-il, après votre départ ma bonne Luce ne verra plus le spectacle. Nos fermiers nous payent mal. Si encore vous pouviez nous recommander à l'homme aux quatre réputations!

Je ne demandai pas trop quel était cet homme riche de tant de bonne renommée; habitué aux continuelles distractions du chevalier, je pensais que cette belle qualification tenait à quelque rêve; mais il finit par me prier positivement de le recommander à Martelly.

Je connaissais Martelly de renom, mais je comprenais peu la demande, cet artiste ayant un engagement à Marseille; cependant je me laissai expliquer la fastueuse dénomination du

chevalier, ou plutôt celle qu'avait donnée à ce comédien remarquable la ville de Bordeaux où il tint avec honneur l'emploi de premier rôle à diverses époques, et notamment vers 84.

Auteur d'un recueil de fables pleines d'observation et d'un naturel exquis dans le dialogue, Martelly prit dans ce genre, qui tient de bien près à la comédie, le goût le plus prononcé pour l'art dramatique, où il s'essaya et réussit : voilà pour la première réputation. Ce penchant à l'art dramatique le mena tout doucement à l'art théâtral; il s'y consacra et y eut des succès : une intelligence profonde, un esprit judicieux, un débit d'une justesse parfaite, l'observation délicate des moindres nuances d'un rôle, une sensibilité naturelle, l'auraient porté très haut s'il n'avait manqué de force et d'éclat, s'il avait eu la possibilité de varier sa physionomie avec autant d'art et de bonheur qu'il variait son ton, sa démarche et son débit. « Je veux plaire aux censeurs et aux censés », disait-il. C'est fort bien, mais le diable au corps

est la poétique de tout le monde. Quoi qu'il en soit, Grangé, dont j'ai déjà apprécié le talent, et Martelly étaient les premiers des seconds : voilà pour la deuxième réputation. La troisième lui avait été acquise par ses éminentes qualités d'homme du monde. Voici la quatrième, et celle-ci me mit sur la voie du grand secret. Martelly avait été avocat, son talent l'appelait à une belle fortune et peut-être à une grande vogue lorsque le théâtre l'enleva au droit; mais l'estime qu'il inspirait était si grande que, malgré sa nouvelle profession, ses anciens confrères, fort sujets d'ordinaire aux préjugés, les oublièrent pour lui, et lui firent particulièrement honneur en le maintenant au tableau dont il ne fut jamais rayé.

— Quoi! dis-je à de Matechrist lorsqu'il eut fini, on lit en même temps sur l'affiche du théâtre et sur le tableau le nom de Martelly? C'est une glorieuse chose dans une vie d'honnête homme et d'artiste!

— Ce n'est pas tout à fait comme vous le

dites : sur l'affiche il y a Martelly, au tableau est inscrit Richard.

— Richard ! dit la femme occupée à orner d'une valencienne une taie d'oreiller, Richard !.. Richaud.

— Richaud ! fis-je en sautant sur ma chaise.

— Richard, répondit le mari tranquillement.

— Richaud, répliqua la femme avec conviction.

J'étais sur les épines.

— Oui, oui, Richaud ! s'écria après un temps de Matechrist en ayant l'air de revenir de l'autre monde ; c'est que je pensais, en même temps, que tu serais bien aise de voir Richard-Cœur-de-Lion, et....

— Richaud ! Richaud ! êtes-vous bien sûr de cela ? Richaud ! Ah ! le maudit négociant avec sa rue de la Rousselle ! Ah ! le traître !... Ce n'est pas une distraction au moins ? Richaud, n'est-ce pas ?

— Mais oui, Richaud l'avocat.

— Martelly le comédien.

— C'est tout un.

— Est-ce que nous avons fait une sottise de dire ça!

— Vous avez fait une moitié de dénouement, mes chers amis! Je vais faire l'autre.... Adieu! Adieu!

J'étais dans mon batelet, et mon marinier faisait force de rames pour remonter la rivière que j'entendais encore les deux voix conjugales me criant de la petite terrasse : — N'oubliez pas nos coupons!

Je savais où je trouverais Richaud, Richaud-Martelly maintenant. Dans la semaine il aurait fallu attendre qu'il fût de loisir : ce jour-là était un dimanche et j'avais tout au plus trois heures à languir. J'allai prendre mon costume de demi-caractère qui touchait à l'ancien goût et effleurait le nouveau; puis je me rendis aux allées de Tourny.

On vante beaucoup dans le pays ces allées un peu arides, sur la ligne desquelles se trouvait notre théâtre de marionettes. Les Borde-

lais aiment à s'y rendre le dimanche, un peu pour y voir les autres et beaucoup pour s'y montrer. Là, l'aristocratie des plus élégantes dames occupe l'allée du milieu garnie de chaises; là, les agaçantes grisettes du pays, au teint de bistre, à l'œil provoquant, à la cotte courte, au mouchoir effronté, se promènent dans les allées des bas côtés, où la plupart viennent défaire et renouer les passions de la semaine.

J'aimais assez ces sortes d'exhibitions; d'un seul coup l'on y apprend à connaître une ville. Le monde ainsi rassemblé n'a jamais été pour moi la foule; j'y savais trouver plus d'une physionomie distincte et en faire mon profit, soit pour mon amusement particulier, soit pour mon instruction.

En tout, Bordeaux suit de près Paris; j'étais sur le terrain de la mode. Je retrouvai à Tourny la coquetterie de nos dames, arrangées en femmes bien convaincues qu'elles sont le premier spectacle de toutes les réunions. Les robes

flottantes à la grecque, la longue ceinture, les riches parures, les perruques blondes, les bonnets à l'inquiétude, reproduisaient dans toute sa pureté le goût parisien. Les hommes y mettaient plus d'exagération : la jeunesse, nommée jeunesse dorée, se trouvait là en majorité, enfoncée dans l'immense cravate, portant gilet écourté, culotte en étui, étroit étui ! dont la coupe rigoureuse, en prenant l'empreinte fidèle des formes, aurait pu effaroucher la pudeur, si cette fidélité même n'avait été souvent le remède des mauvaises pensées qu'elle donnait.

J'étais là en embuscade depuis une heure et je commençais à m'impatienter, quand enfin mon homme parut; sa noble et fière taille se dessinait sous la vaste colonnade du grand théâtre; je me levai, et comme il commençait à traverser la place, je ne voulus pas qu'il allât plus loin : je tenais à terminer l'aventure précisément où il l'avait commencée; j'allai à lui. Je ne sais ce qu'il trouva de particulier

dans ma figure; mais il s'arrêta, m'interrogeant du regard. Quand je fus à distance :

— Est-ce au citoyen Martelly que j'ai l'honneur de parler?

Mon interpellation lui avait tout dit. Son attitude devint comiquement digne : il se cambra, plaça parfaitement la jambe droite à la troisième position, et, sans lâcher une parole, il me salua prenant son grand air de noblesse.

— C'est du Bellecourt cela? dis-je en parodiant un des mots de notre première rencontre.

— Non, monsieur, me dit-il à son tour; c'est du prince de Beaufremont à la cour de Stanislas.

L'explication du grand mystère fut bien simple; on me fit dupe dans mon intérêt. J'étais parti avec Contat; mais elle seule avait un engagement; j'allai à tout hasard, et plutôt pour embrasser Paulin que pour jouer. La directrice ne comptait pas sur moi; mais lorsqu'elle me vit elle fit tout ce qu'il fallait pour me retenir, et je me laissai faire. Cependant elle avait écrit

à Martelly, dont le temps était près de finir à Marseille. J'étais déjà en pleine répétition quand il arriva. Cet honnête et bon camarade comprit que je partirais s'il était question de lui : de là, la grande conjuration dont chacun eut le mot, même Contat. C'est ainsi que je fus mystifié par excès de délicatesse.

III

—

Réunion.

Situation difficile. — François de Neufchâteau. — Don Carlos bourgeois. — La gloire posthume. — Mystérieuse promenade. — Martin le sorcier. — La carte de géographie-oracle. — La destinée fait un calembourg. — Essai d'assemblée. — Michot. — Combien font six et six. — Talma. — La nouvelle Jérusalem. — Transport général. — RENAISSANCE !

SAGERET est tombé depuis long-temps ; depuis long-temps aussi les journaux ont appris à toute la France que la magnifique salle de l'Odéon n'est plus qu'un monceau de cendres : ainsi la

faillite et l'incendie achèvent ce qu'avait commencé la proscription. Il faut le dire pourtant, à la louange des nombreux directeurs de nos cinquante théâtres, chacun d'eux a mis le plus grand empressement à prêter sa salle aux brûlés et aux errans. Nos camarades, car maintenant que tous les artistes sont malheureux, maintenant que tous ont risqué le baptême de sang et que la plupart ont subi le baptême du feu, ils sont des nôtres, nos camarades donc peuvent donner une ou deux représentations sur chaque scène. Ils en profitent; ils supportent noblement cette aumône des arts : le public leur tient compte de leur noble attitude; et qui sait? c'est peut-être une occasion de conquête et de régénération! Les bonnes vérités, les comiques plaisanteries, les nobles sentimens de nos grands auteurs font feu de tous côtés sur les masses serrées de la Cité, des boulevarts et de la rue Quincampoix. Je ne sais pas si tout ce peuple prend plaisir à nous entendre, mais tout ce peuple a la ga-

lanterie d'applaudir; s'il ne comprend nos auteurs, il comprend l'humanité : c'est se placer dans la route classique.

Cependant on ne pouvait pas être toujours aux crochets de la reconnaissance, et les artistes épars désiraient une réunion générale. Il était même question de nos projets dans les journaux, dans le monde, au ministère. L'excellent M. Mahérault, commissaire du gouvernement, usait de tout son pouvoir pour arriver à cette reconstruction difficile; mais il y avait encore bien des intérêts à mettre d'accord, bien des passions à adoucir, bien des amours-propres à ménager, et surtout bien des souvenirs à éteindre. Certains rapprochemens devenaient difficiles: quant à moi, qui ne passe pas l'éponge sur les principes, mais qui la passe volontiers sur les erreurs, j'étais loin de m'opposer à cette paix demandée et sincèrement désirée des deux parts. Le croirait-on? les négociations furent mises en retard par messieurs les auteurs: ils craignaient un

théâtre unique, ils disaient, pour la cinquième fois, qu'un seul théâtre était la mort de l'art : ils redoutaient un invariable répertoire. Et moi aussi j'ai pensé comme eux ; j'ai dit combien deux théâtres français sont profitables. J'aime la concurrence, si je hais la sotte rivalité : l'émulation pour tous, la suprématie au plus capable! Mais était-ce le moment de faire une pareille demande? Messieurs, messieurs, attendez donc qu'il y ait un théâtre avant d'en demander deux! et puis ne sommes-nous pas des martyrs? n'avons-nous pas conquis notre droit par la souffrance? voulez-vous donc nous flageller avec nos palmes?

Ils s'y mirent tous cependant, même le doux Colin, même le tendre Legouvé : il s'y mit aussi ce grand créateur d'une comédie qui ne sera pas imitée, parce qu'il faut tout un peuple en émoi pour la faire et pour l'entendre. Beaumarchais donna l'autorité de sa signature à la pétition des auteurs ; il se déclara contre nous, et pourtant il mourait : ce der-

nier acte d'hostilité fut une sorte de testament littéraire écrit sur la brèche.

Mais au ministère de l'intérieur était un honnête homme, excellent administrateur, et de plus homme de lettres et auteur dramatique; il obtint une fois par nous un beau triomphe, et ce triomphe jeta la Comédie dans les fers; il crut nous devoir une grande compensation : François de Neufchâteau avait été la cause innocente de notre chute. Le ministre voulut réparer le mal qu'avait fait l'auteur.

J'ai raconté notre succès de *Paméla*, et nos luttes à propos de cette pièce; mais je regrettais de ne m'être pas assez arrêté sur son auteur; sa vie aventureuse et toujours honorable est bonne à connaître.

François de Neufchâteau fut poète à l'âge où l'on apprend à lire : sa réputation commença à treize ans. Dès lors ses écrits étaient faciles; il y apporta plus tard des connaissances très étudiées; touchant à tous les genres, il se fit honneur dans tous. Je crois que la politique a

dévoré chez lui une belle existence dramatique.

A l'époque où je l'ai connu particulièrement, il se montrait observateur amusant des jolies choses de ce monde; l'abbé de Voisenon semblait lui avoir légué sa lorgnette. En toutes choses il n'apercevait que le point ingénieux : il négligeait les grands rapports, soit pour se faire la vie facile, soit organisation particulière : il aimait les grands auteurs, il les avait en vénération, et pourtant, bien qu'il voulût une place parmi eux, je crois qu'il aurait reculé devant la première. Je l'ai entendu dire que l'exercice du génie est l'immolation d'un homme au bénéfice de la société. Peut-être citait-il trop souvent; mais, chose étrange! c'est qu'à force de citer il disait des mots qu'il prétendait cités, et ces mots se trouvaient être de lui, et il ne les croyait pas de lui, même les bons. C'était souvent un homme amusant, parfois un homme ennuyeux, non pas qu'il eût un répertoire; mais c'est qu'alors il mettait dans la conversation plus que sa part: en lui accordant

quatre jours de bons sur la semaine, c'est encore faire un éloge ; l'embarras était d'arriver au bon moment. Humain par sentiment, philosophe par régime, il appartenait à la société dite philosophique, et pourtant il n'avait jamais voulu supprimer Dieu, il y croyait effrontément ; par exemple, il ne croyait guère à la perfectibilité dont Condorcet fut l'apôtre zélé, et quant aux théories politiques, appelées du beau nom de vérités éternelles, de titres retrouvés de l'espèce humaine, il les laissait aux rêveurs qui n'ont vu la société que par le goulot étroit de la bouteille des abstractions. Quand il exerça le pouvoir, il fit du pouvoir pratique. Peut-être manqua-t-il de caractère, peut-être de force: sa vie s'était usée à tant d'écueils !

Croirait-on que l'homme dont la destinée devait se lier si bien à la nôtre se fit connaître d'abord à la Comédie par un mémoire heureusement tourné, et tourné contre nous ? Ce mémoire fut rédigé à propos de cette longue

querelle suscitée par M. Lonvay de la Saussaye, ce docte auteur qui voulut nous faire subir des lois somptuaires, et dont le despotisme s'opposait à ce que, en 1774, nos dames missent du galon d'or sur leurs costumes spartiates.

M. François de Neufchâteau était avocat; mais non pas avocat fort bien traité sous le rapport de la fortune. Il gémissait et attendait son heure, quand un mariage convenable se présenta pour lui. Une demoiselle bien élevée, fort jolie et pourvue d'une dot assez ronde lui fut offerte; il l'épousa. Mais voyez le malheur! la jeune personne était nièce d'un comédien. Grand bruit au palais; une pareille alliance était un affront fait au corps souverain : il décida que le jeune de Neufchâteau ne serait plus avocat.

Quelle différence à faire entre ce barreau susceptible et celui qui ne voulut pas se séparer de Richaud-Martelly! et pourtant je l'ai vu, ce barreau sévère fort indulgent pour lui-même en fait de comédies et de comédiens. Est-ce que

la plupart de ces messieurs n'étaient pas tous les jours à notre porte pour nous demander des lectures et des billets! Est-ce qu'il n'y en avait pas vingt qu'on citait [1] pour avoir été comédiens eux-mêmes ou directeurs de troupes, connus pour jouer encore dans les sociétés, et avec nous, dont ils étaient les Lolives ou les Laflèche, chez Savalette, chez Guimard et ailleurs! Est-ce que leur monarque, le garde des sceaux, le grand Hue de Miroménil, n'étudiait pas sous Dazincourt, dépouillant la pourpre magistrale pour endosser la casaque des Frontins, ou le mantelet des Mascarilles! Et c'était en ces jours d'indulgence universelle qu'on usait d'une telle intolérance! Ah! la révolution n'est pas si fort à blâmer. Je.... Chut! ce serait avoir payé trop cher une place au tableau.

Nous aurions voulu voir François de Neufchâteau entamer une discussion publique avec

---

[1] Voyez Linguet.

(*Note de l'Editeur.*)

les Minos de l'ordre; tout Paris le désirait avec nous; même en succombant il s'honorait. Mais ce coup l'accabla; il partit de Paris, acheta une charge dans un petit bailliage de Lorraine, et y ensevelit ses espérances de fortune et cette sève de talent à laquelle il faut pour vivre et produire le sol de Paris et sa chaude atmosphère. Triste et déplacé, il traînait, au milieu des ambitions d'une petite ville, une existence minutieuse et monotone, quand sa pauvre jeune femme, affligée d'être la cause unique du malheur qui pesait sur cette destinée, l'affranchit par sa mort. Une lente maladie l'emporta.

Voilà le jeune avocat de retour; il est de nouveau sur la scène où se font les réputations; il travaille à reprendre un rang que l'intolérance lui ravit. Mais lors de son départ, pressé d'acquérir sa charge, il la paya trop cher: il ne lui reste que sa plume et le don de parler avec aisance. Sa position était intéressante; veuf depuis long-temps, ses amis

pensent à lui faire faire un second mariage. François de Neufchâteau est présenté ; bientôt il aime, il est aimé ; le passé peut s'oublier. Tout est d'accord : les parens se rendent des deux côtés chez un notaire, leur ami. Là commence une mystérieuse série de malheurs, sur lesquels on a fait plus d'une version : celle-ci, m'a-t-on dit, est la bonne.

En descendant de voiture pour entrer chez le notaire, le père de M. de Neufchâteau se pencha vers lui : — Je veux te parler, lui dit-il, et sa voix tremblante et profondément émue était presque semblable à celle d'un homme qui se débat sous une vive douleur physique. Le jeune homme, frappé d'effroi, suit d'un œil inquiet le vieillard qui reste en arrière. Entré dans l'étude, et tous les invités n'étant pas arrivés, il saisit ce prétexte et court rejoindre son père; celui-ci fait seulement un signe : tous deux se dirigent dans le jardin.

Arrivé là, François attendait une explication avec l'anxiété la plus vive, et le père ne

parlait pas. Il semblait interroger son fils du regard : il y avait dans tout lui-même comme une grande prière près d'éclater. François attendait toujours, mais il souffrait : il n'aurait su dire pourquoi ; mais il comprenait que ce moment était une des grandes et douloureuses épreuves de sa vie. Enfin ce fut lui qui rompit le silence.

— Que me voulez-vous, mon père?

— François, je voulais me tuer aujourd'hui.

Disant cela, il souleva son habit, et M. de Neufchâteau vit, non sans terreur, un pistolet chargé. Il s'en saisit vivement, cherchant, cette fois, à trouver de la folie sur le visage de son père; car la folie eût été une consolation auprès de ce qu'il prévoyait. Mais le vieillard n'était pas fou; son visage, sa voix, son geste, décelaient l'angoisse la plus poignante et la mieux comprise.

— Vous me faites peur, mon père !

— Pardon, mon fils ! mon ami ! pardon !

disait tout éploré le suppliant; et toujours sans s'expliquer davantage.

— Mais vous avez quelque chose à me révéler? Parlez au moins, parlez! On nous attend; on va nous appeler.

A ce moment le vieillard tomba, le corps en avant, la face contre terre, presque prosterné aux pieds de son fils qu'il serrait de ses mains convulsives; et malgré l'humiliation du père, l'enfant restait debout. Une pensée, un soupçon, qui déjà s'était fait jour à travers son esprit, grandissait en ce moment en lui-même: l'évidence venait, claire, terrible, déchirante; et le vieillard ainsi courbé, et le jeune homme dressé sur sa haute taille, se comprirent bientôt à ces mouvemens à peine sensibles qui, dans les mystères des passions, se font dans l'ame et pourtant avertissent le corps. Aucun mot n'avait été échangé, leurs yeux n'avaient pu se rencontrer, et un affreux secret venait d'être dévoilé. Cependant le vieillard souillait de terre ses vêtemens et ses cheveux, des sanglots retenus brisaient sa poi-

trine, il allait mourir. François résistait; ce qu'on lui demandait était un sacrifice qui lui déchirait l'ame. Il rassemblait ses forces, non pour consentir, mais pour refuser. Enfin tant de douleur et tant de honte le touchèrent : il se baissa, releva le malheureux qui l'implorait, lui ouvrit les bras, et l'ayant là, le visage caché dans son sein, comme s'il était, lui, le père plein d'indulgence, et que le vieillard eût été l'enfant malheureux, il lui dit, mais toujours à l'oreille :

— Vous l'aimez donc bien !

— Je meurs si tu l'épouses.

— Mais vous, mon père, la demanderez-vous?

— Ni à l'un ni à l'autre; elle t'aime!

— Adieu alors.

Cette scène déchirante, où tant de passions se déployèrent, où tant de douleurs se firent sentir, s'était passée à quatre pas de l'étude, en un étroit espace qui cachait à peine les acteurs.

Quelques minutes et tout fut fait, tout fut convenu.

Bientôt le père retourna vers les convives; il demanda son fils. On le chercha, on l'attendit; ce fut en vain : il avait disparu.

Quelques-uns disent qu'un mariage secret l'unit à celle dont il était aimé; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il passa pour mort. On l'avait pleuré et on allait l'oublier, quand l'abbé Geoffroy, ce même Geoffroy qui depuis ne voulait ni de Voltaire ni de Talma, et qui depuis encore... mais alors il était homme de cœur et véritable ami; l'abbé Geoffroy, dis-je, fit publier dans les journaux qu'il allait donner une édition des œuvres de ce jeune homme. La nouvelle alla trouver le nouveau don Carlos dans la retraite où il s'était exilé; le désir de la gloire se réveilla en lui, et toute la France apprit que le défunt n'était pas mort.

L'amour-propre contemporain est très libéral à répandre la renommée posthume : on en avait tant donné à M. de Neufchâteau en le tenant

pour décédé, que, survivant, il lui en restait plus qu'il n'en faut pour une réputation enviée. Son glorieux livre en main, il se présenta aux électeurs et fut membre de l'Assemblée législative : c'était alors la belle position, la position recherchée.

Paméla parut; on sait ce qui nous arriva. L'auteur lui-même suivit notre sort : longtemps emprisonné au Luxembourg, le Directoire l'en retira pour l'appeler au ministère, d'où il partit pour s'asseoir sur le trône directorial, dont il fallut descendre au bout d'un an, renvoyé par des collègues d'une ambition plus alerte que la sienne. Depuis, je crois l'avoir conté, Bonaparte l'enterra dans ses sénatoreries, espèces de limbes profondes où il jetait les capacités gênantes. De là je le défie bien de ressusciter et de recommencer ses singulières péripéties.

Mais je le reprends à l'époque de ses bonnes intentions pour nous.

Il travaillait sans relâche à faire disparaître tous les obstacles qui s'opposaient à la renais-

sance de la Comédie française; d'autre part aussi, la foule des prétentions particulières se mettait au passage, et les passions mal éteintes s'agitaient contre ce projet. Un moment nous désespérâmes, et déjà je tournais mes regards vers la Russie, pour laquelle on m'avait fait des propositions, lorsque je reçus un mot de Raucourt.

Je me rendis chez elle. Je la trouvai en demi-toilette, mais de cette demi-toilette plus radieuse que la toilette d'éclat, drapée dans un châle d'un effet singulier, alors porté par ce qu'il y avait de mieux.

— Comment me trouvez-vous? me dit-elle.

— Charmante! Cette robe, ce spencer, cette coiffure, tout cela du meilleur goût; mais puis-je vous demander...?

— Rien encore, avant que vous ne me fassiez compliment sur mon châle. Et, d'un geste de reine, elle me le jeta sur le bras droit.

— Parfait! dis-je: des roses,des lis, des jasmins.

— Mais regardez; regardez mieux; regardez bien. Suivez le découpé des feuilles, si capricieusement, si fantasquement entrelacées. Que voyez-vous?

— Ah!... pourquoi ne pas me le dire? Merveilleux! incroyable! mille fois répétés; le père, la mère et l'enfant.

— Louis, la reine, le dauphin. N'est-ce pas que c'est frappant de ressemblance?

— Ma foi! le Directoire n'a qu'à se bien tenir, et si l'on ne surveille la faction des châles...

— Eh bien! venez-vous avec moi? nous allons un peu savoir ce qu'il décide sur nous, ce Directoire.

— Comment, avec cette parure? C'est vouloir aller à Synnamary.

— Bah! je sais ce que je fais. Voulez-vous être mon cavalier?

Il y avait péril : ce n'était pas le cas de refuser. Une voiture nous attendait à la porte; et comme il était écrit que ce jour-là serait consacré à la mode, c'était un de ces carrosses cou-

pés carrément, dont la marche ressemblait à celle d'un train d'artillerie, carrosse où le cocher était juché si haut, et le siége sur lequel on le plaçait était si large, qu'on aurait pu comparer le tout à un télégraphe monté sur un lit de repos.

Raucourt ne disait rien, et cependant, malgré son air de Melpomène, je la voyais sourire sous cape. J'étais habitué à ce silence, et en homme au fait des us et coutumes du noble caractère je me taisais. Mais cela devenait long; je pris un détour, et montrant notre phaéton sur son siége élevé :

— Excellent poste pour un observateur! J'ai envie de lui demander ce qui se passe dans les entresols.

— Ne faites pas cela! nous n'arriverions pas à l'heure....

— Au Luxembourg? dis-je insidieusement. Est-ce une audience particulière?

Pas de réponse; le même *tacet* recommence. Mais je vois bientôt que nous ne suivons pas

le chemin du Luxembourg; nous roulons vers le Pont-Neuf: je prends mon parti. Mon attention est d'ailleurs distraite par le spectacle nouveau qu'offrent les quais depuis que le génie du commerce a noué la queue et pommadé les cheveux des savoyards qui habitaient ces longs prolongemens. Ce n'est plus une forêt de mains armées de brosses toujours prêtes à frotter; ces gens-là font valoir leur fonds, et quels fonds! Le Pont-Neuf, malgré sa belle largeur, a tous ses trottoirs tellement occupés que le plus maigre piéton peut à peine y passer de profil. Un vieux confessionnal, les débris d'une alcôve démolie, et des armoires sans devanture, y forment les établissemens de plusieurs commerçans, lesquels se demandent plaintivement et fréquemment: *Avez-vous étrenné, mon voisin?*

Comme on voit qu'un bouleversement général a passé par là! A côté d'un vieux poêle de terre, des chenets à figure curieusement ciselés; près d'un baquet de blanchisseuse, un piano naguère élégant; ici des boucles d'é-

tain et des passe-lacets soutenus par un Mercure de porphire; des casseroles de fer-blanc rouillé sur une tapisserie de Bergame; un beau buste de Turenne en cuivre près de vieux paniers à salade, et enfin une Niobé qui gémit renversée sur des ratières de hasard. C'est du Callot renforcé; c'est du bizarre; c'est de l'art, c'est du métier, du haillon recousu avec du fil d'or; c'est le cinquième étage et le premier qui mêlent leurs pauvretés et leurs richesses; c'est de l'élégance souillée, c'est de la misère enlaidie; c'est un toho-bohu de choses sans nom, de bric-à-brac qui fait peine; c'est une halte de Bohémiens après le pillage d'un noble château et d'une pauvre chaumière; hélas! c'est la France nouvelle.

Je fus tiré de mes pénibles réflexions par le visage tout riant, tout aimable, d'un bambin de six ou huit ans, agile, gai, cabriolant, d'un bel œil bien limpide, de beaux cheveux bouclés bien blonds. Notre voiture ne pouvait aller qu'au pas : il passait, il repassait; j'eus le

temps de l'examiner. Il faisait une singulière manœuvre : il disait quelques mots aux hommes, mais il s'attachait surtout aux femmes ; il guettait de loin les mieux mises, allant à elles, dépliant une affiche, la faisant remarquer, la repliant, lançant un coup de son bel œil, faisant un sourire de ses jolies lèvres, et enfin s'échappant, pour recommencer ailleurs le même manége.

— Singulier et joli petit garçon ! dis-je à ma taciturne dame.

— C'est un page qui m'est adressé.

— Un page ? Ah ça ! je rêve.

A peine avais-je parlé que le petit amour s'approcha de la voiture, et, se haussant sur le parapet, je l'entendis nous crier, d'une voix à peine formée :

— Prandez, prandez, monsieur ! prandez, prendez, madame ! c'est pour ti-er les cattes.

Raucourt chercha dans son sac une pièce de monnaie, la jeta à l'enfant, qui la saisit au vol, puis elle lui montra deux cartons. Aussitôt le

petit homme prit cet air sérieux qu'ont les enfans de chœur dans les cérémonies religieuses, et qui contraste si fort avec leur figure qui voudrait sourire : — Oui, dit-il, pour aujourd'hui.

Puis il s'arrêta, ayant l'air de nous attendre; et, au même instant, comme si notre cocher eût deviné ce qui se passait entre les gens de la voiture et l'enfant, il retint les chevaux court, et vint ouvrir. Je compris qu'il fallait descendre; j'offris mon bras à ma camarade, l'enfant marcha devant nous gravement et silencieusement. Nous passâmes entre vingt équipages qui faisaient queue. Nous arrivâmes enfin rue d'Anjou, jadis rue Dauphine; nous arrêtant devant une maison qu'on aurait pu nommer un hôtel, si l'égalité ne défendait aussi les titres aux maisons.

Où diantre allons-nous? et quel chemin me fait-on prendre? Quel besoin de venir rue Dauphine pour savoir si le Directoire ordonnera ou n'ordonnera pas la réunion tant désirée?

Ceci devient piquant ; je me tais cependant. Véritable curieux quand je suis sûr de tenir bientôt une explication, je la retarde jusqu'à ses derniers momens ; l'inédit dont j'entrevois le terme a un charme souverain que j'aime à prolonger. J'allai donc traversant une petite cour, montant un escalier, demandant pardon à des hommes élégans exhalant le musc, et à des femmes emplumées, embaumant comme un parterre, tous sérieux, tous blêmis, tous ayant l'air d'ames en peine qui cherchaient depuis long-temps quelque chose de très difficile à trouver.

Toujours précédés de l'enfant, ma dame et moi entrons dans une première pièce. Un monsieur passablement mis se présente ; Raucourt donne ses deux cartons. On nous fait passer dans une seconde pièce ; la porte se ferme sur nous : la jolie figure de l'enfant s'évanouit sous une vieille tapisserie. Nous sommes dans une chambre à peine éclairée ; d'épais rideaux dérobent le jour, le plafond est tout étoilé de noirs

squelettes de corbeaux et de peaux de serpens, d'où s'échappe une paille rassurante : je crois voir les objets de l'inventaire de l'avare. Deux ou trois vieux bouquins sont jetés çà et là ; quelques lampes éteintes sont renversées ; plus, des réchauds ; plus, du charbon : ici un crâne, avec une coquette couronne de coquelicots ; là une longue tresse de cheveux clouée à la muraille par la lame d'un poignard : tel est l'ameublement du lieu de délices où je suis introduit. Nous sommes chez Martin : Raucourt me régale de la bonne aventure.

Il n'y a point à se cacher d'aller là, Martin reçoit tout Paris. La France entière est occupée de devins et de divination, et la capitale donne le ton. Les puissans et les petits, ceux qui craignent de perdre et ceux qui craignent de donner, se pressent en foule à la porte du devin célèbre : nous n'avons pas su fixer le passé, nous voulons connaître l'avenir. Les temps désastreux que nous avons parcourus, les orages que nous n'avons pas su conjurer, on voudrait

prévoir si cela recommencera. Comme quelqu'un l'a dit, dans l'impuissance de battre la destinée, on se fait le courtisan des oracles. Paris a ses sibylles à tout prix, qui font distribuer leurs adresses dans les promenades, et qui la donnent dans les journaux; pour les consulter il faut s'y prendre à l'avance, s'inscrire, marquer son rang. Nous sommes revenus au treizième siècle : un dix de carreau trouble nos jolies femmes; le marc de café déconcerte nos élégans; le blanc d'œuf est l'oracle de nos hommes de marque; et pourtant l'herbe n'a pas eu le temps de se faire grande sur la tombe qui renferme les cendres de Voltaire, de Rousseau, d'Helvétius, que j'ai vu si beau et si enthousiaste, de Diderot, que j'ai vu si féerique et si convertisseur! Chez Martin c'est pour les personnes comme sur le Pont-Neuf pour les haillons: hier incrédules, aujourd'hui superstitieuses; hier en sabots, aujourd'hui en cothurne; hier au temple de la Raison, aujourd'hui à la messe. La messe a repris ses droits : en fait de religion, nos

dames étaient des Lacédémoniennes, aujourd'hui ce sont des Espagnoles. Il y a dans cela du bon ton et de la consciénce : une jolie femme, un jeune homme, qui tiennent à l'étiquette, qui veulent faire leur salut, qui désirent la considération, doivent aller dévotement à la messe le matin, chez le jongleur à midi, au boulevart des Italiens le soir. L'office divin, Garchy, le rosaire, le Messager du soir, l'Almanach de Liége, le thé, Martin, Coblentz, le scapulaire et l'Opéra, voilà la vie reçue, la morale en vogue, et, toujours comme sur le Pont-Neuf, c'est de la vie salmigondis, de la morale bric-à-brac!

Picard, sans cesse à son poste, toujours saisissant au vol le ridicule courant, s'empressa de mettre en scène cette manie dans sa pièce intitulée : *Les Trois maris.* Il présenta deux femmes aimables, jeunes et honnêtes, qui, croyant avoir à se plaindre des procédés de leurs maris, citoyens d'ailleurs paisibles et estimables, vont consulter une sorcière, se livrent

aveuglement à ses conseils, et parviennent, à l'aide de ses ruses, où la malice féminine fait tout et le diable rien, à tourmenter, puis à corriger leurs maris; mais, malgré son succès de circonstance, l'ouvrage, conçu trop vite et exécuté plus vite encore, ne fut qu'une preuve de la rapidité d'imagination de son auteur, et l'on alla de plus belle interroger les tarots.

J'ai, à propos de l'esprit superstitieux d'alors, plus d'un fait bon à noter. J'ai vu une dévote, et mes camarades la connaissent tous, se faire arracher les dents, parce que, belles et blanches et bien rangées, cet ornement lui valait des complimens mondains. On m'en a montré une autre dont la conscience, non moins timorée, avait en haine toutes les voyelles qui, séparées de la totalité du mot, pouvaient faire un calembourg impur, et dont les scrupules allèrent jusqu'à s'accuser à son directeur d'avoir mangé, sans y prendre garde, les parties honteuses d'un harang saur. Ceci est vrai, je l'affirme; et il est vrai aussi cet autre fait, que je donne

comme une date et une appréciation de cet épisode national. Les curieux pourront en faire un pendant à l'histoire du chat de Cagliostro, d'autant qu'il s'agit d'un grand désastre arrivé à l'animal de cette espèce.

Ce désastre, dont toutes les feuilles s'occupèrent, fut une épidémie qui frappa les chats de Londres, de Paris, et particulièrement de Rouen : la maladie les emportait en quelques heures; et, ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'elle ne s'attaquait pas à tous les chats; elle ne sévissait que sur le beau sexe chat et sur les chats petit peuple; les mâles, les matadors, tels que les chats chartreux et les chats de Sibérie; les prépondérans, tels que les angoras, étaient épargnés. Toutes les femmes étaient désolées; et voyez comme tout se tient! La terreur, en isolant les familles, avait concouru à multiplier jusqu'à l'excès la race féline; chacun voulait avoir un ami, un être quelconque à caresser, un être vivant et leste qui donnât de la vie à la solitude: le chat est plus silencieux que le chien,

le chat prit faveur : compagnon des mauvais jours, on l'aima encore quand vinrent les temps meilleurs ; et le fléau jetait partout la désolation ! vainement les plaisans disaient-ils que, sans doute, quelque fourreur avait fait une spéculation sur les bonnets de poil, qu'il prétendait faire succéder à la titus romaine, personne ne se consola : on s'affligea sérieusement et de bonne foi. De graves écrivains invitèrent les gens de l'art à étudier une maladie qui ne leur semblait pas indigne de savantes observations. En attendant, les ignorans en cherchèrent les causes, et ils trouvèrent une raison d'après laquelle tous les chats de l'Europe devaient infailliblement mourir. Le bon de la chose, c'est que, vraie ou fausse, l'histoire courut, et trouva dans le peuple une foi sincère.

La maladie avait commencé à Rouen; ce fut à Rouen que la scène fut placée. Là une bonne nourrice, fort jolie, donna dans les yeux d'un curé; il n'avait pas été compris, ou avait été repoussé. Le fait réel était ignoré; et cepen-

dant il fallait qu'il n'eût pas été compris, car la nourrice, qui allaitait un tout petit garçon, envoyait son fils aîné au catéchisme et à confesse vers ce même prêtre. Un jour que l'enfant contait ses peccadilles, le curé lui demanda si son petit frère n'était pas encore sevré; sur la réponse négative, il dit au jeune pénitent de prier la bonne nourrice de sa part de lui envoyer trois cuillerées de son lait, dont il avait besoin pour composer un remède fort efficace contre quantité de maladies. La mère, très surprise de la demande, réfléchit à part elle, s'effraya, et cependant, ne voulant pas être vue de mauvais œil au presbytère, elle imagina d'envoyer trois cuillerées de lait d'une chatte qui nourrissait des petits. Le curé fit un sort avec ce lait, et sans le savoir il le jeta sur les chats, qui, depuis ce moment, mouraient partout; d'où le peuple concluait que si le magicien n'eût pas été trompé, le sort serait tombé sur leurs ménagères; et comme ce qui fait mourir une chatte doit opérer différemment sur une femme, ils

tiraient du fait les plus singulières conséquences.

Et maintenant moquez-vous du diacre Pâris; moquez-vous de la bulle unigenitus, et du comte de Saint-Germain, et de la baguette de coudrier; et maintenant éclairez le monde, auteurs; suez, écrivains; ramez comme corsaires, philosophes; jouez dignement et solennellement le rôle de Minerve, belle Maillard : voilà ce qui advient! Encore un peu, et nous faisons un Urbain Grandier. L'erreur renaît : Martin est un grand homme!

L'effronté coquin que ce négromant de la rue d'Anjou! Mais il faut le dire, pour jouer un tel rôle, jamais la nature ne dota personne de plus d'avantages personnels. Les vrais croyans prétendaient que Martin était venu du Piémont, sa patrie, à Paris, dans un char traîné par des dragons. On va voir combien ce personnage fut avisé s'il prit une telle voiture.

J'attendais un homme de six pieds de haut au moins, sauf les talons; portant longue robe de

lin chamarrée de signes hiéroglyphiques, ayant le visage beau ou imposant, orné d'une longue barbe artistiquement peignée; j'en faisais un magicien de grand opéra. J'étais loin du compte. Martin parut : le sublime monsieur n'avait point de jambes. La nature ne lui donna que des échantillons de tibias : son corps reposait par sa base dans une vaste sébile, à laquelle il donnait un mouvement ondulé pour gagner du terrain. Ainsi planté, couronné d'une chevelure ébouriffée, Martin me fit assez l'effet d'un volant monstrueux qui, dans une partie de géans, serait tombé de sa raquette. Martin n'avait rien du majestueux de l'Hydraot de Quinault le lyrique; il ressemblait plutôt, avec des perfectionnemens, à l'Asmodée de Lesage. Après le diable boiteux, c'était bien connaître les Parisiens que de leur montrer le diable cul-de-jatte.

Dès que le sorcier nous aperçut, il nous fit un léger signe de tête. Il se saisit ensuite de deux béquilles qu'il plaça adroitement, et sur

lesquelles il sembla suspendre un instant sa petite personne, la balançant d'avant et d'arrière à quelques pouces du sol ; ce qui le porta, par une secousse adroite et puissante, sur un tabouret placé derrière une table : nous eûmes alors à peu près la représentation d'un homme assis dont on ne verrait que le buste.

Cet abord, cet échafaudage de béquilles, ce mouvement précédent de la sébile, qui sous son poids égrugeait les grains de sable du plancher, nous firent nous regarder avec étonnement ; et notre figure ayant pris sans doute l'air que cet homme aimait à trouver à ses visiteurs, il nous sourit d'un doux sourire ; son œil, un peu couvert, s'ouvrit sur nous avec bienveillance, et la voix la plus douce, mêlée d'un accent italien très prononcé, se fit entendre.

Raucourt, dont le projet avait été de venir là seulement pour satisfaire ce désir impérieux qui agite les femmes lorsqu'on ouvre un nouveau magasin, se mit pourtant à répondre assez sérieusement à cet homme. Il fallut d'abord

expliquer, mais en termes vagues, dans quelle nomenclature on désirait faire la grande interrogation ; car le cartomancien avait établi divers prix pour les différentes choses que l'on prétendait savoir. Lui-même aimait à expliquer son tarif. Chaque avenir avait sa cote à part : tant pour l'ambition ; tant pour les amours ; plus une légère augmentation pour les infidélités. Les successions en perspective, et dont on voulait connaître l'échéance, se payaient d'après le mode d'héritage, direct ou collatéral. Pour un époux absent, disons mieux, pour prévoir l'arrivée précise d'un époux absent, la femme inquiète devait payer au poids de l'or ; mais la taxe la plus forte était celle qui concernait la découverte des vols. D'après Martin, chacune de ces choses demandait une étude à part : il était, disait-il, telle destinée qu'il lui fallait travailler une semaine entière.

Rien n'égalait l'orgueil de Martin lorsqu'il parlait de sa science, et il n'y manquait jamais, quelque consultation qu'il eût à donner. Après

avoir fait son prix, il était beau à écouter : vantant sa marchandise en négociant expert; dépréciant ses confrères, ou les sibylles de carrefours dont la capitale était inondée. Il tenait, assurait-il, ses prophétiques secrets d'un moine franciscain fort habile, vieillard vénérable, ami cher ! qu'il avait là, disait-il, essuyant une larme filiale, et montrant dans son coin le crâne grimacier qui faisait meuble et ornement avec sa couronne de coquelicots. Au surplus, Martin laissait aux devins subalternes les petits tours du métier, les minces affaires de galanterie, les effets perdus de peu de conséquence, les ambes à la loterie nationale, et les petits chagrins de jeunes filles; c'était avec le ton et l'attitude d'un capitaine racontant comment il s'est emparé d'une redoute qu'il s'écriait italiennisant : — Ze soui lou premier pour les vols et pour les mariazes ! Ze soui l'ounique ! Ma surtout pour les vols; *perque* il n'y a que moi. La police elle me consoulte !

Je crois qu'en effet la police le *consoultait*

souvent; et, dans ce cas, c'était un bon espion qu'un espion chez lequel venaient les gens dont on avait intérêt à connaître la vie. Outre ses nombreux émissaires, cet homme avait fortifié sa faculté d'observation à force de voir : il devinait comme un vieux juge, et s'il ne devinait, il fallait, pour obtenir certaines solutions, lui dire tel secret dont il prétendait que le lien mystérieux se rattachait au sort du consultant. Sans être un homme supérieur, il dut acquérir cette facilité de déduire que donne l'habitude de recevoir le trop plein des consciences d'autrui. Ainsi, en ayant l'air de n'être que l'agent de la sorcellerie, il devenait le premier agent de la persécution. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il disparaissait tous les dimanches, sans que l'on sût par où ni comment, ni en quel lieu il se rendait. Allait-il se reposer du rôle fatigant de prophète? allait-il rendre compte de ses découvertes? On ne l'a pas su; on ne le sait pas encore; et une nuit, Martin et le blond émissaire qu'il envoyait à l'affût des belles dames, et

son premier commis, disparurent sans que l'on ait jamais eu de leurs nouvelles.

Cet homme, dont le visage tenait de l'effronterie de Labranche et de l'hypocrisie de Tartufe, cachait assez habilement ce mauvais fonds, et savait prendre plus d'une physionomie : quelquefois mystérieux, quelquefois amusant, il pouvait aussi se montrer sévère et paternel. Changeant de masque et de conversation d'après les personnes, il contentait les crédules, et intéressait les incroyans. Avec nous il fut toute espèce de choses : c'était nous traiter en comédiens; mais il finit singulièrement la scène.

Après un dialogue assez prolongé, dans lequel Raucourt avait complètement oublié l'objet de sa demande, l'intéressant sorcier nous invita à la formuler d'une manière plus précise que la première fois, et nous comprîmes parfaitement la précision et l'objet principal de la formule, en voyant le commis de tout à l'heure s'avancer tenant un plateau.

J'y posai doucement une pièce d'or, et Raucourt demanda ceci :

— Nous venons vous consulter, citoyen, pour savoir si nous pouvons compter sur le succès de quelque chose.

— C'est un peu généraliser, madame (il ne dit point citoyenne); votre formule me rappelle celle de ce pauvre Vestris, qui, le jour du début de sa femme, voulut faire dire une messe, et qui, dans la crainte de se voir refusé, pria le prêtre d'offrir le saint-sacrifice pour obtenir le succès de quelque chose.

Que l'on juge de notre étonnement ! Vestris cité ! cité par Martin ! Une anecdote de famille ! Pour la seconde fois, en cette séance, nous nous regardâmes fort surpris. Nous n'avions pas dit qui nous étions : avait-il deviné? Le hasard seulement le fit-il placer si à propos une histoire de théâtre? S'il avait deviné, ce n'était pas tout d'abord son jeu d'avoir l'air de nous reconnaître. Un léger mouvement d'épaule fait par ma camarade m'avertit qu'elle attribuait au

hasard cette sorte d'allusion. Je me préparais à dire plus précisément de quoi il était question ; car nous avions vu tout ce que nous voulions voir, et des gens plus en peine que nous attendaient leur tour ; mais lui, sans doute dans la crainte de manquer un effet préparé :

— Je vois que je suis ici avec des esprits forts ; il faut donc vous convaincre de ma puissance. Voulez-vous écrire votre demande, j'y répondrai. Mais cette demande restera ici, ajouta-t-il avec son meilleur air de prophète, et moi, je la lirai, sans l'avoir sous les yeux, et placé dans une chambre éloignée.

Soudain, et sans attendre de réponse, notre cul-de-jatte tourna sur lui-même, reprit ses béquilles, recommença ses mouvemens d'avant et d'arrière, alla tomber près de l'endroit d'où il avait fait son entrée, et nous ne vîmes plus.

Nous allions profiter de la circonstance pour disparaître aussi, quand nous fûmes retenus par la jolie figure de l'enfant qui se présenta de

nouveau. Il y avait un tel charme dans ce frais visage, sa jeunesse était si avenante et ressortait si pure dans cet endroit sombre et attristant, que nous restâmes à le regarder. Bientôt il présenta à Raucourt un papier blanc et un stylet de plomb : — Prandez, madame, dit-il; écrivez.

Raucourt écrivit ce que je lui dictai : « Les comédiens dispersés se réuniront-ils? »

A peine le dernier linéament du dernier mot était-il formé qu'une voix formidable s'écria : Ecoutez!

Ma camarade eut peur; l'enfant la rassura par un sourire; moi je pensai que nous allions avoir l'accompagnement indispensable du tonnerre et des éclairs. Je me trompais; Martin était économe, et sa voix radoucie, mais arrivant comme s'il y eût eu entre nous d'épaisses murailles, continua :

— Voyez sur la table!

Nous regardâmes; il n'y avait sur la table qu'une grande carte de géographie de Paris et

de la banlieue, dont la destinée avait été apparemment de servir de nappe; car on voyait dans plusieurs endroits des ronds jaunis, sans doute formés par les assiettes des convives, et des ronds violets plus petits qui marquaient la place des verres.

— Eh bien! après? dit Raucourt impatientée, et faisant la grimace sur un objet qui répugnait à ses mœurs élégantes.

Cependant nous vîmes l'enfant s'approcher gracieusement de la tête de mort, et lui enlever sa couronne de fleurs fanées pour la jeter sur la table.

— Et à présent que voyez-vous? dit Martin, averti sans doute par le bruit qu'avait fait la couronne en tombant sur le papier.

— Une couronne sur une carte de géographie.

— Et au milieu de cette couronne?

— Le pays qu'elle renferme dans son cercle.

— Placez votre doigt au midi, madame, et lisez tout haut.

— Choisy-le-Roi.

— Placez votre doigt dans la ligne opposée, monsieur, et lisez tout haut.

— Saint-Maur.

— Descendez vers Paris, madame, et lisez.

— Le Port-à-l'Anglais.

— Descendez vers Paris, monsieur, et faites comme madame.

— Charenton.

— Descendez encore tous deux.... Où êtes-vous?

— Au confluent de la Seine et de la Marne.

— Allez! la réponse est faite.

Le tour de passe-passe nous amusa plus qu'il ne nous surprit. Sans doute, et cette fois l'évidence parlait, Martin savait à qui il avait affaire. Il eut le temps de prendre des informations : le délai qu'il demandait d'ordinaire, après l'inscription, devait lui suffire pour savoir bien des choses. Cet homme avait la science des détails et des préparations : il mit de l'adresse dans la forme de son oracle, et surtout il eut

l'esprit de nous prédire ce que nous voulions.

On parla beaucoup de notre histoire; et la coïncidence de ces deux routes par lesquelles passaient la Seine et la Marne, pour ne faire qu'une rivière, divertit fort nos zélés. *Choisy-le-Roi* et *Charenton* semblaient une application amusante, bien entendu que la vieille comédie avait pris par Choisy-le-Roi.

Cette historiette ne nuisit pas à la célébrité de Martin : nous consolidâmes sa réputation d'homme d'esprit; il se l'était acquise par le trait suivant, dans lequel il fit faire un jeu de mot à la destinée.

Mais le mot est sans effet si l'on n'a toute l'aventure : elle est piquante, et la régence n'a rien de mieux dans ses bons tours et dans son bon temps.

Parmi les jeunes gens qui donnaient le ton à la bonne compagnie d'alors, on en citait un dont chacun se plaisait à faire l'éloge. Les femmes l'aimaient, et les hommes ne le haïssaient guère. Ses qualités d'homme

aimable et de joli garçon étaient tellement au dessus des célébrités courantes, que tout le monde trouvait son compte avec lui. Les femmes avaient dans son mérite une justification pour leur défaite, les hommes une consolation pour leur amour-propre. La narration qui me sert de mémento lui donne une taille parfaite, des yeux bleus et des cheveux noirs; elle le fait spirituel, malin et sémillant. Son nom était Rogé. Le beau Rogé, l'ame de tous les plaisirs, l'ornement de toutes les fêtes, l'homme que l'on retrouvait partout, et que l'on ne voyait jamais assez, dansa dans une brillante soirée avec madame de B***. Beaucoup de femmes s'étaient éprises du sémillant cavalier rien qu'en le voyant à la promenade; or, danser avec lui c'était en devenir idolâtre ou folle. La danse est le bras droit de la séduction; Rogé le savait, et il en profitait; la nature avait tout fait pour lui, et pourtant il ne dédaignait pas l'art... C'était un homme irrémédiable.

Mais le beau séducteur avait un défaut : la

contredanse finie, son enthousiasme se refroidissait, et son ardeur de conquêtes se tournait vers une autre. Sa danseuse actuelle était son héroïne; l'amour qu'il prenait durait seulement l'espace du quadrille. Quatre contredanses: quatre conquêtes, quatre amours, quatre délaissées, quatre malheureuses; et si, par aventure, son goût durait encore, c'était trop d'affaires pour lui que de chercher l'occasion de se déclarer ou d'entendre un aveu : il attendait, puis l'occasion, qui, comme les femmes, ne manque jamais d'être fidèle à ceux qui n'ont pas le sens commun, l'occasion ne manquait jamais de faire les premiers pas en faveur de l'aimable étourdi.

Or, pendant que Rogé attendait en pelotant partie que l'effet produit sur madame de B*** eût le résultat accoutumé, celle-ci était en querelle avec son riche tenant, je ne dirai pas son mari, madame de B*** s'était mariée et démariée quatre fois depuis la promulgation de la loi du divorce; et, si elle renonçait à faire un

nouvel emploi de l'auguste cérémonie appelée si justement le sacrement de l'adultère, c'était pour épargner les frais de procédure. Ceci annonce assez que la digne dame aimait l'argent; mais elle avait su se faire tant de prôneurs, sa beauté était si vantée et si à la mode, que même en ouvrant son coffre-fort devant elle, on se croyait favorisé. Cependant le fournisseur du moment venait de résister à une nouvelle mise de fonds, en lui faisant observer que son boudoir était le tonneau des Danaïdes. Ce refus désobligea d'autant plus la dame, qu'il s'agissait d'une bagatelle de cinquante louis, dont elle faisait la demande comme d'une gratification due, on ne disait pas pourquoi.

Madame B*** bouda, et pourtant ne rompit pas: femme de précaution, ne posant jamais un pied devant l'autre sans être sûre que le terrain fût bien affermi, elle fit bonne mine contre mauvaise fortune, feignit d'oublier, et chercha du cœur et du regard son beau danseur, qu'elle

retrouva enfin un jour de Marbœuf. Son protecteur l'avait amenée dans ce lieu fort en vogue, dans le but de l'apaiser, en lui montrant qu'elle était la plus riche, la plus jolie et la mieux ornée ; il aurait voulu qu'elle devînt la plus raisonnable, mais, hélas! Rogé venait de paraître.

Un amant que l'on désire s'embellit toujours de la mauvaise humeur que donne l'amant que l'on a : jamais Rogé ne brilla de tant d'éclat; combien la vengeance semble douce à l'offensée avec un tel complice. Elle essaie de s'en faire remarquer : l'Antinoüs, frais comme l'aurore, parfumé comme la rose, se dérobe à vingt femmes qui l'appellent, le respirent et l'envient; il se glisse vers madame B***. Il s'est souvenu de la contredanse; d'ailleurs la dame est surveillée. Désir d'amour est renforcé de désir de gloire : Bartholo, surveillez Rosine! La conversation à double sens, à application voilée, la conversation en paraboles et en charades s'anime. L'inquiétude naît dans l'esprit

de l'à-peu-près de mari; mais Marbœuf finit, il faut partir. — Rogé, soupez-vous avec nous? Je vous ramènerai, dit le monsieur, qui veut être civil et se rendre sûr de son homme.

L'invitation acceptée, on est dans la voiture, voiture large et profonde, carrosse sur le modèle de celui dont j'ai fait la description succincte au commencement du chapitre; trois personnes tiennent de front sur le même siége. On se place, le financier à droite, Rogé à gauche : c'est par là que bat le cœur. La course est longue, la nuit est noire; Plutus est tourmenté, Rogé est amoureux. Il semble au jaloux que la parole du jeune homme en dit plus qu'elle n'a l'air d'en dire; il croit que c'est l'instant de s'exécuter de bonne grace et de trancher dans le vif : il faut un coup de maître, il le portera! Rogé est dangereux, mais la femme sait le calcul. Le moment de donner les cinquante louis est arrivé. Le financier s'alonge, se fouille, saisit sa bourse, la tient, soupire un peu, cherche une

main, la trouve, la bourse est reçue! Il s'applaudit, content et plein de sécurité, comme un homme qui, pour faire respecter sa propriété au spectacle, vient de poser son gant à la place dont il s'éloigne.

Mais dans les voitures tout ne se passe pas comme dans le monde; le mouvement du char, la rapidité des chevaux y jettent souvent un désordre involontaire, le centre de gravité s'y dérange; il suffit d'un heurt pour mettre du pêle-mêle dans les attitudes. Le jaloux a rencontré une main; mais laquelle? Celle de la dame, sans doute? Point du tout, celle de Rogé. Heureuse occasion! A dix-huit ans Richelieu ne l'eût pas manquée : le Richelieu du Directoire la laissera-t-il échapper? Oh! que non! la bourse est une inspiration. Rogé sait tout : le refus des cinquante louis a circulé. Rogé comprend qu'il est la cause seconde du bienfait forcé; il veut s'amuser, se donner du bonheur, et se préparer un conte à répandre dans le beau monde; il veut faire restitution d'ailleurs : mo-

tifs graves, comme chacun voit; motifs dignes de décider un casuiste. Que fait-il ? Il se connaît en main, lui ; il n'oublie pas que celle de la dame lui fut abandonnée pendant une longue contre-danse; son toucher a de la mémoire. Modestement, timidement, l'hypocrite ! il se hasarde à serrer cette main; il semble frémir, hésiter; le trouble de son cœur se décèle en ce muet langage. Il dépose bien doucement, bien délicatement la bourse et les cinquante louis; puis il essaie de placer bien doucement aussi, bien délicatement encore le bout de ses lèvres sur les jolis doigts, lesquels se referment, peut-être pour offrir au baiser une courbe plus heureuse, peut-être pour retenir la bourse. Ces doutes n'arrêtent pas l'espiègle; la vénalité n'est guère odieuse qu'à ceux qui y perdent : Rogé ne hasarde rien du sien.

Enfin l'on arrive; le souper est servi : on avait du monde. Le monsieur est radieux, madame de B*** est radieuse, Rogé est radieux : le trio rayonnait. Rien de communicatif comme

le bonheur ; jamais souper ne fut plus amusant. Cependant madame jette les yeux sur le cadran, et à mesure que l'aiguille marche, elle sent augmenter une horrible migraine : on avait si chaud à Marbœuf ! Il est trois heures du matin, la migraine devient intolérable : les convives savent ce que cela veut dire, ils se lèvent. Le donneur de bourse espère bien rester et être fêté et remercié. Nouvelle Célimène, madame de B*** avise dans un coin, s'appuyant sur une Hébé et faisant tableau, madame de Mongast, femme du jour, femme de cinquante ans, qui n'en a que trente, femme éternelle qui a vu deux rois et traversé la république, et qui seule dans toute la France n'a pas changé de régime : — Ma toute belle ! s'écrie la coquette, parodiant à peu près une scène du Misanthrope ; vous avez votre carrosse, faites-moi le plaisir de prendre cet excellent S***. C'est un cadeau que je vous fais au moins ! Je lui dois de la reconnaissance : il ne m'a pas quittée de la soirée.

La piteuse mine que fit le pauvre éconduit,

l'heureuse figure du malin Rogé, ce sont là des nuances que l'histoire n'a pas voulu peindre.

Peu de jours se passèrent et la dame reconnut son erreur ; Rogé n'était qu'un brillant esclave propre à orner un char de triomphe, tandis que son rival dédaigné avait une substantielle entreprise de charrois. Madame de B*** voulait revenir ; un peu de fausse honte la retenait, mais elle se hasarda. N'avait-elle pas d'ailleurs plus d'une honorable excuse : des biens en séquestre, des rentes très peu payées, une grande maison à soutenir, une tête de vingt-cinq ans à parer. Ses démarches furent assez maladroites : le repentir inspire moins bien les femmes que la faute à commettre. Mais elle comptait sur son étoile, elle avait raison ; l'amour que l'on a ressenti pour une coquette s'éteint rarement ; il y entre tant d'orgueil ! Le financier se lassa de faire le cruel. Un seul point l'inquiétait : était-on sincère ? Ce rival, qui paraissait avoir son congé, n'était-il pas un amant secret ? Cet amour, que l'on disait ressentir de nouveau, ne serait-il

pas traité comme la tapisserie de Pénélope? Toutes questions difficiles à résoudre; toutes questions sur lesquelles un seul homme pouvait répondre. L'inquiétude fait les crédules. Rogé! Rogé! ce nom rongeait le cœur et le cerveau du pauvre homme. Il alla consulter Martin.

Si je ne m'étais arrêté sur notre séance, ce serait le cas de rapporter celle de M. S***. Comme nous il fut reçu; comme nous il écrivit sa demande; comme pour nous l'enfant jeta la couronne sur la table; mais ici finissent les ressemblances. Au lieu d'une réponse parlée, ce nouvel interrogateur trouva écrit au revers de sa consultation, ainsi conçue :

DEMANDE.

M'aime-t-elle? Ai-je un rival?

RÉPONSE.

Elle a *dérogé*.

Ainsi le trépied de Martin lui inspirait la science et l'agrément : c'était avec la même fa-

cilité qu'il faisait de la géographie et du calembourg. Ce dernier mot n'est qu'amusant, et peut-être ai-je pris un trop long détour pour y arriver; peut-être, pour une plaisanterie adroite, ai-je procédé comme les faiseurs de proverbes de société; mais rien n'est oiseux quand il s'agit de mœurs. Martin est bon à connaître, et l'histoire des cinquante louis (surnommée dans le beau monde *la précaution inutile*) est bonne à savoir : désir de l'or, fureur des sorciers, c'est bien le temps! temps d'amour sans passion, de passion sans ame, d'époux sans mariage, d'amitié sans tendresse, de dévots sans mœurs, et de superstition sans pitié.

Cependant nos grandes négociations théâtrales se poursuivaient avec ardeur; et, chose étrange! Raucourt, qui ne croyait pas au *vendredi*, ni au *treize à table*, fit tout ce qu'elle put pour donner raison à Martin. S'appuyant sur l'originale prophétie, elle agissait, allait faire visite aux opposans, calmait, préparait les

voies ; et elle, qui n'avait guère l'esprit qui adoucit et concilie, devint conciliante et douce par amour du diable.

Nous avions quelques craintes encore de la pétition des auteurs dramatiques : ils voulaient absolument la séparation avant la réunion. Mais faire deux troupes lorsque nous n'étions point encore paraissait difficile. S'agissait-il donc seulement de placer une barrière au milieu de nous, et de dire : Vous, vous tirerez à gauche, et vous à droite. Ne risquait-on pas de voir aller d'un côté celui que l'on aurait désigné pour l'autre ? Certes on le risquait, et cela aurait été. La situation d'une salle de théâtre n'est point indifférente aux choix des artistes ; le théâtre par excellence est toujours celui qui se trouve à la meilleure place. La Chaussée-d'Antin était devenue l'héritière, encore novice, encore maladroite, du faubourg Saint-Germain ; il fallait lui donner l'usage du monde, et pour cela placer les professeurs auprès de la maison.

La dernière raison, ou plutôt la première de

toutes, et je la révélerai, dût-on m'accuser d'aristocratie et d'être un homme de peu de littérature, la raison sans réplique, c'est que le premier Théâtre français sera toujours celui où se rendront le plus de carrosses. La question des deux troupes était toute là : il s'agissait de savoir lesquels d'entre nous voudraient se destiner au théâtre où l'on se rend à pied, et les opposans les moins prononcés contre la mesure n'étaient pas les républicains.

C'est dire qu'entre nous il restait encore plus d'une vieille rancune à étouffer. Pour faire de la famille, il faut voir plutôt par l'œil de la justice que par celui de nos opinions : nous n'en étions pas tout à fait là. Chacun voulait prendre ses sûretés ; il ne s'agissait pas seulement de s'unir, il fallait savoir si, pour la suite, il n'y aurait pas incompatibilité d'humeur et de caractère. Nous essayâmes quelques thés préparatoires : on se serrait la main peu à peu. Nous augmentâmes le nombre des convives ; le thé devint un festin. Nous avions peur de la

haine de nos dames : la haine ! elle est si lourde à leur cœur, si contraire à leur nature, qu'elles la gardent long-temps pour faire les fortes : nous avions peur de mettre les châles allégoriques en présence des écharpes à rayons constitutionnels. Tout alla bien cependant, et enfin nous eûmes une sorte d'essai d'assemblée générale.

C'était beau à voir! Tant de talens et tant d'espérances ! Tant de pensées diverses confondues dans une pensée d'art ! Rome et Genève réunies !

— Je demande la parole, dit Michot.

— Je demande la parole, dit Talma.

— Je demande la parole, dis-je.

— A Michot! dit Dazincourt, qui présidait.

— Ecoutons, s'écria le chœur.

Michot se leva, prit de la main droite sa chaise, à laquelle il fit faire un demi-tour, la mettant devant lui comme une tribune portative.

Mesdames et Messieurs. Ceci n'est qu'un

apologue ; je l'ai trouvé bien. Mais il n'est pas de moi ; vous y aurez confiance. Je commence.

Quelques personnes étaient ou feignaient d'être embarrassées pour savoir combien font six et six. Elles s'adressèrent à un député du côté gauche ; il répondit vivement :

— Six et six font douze.

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, s'écrie un penseur de la troupe ; écoutons un député du côté droit. En effet, la même question est proposée à cet honorable membre. Après avoir mûrement réfléchi, le nouvel oracle fait entendre ces mots :

— Six et six font quatorze.

Jamais les consultans n'avaient été si embarrassés. Ils cherchent un docteur plus habile que les deux autres, et apercevant un membre du milieu de l'assemblée, ils lui proposent la même question : Oh, oh ! s'écrie celui-ci, six et six... ce n'est pas un petit problème ! Combien vous a-t-on dit à gauche ? — Douze. — Et combien

à droite? — Quatorze. — En ce cas, répond-il, en pressant son front de sa main comme pour y faire fermenter les idées, en ce cas, il faut être impartial, je vais vous dire la vérité :

— SIX ET SIX FONT TREIZE.

Voilà, ajouta Michot; voilà l'histoire de nos opinions passées; voilà l'histoire de nos erreurs, de nos mécomptes, de nos allées et de nos venues, de nos amitiés et de nos antipathies. Six et six font douze, mesdames! Six et six font douze, messieurs, criait le comique orateur, avec la voix d'un commissaire aux enchères. Jouons la comédie, aimons-nous! six et six font douze. Que ceux qui sont de l'avis que six et six font douze lèvent la main.

Presque toutes les mains se levèrent, s'agitèrent en signe d'assentiment; un long vivat salua Michot : tous les visages respiraient la joie, la concorde. La belle figure de Talma attira l'attention : son large front se déplissait; son magique regard voyait l'avenir; son ame

contenait un cantique; sa voix le laissa échapper :

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur son front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez !
Jérusalem renaît, plus charmante et plus belle !
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfans qu'en son sein elle n'a point portés ?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière !
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés.
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière.
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son ame embrasée.
Cieux ! répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son sauveur !

Talma fut délirant, sublime ; il nous sembla couronné d'une auréole : avec l'enthousiasme la paix entrait dans toutes les ames. Palpitant, hors de moi, je m'écriai, montrant un buste de Molière qui nous dominait. LE SAUVEUR, le voilà ! qui l'aime le suive ! Et je courus à notre grand patron, le pressant dans mes bras, le couvrant de mes baisers ; et tout le monde y courut. Toutes les nuances disparurent devant un seul

amour; les mains s'entrelacèrent, entourant, couronnant l'image sacrée : un long pacte fut conclu. La nouvelle Jérusalem, la Jérusalem pleurée et désirée, la COMÉDIE FRANÇAISE venait de renaître!

Rien ne manquait à l'ensemble de cette magnifique réunion. La sanction de l'autorité se fit à peine attendre; et tous unis, tous luttant de zèle et de dévouement, nous fîmes la solennelle ouverture sous l'invocation des deux pères de l'église théâtrale : nous jouâmes *le Cid* et *l'École des Maris*.

—

IV

—

Madame Angot, Hector.

Madame Angot chez Nicolet. — Éventails conjugués. — L'Angot des deux espèces. — Portraits. — Anecdotes. — MARIE-DANAE. — Labarpe à Marbœuf. — Naissance du mélodrame. — Règne de quatre rimes. — Littérature-pléonasme. — Talma et Napoléon. — Hector. — Antoinc et Pierre-Hector.

LE chevalier Richard m'a donné un peu de sa manie. Lorsqu'une pièce attire la foule, je ne dis pas le public, la foule c'est tout le monde; lorsqu'un ouvrage dramatique joué à droite ou

à gauche, par nous ou par d'autres, appelle tout Paris, le Paris des salons et celui des greniers; quand les cinq étages se versent dans un même parterre; quand la renommée de cette pièce s'étend de la ville aux faubourgs, franchit la barrière et attire la banlieue et la province, franchit la frontière et attire l'étranger, qui vient voir et l'ouvrage et les assistans, c'est-à-dire la nation de la pièce et celle de la salle, modèle et copie ensemble; quand je vois cela, je fais une marque à l'ouvrage, et j'en garde peut-être plus précieusement le souvenir que celui de l'œuvre où s'exerce le talent, où s'attache le génie; d'abord parce que le talent et le génie n'ont pas besoin d'un greffier de ma façon, et puis parce que le génie et le talent ne se trouvent pas toujours sur les routes où ces pièces sont de mise. De tels ouvrages tiennent à une situation du pays, à un revirement subit dans les mœurs et dans les fortunes : ils apparaissent assez ordinairement au moment des réactions, au moment où les évènemens mar-

chent vite. Aussi faut-il que le peintre se mette prestement à l'œuvre; car si l'on veut attendre que le personnage nouvellement éclos passe de la caricature à la comédie, on n'a rien. Il est des mœurs qu'il faut tirer au vol; c'est ce que fit Aude pour *Madame Angot.*

Cinq cent mille personnes coururent à Madame Angot. Pour lui faire visite, toute la bonne société du temps se donnait rendez-vous chez Nicolet dans les loges d'apparat; tous les amateurs de la rue Mouffetard se rendaient au parterre. L'Europe envoyait là ses représentans. J'y ai vu entrer d'honnêtes ouvriers, les bras nus, le bonnet de laine sur l'oreille et le tablier de cuir en sautoir, coudoyant des ambassadeurs qui avaient demandé la pièce. Ces jours privilégiés, la salle était éclairée en bougies. On s'éventait du mouchoir aux petites places; on rafraîchissait l'air aux premières loges avec des éventails fort singuliers, éventails appelés la grammaire des rentiers; c'était la conjugaison du verbe : Je fus,

tu fus, etc. Aucune des charmantes spectatrices ne voulait être une Madame Angot, c'est-à-dire une nouvelle enrichie; pas une qui n'eût l'éventail conjugué, lequel donnait lieu à de singulières allégories, surtout quand les brillans cavaliers qui l'entouraient, maris ou prétendans, lisaient tout haut sur ce meuble mollement agité : Je fus, tu fus, il fut. Nous fûmes, vous fûtes, ils furent....

Disons d'abord quelle est la Madame Angot que fit paraître Aude; je dirai ensuite si elle ressemble à celle de la société.

La Madame Angot du théâtre a fait fortune en vendant du saumon, et, pour se décrasser un peu, elle prend des airs, un ton. Elle instruit son domestique à la servir avec respect, à annoncer élégamment le monde qui vient chez elle, à lui porter la queue, ce dont le valet s'acquitte en la tirant en arrière quand elle veut marcher en avant. La pauvrette se trouve mal comme une petite-maîtresse; on veut la faire revenir avec de l'eau, elle demande un poisson

d'eau-de-vie. Madame Angot prétend marier sa fille à un homme comme il faut, à un homme digne de sa famille, et il se trouve que le brillant cavalier est un chercheur d'aventures, que madame Angot éconduit à sa manière.

Dans ce canevas facile Aude avait jeté et sa pétulante verve et son audacieuse originalité. Parmi les auteurs qui ont fini trop tôt, c'était celui qui savait le mieux trouver le côté plaisant d'une situation. La nature en a fait un poète comique; j'ignore pourquoi il s'est arrêté : mais alors, avec le coup d'œil de Vadé pour prendre ses personnages à la Halle, il avait la facilité de les suivre sur une scène plus élevée. Dans Madame Angot se classaient adroitement les plaisanteries de salon, les mots du jour, les lazzis des merveilleuses et des incroyables : on pouvait y reconnaître les masques; ils couraient en foule les rues de Paris : c'était gai, ressemblant, bien observé, bien mis en scène, joué curieusement. C'était de l'Aristophane en sabots; peut-être un peu trop de gros sel; mais comme

l'a dit Hoffmann dans un de ses vigoureux mouvemens d'humeur, il faut bien du gros sel pour saler les grosses bêtes.

J'ai beaucoup connu la famille Angot; elle était partout; elle avait pris toutes les bonnes positions de la société; elle possédait les grands capitaux, habitait les hôtels magnifiques, allait passer la belle saison dans de superbes domaines, se pavanait à Longchamp : elle était si riche cette famille! Les Angots avaient fait toute espèce de métier : Figaro n'eût été qu'un novice, et Crispin, qui savait tant de choses, un apprenti auprès de cette famille-là. La famille Angot savait parfaitement acheter; mais peut-être savait-elle mieux vendre : elle avait le tic d'aimer l'argent et d'en faire avec tout. L'Angot ne voyait qu'un mal réel dans le monde, celui de faire pitié : aussi comme il se remuait pour faire envie! comme il bravait le mépris, le persiflage! comme il éclaboussait l'épigramme! L'Angot était apothicaire, et vendait des souliers : il était chapelier, et vendait du café : il

était avocat, et tenait du poivre, du sucre et du suif : il était limonadier, et vendait du savon : il fournissait avant tout la république, qui comme tous les nouveaux héritiers dépensait son argent sans compter. L'Angot, mâle ou femelle, aimait les bals ; il en donnait : on en fit mépris d'abord, mais on s'humanisa : la richesse fait de tous les hommes les moutons de Panurge. Paris entier y alla : jamais Fouquet, de financière et fastueuse mémoire, n'approcha de ce que ces parvenus faisaient alors. Ce n'était rien que la magnificence des salles, que la richesse des meubles, que la délicatesse des festins, que la dépense des illuminations ; on y tirait des loteries de bijoux et de diamans, et toutes les aimables invitées avaient des numéros gagnans : elles pouvaient rapporter chez elles, en boucles d'oreilles, en colliers ou en diadémes, la valeur d'une métairie. Dieu sait si la foule était grande ! si les billets d'invitation étaient courus ! J'ai vu des femmes, jadis nommées femmes de qualité, solliciter la faveur

d'être admises chez ces nouvelles venues, comme elles sollicitèrent jadis leur présentation à Versailles. Cette platitude était à la portée de toutes les épigrammes: aussi les Angots créèrent-ils pour ces singulières demandeuses des billets d'escalier.

Madame Angot eut deux saisons, ou si l'on veut deux aspects : elle fut d'abord madame Angot; et puis polie, décrassée, parée, jolie, jetant au loin son cocon, elle fut nommée femme de la nouvelle France. Considérée sous ces deux faces, je sais bien des choses dont elle ne se doute guère : je la vois maintenant riche, adulée, titrée, faisant noble souche, et presque dynastie; et pourtant je sais le nom de son père, celui de son premier mari, celui de son second; j'en sais des anecdotes inouies : j'en vais dire plusieurs. Madame Angot m'appartient; pourquoi a-t-elle mis le pied sur un théâtre? Voici des historiettes sur elle, prises ici, entendues là, observées ailleurs, puisées je ne sais où; mais tout est vrai, tout est historique : parties intéressées et témoins vivent encore.

C'est la meilleure petite femme de cinq pieds quatre pouces que j'aie connue, disait un de mes amis : elle est d'une santé si frêle qu'elle ne pèse que deux cent trente-trois ; sa poitrine est tellement délicate, qu'elle a l'organe presque aussi faible que Laïs. Femme charmante! Elle est instruite ; elle a voyagé. En soixante-dix-huit, je l'ai vue vivandière à Dunkerque ; en quatre-vingt, dame de compagnie sur un corsaire ; en quatre-vingt-neuf, à Strasbourg, dame d'honneur au Lion d'Or ; en quatre-vingt-douze, à Paris, dame de la Halle ; et maintenant dame de paroisse, dame que l'on encense au banc-d'œuvre, qui fait des rosières, et qui prend du lait d'ânesse pour consolider son tempérament à peine formé. Qu'on en juge! Elle n'a que trente-deux ans, et son fils aîné trente-six!

La madame Angot de mon ami n'est pas la mienne, et la mienne n'est point celle du voisin. Il ne faut pas confondre ; elles sont plusieurs, elles n'ont qu'un nom. Elles sont jeunes ou elles sont vieilles, jolies ou laides, la différence est

là : mais ceci bien compris, faire l'histoire de toutes, c'est faire l'histoire de l'espèce.

La mienne est brune ou blonde, on ne sait trop. La mode des perruques jette de l'ambigu sur tous les teints ; chaque jolie femme possède ses deux ou trois chevelures factices : on est blonde le matin, brune aux lumières. On a adopté pour les thés une perruque que l'on ne saurait mettre dans les assemblées. Au bal, règle générale, celles qui dansent mal sont blondes, cela se voit moins : le blond n'est qu'une nuance. Celles qui ont la prétention de sauter vigoureusement la trénis sont brunes, cheveux écourtés, sorte de calotte de jais, qui monte, descend et circule dans l'espace marquant la mesure, figurant la mélodie ascendante ou descendante ; on dirait d'une note échappée au cahier du musicien. Ma madame Angot cependant doit être brune ; on le voit à ses sourcils arqués, au noir de ses yeux : taille élancée, droite, souvent cambrée par souvenir de l'éventaire où elle vendait ses violettes ; pied furtif, main charmante,

figure à passion ; elle a tout quand elle est assise, même la grace : quand elle est debout, elle a tout aussi, excepté l'unique parure de tant de charmes, la modestie.

La première fois que je l'aperçus, ce fut à Longchamp, au Longchamp régénéré. La chanson oubliée, qui lui a donné pour équipage une voiture lourde et inélégante et les chevaux de M. Desmazures, en a bien menti ! Rien de joli comme le char de cette beauté donnée au monde par Barême. Que l'on se figure une conque de roses supportée sur un léger essieu que l'art façonna en flèche ; sur ce trône de bon goût, ressemblant à une description de Parny, règne une femme à demi nue. Que de coquetterie dans cette jambe qui foule des fleurs, fraîche vendange de la nymphe ! Que d'amour dans ce bras qui s'arrondit et coupe l'air ! Emporté, le char ne roule pas, il glisse. Quelle est cette femme ? Tout le monde court ; je fais comme tout monde. La file l'arrête ; je puis admirer la robe d'azur étoilée d'or et d'argent, le diadème de perles ;

mais elle parle, écoutons : — Eh! Guillot (Guillot est le jokei) ! Eh ! Guillot ! pourquoi *t'est-ce* donc *qu'ous* ne marchez pas ? — Madame, j'en suis désespéré, mais c'est physiquement impossible. — Laisse-moi donc avec ta physique! Si du moins *j'étions* auprès de ces *corneux*, *je nous ennuierions pas.*

Les *corneux*, c'étaient Franconi et sa troupe. L'à-propos me rappelle ce petit dialogue entre Lavallée et un jeune homme à esprit pointu, lors de la scandaleuse parade des modernes enrichis à ce Longchamp-là.

— Monsieur Lavallée, aimez-vous les calembourgs?

— Oui, quand on n'en fait qu'un. Le premier est charmant, le second insupportable.

— Je m'en tiendrai au charmant. Combien voyez-vous de Franconis ici?

— Un, et, au bruit qu'il fait, c'est assez.

— Moi, j'en vois plus de mille qui méritent de l'être.

— Des *francs honnis*. Bravo!

— Pas mauvais, n'est-ce pas?

— Et juste.

Oui, le mot était juste : on nous honnissait insolemment, nous; nous de qui la fortune était en petite monnaie dans les poches de ces gens-là! Mais qu'y faire? Laissons-les s'amuser; excitons-les à s'amuser beaucoup. Quel meilleur moyen de leur faire rendre gorge? Le luxe est le seul impôt qui puisse les atteindre. Ils font la roue, tant mieux! L'Etat y gagne, et tout le monde aussi. Ils rient tout haut de nos misères; rions tout bas de leurs ridicules : c'est avoir la rente de notre argent.

Ces dames étaient bonnes filles d'ailleurs, point façonnières; auprès d'elles la conversation prenait bientôt une vive allure, et un tout petit air de confidence. Elles aimaient assez à aller deux à deux et sans leurs maris : c'était plus indépendant, cela affichait moins la tutelle, et avant tout c'était de bon air. Quelle excellente aubaine de les trouver alors, soit à la promenade, soit au spectacle! Elles vous prenaient

bien vite en amitié; vous demandaient le bras pour faire un tour d'allée; vous donnaient leur mouchoir à garder, ou partageaient galamment une orange avec vous, tout en commérant un peu. Elles vous demandaient vos affaires, n'écoutaient pas la réponse, et vous disaient les leurs. Vous appreniez de l'une, mais tout bas, à l'oreille, que sa compagne était la fille d'un *pécheux* de Saint-Malo; qu'elle avait gagné *du bien* à brocanter des *assinats* contre du *solide*, et qu'à présent elle couchait, *ni pus ni moins* qu'une princesse, dans le lit de la maréchale une telle. *Dam!* ajoutait-elle, *alle* fait la fière, qu'*alle* ne touche pas terre, afin que vous le sachiez : qui *s'y pique s'y frotte.* De son côté, si la compagne pouvait vous prendre à part, elle vous contait, par *magnière* de parler, et seulement pour deviser en passant le temps, que son amie était la fille d'un *cavayer* de maréchaussée; qu'elle avait donné dans la vue d'un député qui, ayant été en mission, était mort de *mort violente;* mais, comme elle avait *le magot*, qu'elle

avait eu *bon cœur;* qu'elle n'avait rien rendu, et qu'elle s'en donnait des *ébats* avec les *noyaux* du pauvre défunt.

Malheureusement ces femmes étaient presque toutes jolies; elles regardaient dans vos yeux, et elles y découvraient qu'elles pouvaient être contentes d'elles : de là leur confiance. Ce qu'elles disaient, ce qu'elles contaient, leur manière de s'exprimer, et particulièrement leur manière de comprendre, était d'une folie à ne pas croire : elles y mettaient un luxe, une imagination, un génie, un esprit à étonner même un Poinsinet : on ne rêvait pas d'une manière plus extravagante. Nous avons voulu parier une fois au foyer que le fait suivant était une gasconnade; nous avons perdu.

Un de ces fabricateurs de nouvelles, dont c'était aussi le règne en ce bon temps, racontait, dans un cercle où brillaient plusieurs de ces dames, qu'un vaisseau de déportés avait été attaqué et pris par un corsaire anglais, puis conduit à Londres. Il était fort affairé à décrire

le feu roulant du canon, les mâts brisés, le flot et la fumée, l'abordage, et l'audace et le désespoir des combattans. Lorsque tout d'un coup une dame de la nouveauté s'écrie : — Ah! mon Dieu! c'est une grande perte pour cette pauvre madame Ascar! Le narrateur, vexé, s'arrête et cherche en son cerveau si c'est une épigramme; chacun se dit à part : Que la lumière soit faite. Mais comme elle ne se fait pas, et que l'interruptrice croise les mains, regarde le ciel et semble plaindre sincèrement cette pauvre madame Ascar en question, le conteur se hasarde :

— Madame veut-elle bien m'expliquer ce qu'elle entend par cette exclamation?

— Tiens! *st'autre!* s'écrie-t-elle, *d'ous ce qui vient* donc? Comme si tout le monde ne savait pas qu'on conduisait ces déportés chez *madame Ascar!*

Justice était de rire, et justice fut faite. La dame se formalisait, et l'on eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que Mada-

gascar était une île, et non point une maîtresse de pension. Croit-on qu'alors elle parut déconcertée? Point du tout. — *Eh ben! c'est bel et bon!* répondit-elle; une dame n'est pas *t-un* homme: je ne *sis* pas *t-obligée* de savoir la *jographie.*

Eh! non, elle n'y est point obligée et son mari non plus, et cependant quel homme! On parle de lui pour le conseil des Anciens. Avant de faire fortune il a été magistrat; il a fait ses preuves: son style a enthousiasmé les populations. M. Réal tient en main l'original de la lettre d'envoi qui accompagnait un discours fort remarquable, débité justement à propos de cette même paix du 11 floréal: elle eut des inspirations pour tout le monde.

« Citoyen Directeur, dit cet éloquent Angot, le *peur* principes de *patriote républicain* que je professe de cœur et de bouche, me fait admirer votre sagesse et votre *humanités* pour amener avec nos armes invincibles *le vaisseau de la révolution qu'après* avoir été si long-temps battu

par *l'orage de la tempête* est arrivé à bon port par une honorable paix.

« Je vous prie de recevoir le discours *de reconnaissance du peuple français que j'ai fait* et prononcé *à beaucoup de peuple dont ils ont paru bien contens*. Mon *zelle* pour ma patrie me fait désirer de le faire connaître au peuple français *et aux armées*, afin que la reconnaissance des Français ne soit pas méconnue ainsi qu'au Corps législatif *de l'un et l'autre conseil.* »

Vient ensuite la pièce éloquente prononcée *à beaucoup de peuple;* elle est à encadrer. Je regrette de n'avoir pu me la procurer; mais j'en ai dit assez pour faire voir que monsieur est digne de madame.

Cependant madame fut plus tôt corrigée que monsieur; et dès que le vaudeville, les chansons, le théâtre, et quelques mortifications personnelles lui eurent appris combien elle était moquable et moquée, elle acheva de s'instruire dans la lecture et l'écriture : elle lut, feuilleta les grammaires, les dictionnaires, se barbouilla à

cœur-joie de science, et malgré cela ne parvint pas toujours à ne point faire fausse route; mais elle persévéra. Les femmes sont constantes à s'orner ; seulement elle se jeta dans l'excès : l'ardeur de paraître une femme comme il faut donna à tous la signature de son origine. Cathos et Madelon qu'elle était, elle se mit à copier les airs, le langage des femmes de nos anciennes grandes maisons; mais comme ces maîtresses de maintien n'étaient pas là, Dieu sait les bévues qu'elle faisait! Et ses nombreuses amies donc! Une assemblée de ces Angots ambitieuses était un véritable sanhédrin de grands, de nobles et d'illustres noms. Chacune d'elles avait pris le parti d'avoir un parent tué à l'armée des princes; ce qui, par parenthèse, faisait un massacre plus grand que celui des bulletins. Toutes avaient été abandonnées bien petites par leurs aïeux persécutés : une bonne femme, leur nourrice par exemple, ou la charitable ménagère d'un ouvrier, les prit en pitié et leur servit de mère. Aussi quelle reconnaissance!

Leur bienfaitrice est avec elles, seulement la bonne femme ne paraît jamais aux dîners priés. Qui en entend une les entend toutes : tant d'imaginations n'ont trouvé qu'un seul roman, qu'une seule manière d'éclabousser et de faire fracas ; elles parlent des chevaux de leurs maris, des chiens de leurs maris, de la chasse au renard dans les domaines de leurs maris ; et, parce qu'elles possèdent de beaux hôtels et des terres considérables, elles ont fini par se persuader qu'elles étaient les héritières en ligne directe des anciens propriétaires. Comment donc ! l'une d'elles ne s'avisa-t-elle pas de chasser un domestique fort intelligent, pour avoir commis le crime irrémissible de transformer un vieux portrait de galerie en devant de cheminée. « Donner une telle destination à son aïeul ! son noble aïeul ! » Elle avait raison : c'était son aïeul, en vertu du contrat si connu de l'abbé Roquette.

Mais toutes n'avaient pas ces hautes prétentions. J'ai été dans l'intimité de la plus charmante des femmes à laquelle on donna le nom

d'Angot; je suis son ami encore. Elle est devenue bien élégante, bien citée, et, ce qui vaut mieux, elle s'est conservée la meilleure femme du monde. Il fallut dans le temps un ordre des Tuileries pour lui faire effacer de son écusson une belle pomme d'or sur un champ d'azur, avec cette légende en petite gothique :

Adam l'eut reçue de vous. Paris vous l'aurait donnée.

Il est vrai qu'elle n'avait plus ses quinze ans à l'époque de l'ordre suprême, et que, pour offrir ou recevoir un semblable cadeau, il faut n'être pas sujette aux graves reproches de l'extrait de naissance. Mais cela prouve du moins que jamais elle ne voulut cacher qu'elle fut marchande de fruits.

Combien elle me semblait gentille ainsi faite, ainsi placée sous son grand parasol ! Que l'on mette un étroit corsage à l'harmonieuse Vénus de Canova, un bonnet rond sur sa tête, bonnet

un peu en arrière; qu'on l'habille d'un jupon un peu collant, et, s'il descend jusqu'à la cheville, qu'on le coupe de trois pouces, car elle est trop décente ainsi nue, la Vénus du grand artiste; le jupon court lui donnera ce je ne sais quoi d'alerte et de fripon qui brillait en ma piquante Angot. Elle était toute physionomie; elle aurait passé son pied mignon par une chatière, que l'on eût deviné l'éclat de son regard, le sourire de ses lèvres, le parfait ovale de son visage. Une fois elle vendit du chasselas à notre ami Legouvé. En arrivant chez lui, l'enthousiaste vantait son achat; c'était du chasselas merveilleux, des grappes parfumées, des grappes comme celles que les envoyés de Moïse trouvèrent dans la terre de promission! Hélas! quand on défit le blanc papier qui servait d'enveloppe à ce fruit céleste, il se trouva que ce n'était que du chasselas médiocre, aigre, au grain flétri. Legouvé fut obligé d'avouer qu'il avait fait emplette de son raisin en regardant le pied de Marie.

Car son vrai nom alors était Marie; depuis elle a été appelée Danaé, et depuis encore madame la comtesse. L'aimable enfant que Marie! l'avenante créature que Danaé! Que vous êtes belle, comtesse! Ah! je vous ai suivie avec joie, puis avec crainte, puis avec bonheur. Tu étais bien rieuse et bien dansante dans ta mansarde, jeune fille! Vous tourniez bien des têtes à Frascati, nymphe charmante! La faveur d'un regard vous donne bien des esclaves, reine des salons! Autrefois, aujourd'hui, à qui donnez-vous ou donnes-tu la préférence? Qu'aimes-tu mieux, de tes trois amoureux, ou de vos flots d'adorateurs? Tu faisais donner au diable ce pauvre Baptiste qui est allé mourir à Wagram; vous coquetez savamment au milieu d'un cercle d'admirateurs. Etes-vous plus heureuse, comtesse? Ne regrettes-tu rien, Marie?

Si, elle regrette bien des choses; la fortune donne un peu à l'éclat pour ôter beaucoup au bonheur. Elle est heureuse cependant la Marie de jadis, la comtesse d'aujourd'hui; mais elle

ne le sera jamais autant que ce jour où elle sauva un pauvre jeune homme : c'était un jeune fils d'émigré. La maladie du pays l'avait pris au cœur. Il avait voulu rentrer en France ; mais bientôt il dut fuir, se cacher. Le grenier d'une pauvre maison lui parut un asile. Or, ce grenier donnait précisément en face de la chambrette de Marie. Le pauvre garçon n'avait rien à faire là ; mais de l'autre côté de la rue il trouvait d'aimables distractions à donner à son regard. Marie, avertie par cet instinct de femme qui devine les malheureux, se tenait à la croisée plus souvent que de coutume ; elle jetait ainsi, la compatissante enfant ! une heure ou deux de bonheur dans l'ame du pauvre prisonnier : elle lui donnait un heureux réveil le matin et le soir des rêves rians. Mais il arriva que des voisins moins charitables qu'elle, ardens pour la bonne cause, donnèrent l'éveil. Un factotum de club, un de ceux que l'on classait parmi les dénicheurs, monta chez la pauvre petite ; il avait un grand repas à donner, di-

sait-il, il lui fallait des fruits magnifiques; Marie en ce moment recousait les lambeaux de son large parasol : elle vit bien le but de la visite.

— Vous êtes en bon air, dit le visiteur, en plongeant son œil de vautour dans la chambre indiquée.

— Mais, oui, répondit Marie, sans lever ses grands yeux fixés sur son travail. J'avons besoin de ça pour not' état.

— Bon état, ma foi! ça vous met en relation avec beaucoup de monde?

— Pas mal, riposta la petite, essayant d'enfiler une aiguillée de fil. Puis, tout en guignant d'un seul œil, geste ordinaire aux couturières, elle levait l'aiguille dans la ligne du visage de l'homme, et, sans en avoir l'air, l'examinait et l'étudiait.

— Voilà une bien pauvre tente pour conserver un teint comme le vôtre.

— Ah ça! ah ça! ne vous gaussez pas! mon teint!.... Chacun a le sien, voyez-vous! c'est

pas mon teint que vous êtes venu marchander ?

— Mais.... ma foi !....

La petite fit semblant de rire des sottises de l'individu, puis elle le mit dehors par les épaules, en promettant de remettre en passant la marchandise achetée. Un regard furtif jeté dans l'escalier lui suffit pour remarquer qu'elle était surveillée; elle eut l'air de ne pas voir un acolyte de l'espion, un bon voisin, placé là pour écouter sans doute si Marie parlerait à son vis-à-vis. La pauvre enfant comprit tout; elle vit le péril que courait le joli garçon dont elle ne savait ni le nom ni la fortune, mais auquel elle s'était intéressée, parce qu'elle était bonne et qu'elle avait de l'amour-propre : c'est-à-dire parce qu'il était malheureux et qu'il l'avait regardée. Comment l'instruire ? sans doute la police allait faire une descente chez lui. Comment lui parler? un argus est là à deux pas! Elle jette doucement un mouchoir sur la clef de sa porte, pour qu'un œil indiscret ne pénètre pas, puis, sur la pointe du pied, elle va

à sa lucarne ; et voyez comme la destinée se mêle du sort des jeunes amours ! à la sienne se trouve le jeune homme ; elle lui fait signe : il ne comprend pas, il va parler à haute voix..... Imprudent ! mais on l'entendra de la rue ! mais c'est le désigner ! mais c'est le perdre ! Marie met un doigt sur ses lèvres, ce n'est que pour dire *motus !* Le jeune voisin croit qu'il s'agit d'un baiser et le rend ; Marie se fâche, le rouge lui monte au visage, et pourtant elle rit ; mais doucement, bien doucement : cependant rien n'avance. Le voisin se déconcerte, lorsqu'une idée subite inspire la jeune fille, une de ces idées dont elle fut si riche plus tard, mais qu'elle n'eut point à appliquer à d'aussi graves circonstances. Ce Baptiste dont j'ai parlé était parti pour l'armée ; c'était un coup de dépit contre elle, car Marie ne pouvait être aimée médiocrement. Baptiste avait laissé son portefeuille, sorte de livret où se trouvaient quelques certificats et la carte de sûreté indispensable : elle prend cela, se donne un

élan, et le portefeuille arrive d'un jet dans la chambre du jeune proscrit. Pour le coup, celui-ci est humilié! Il croit que l'on veut punir sa présomption; il disparaît. Pauvre femme, jamais on ne fut plus malheureuse! Il est donc perdu! Pourtant elle croit voir remuer le rideau de serge rouge; on est donc derrière! On la regarde donc! mais si on la regarde on ne visite pas les papiers!..... Mon Dieu! mon bon ange, aide-moi! Dieu et le bon ange entendirent. Marie frappe de joie dans ses deux petites mains, jette au ciel un regard d'action de grace, prend de la craie, et sur le dôme noir de l'énorme parasol, écrit en quatre lignes, avec la plus mauvaise orthographe et le plus mauvais français possible : VOUS M'AIMEZ; VOUS ÊTES JALOUX; VOUS ME GUETTEZ; VOUS ÊTES BAPTISTE. Puis il faut fermer l'énorme parapluie pour le faire passer par l'étroite ouverture, et, quand il aura passé, l'ouvrir de nouveau. Si l'on voyait ce singulier télégraphe, elle aussi irait au tribunal révolutionnaire! N'importe! elle ferme

le parasol, le passe, l'ouvre, et dans la coupe arrondie de la bordure qui court d'une baleine à l'autre, elle examine. Mais elle a fait du bruit; l'émissaire de l'escalier, qui a des ordres, entre brusquement : Qui est là ? dit la jeune fille sans se déconcerter.

— Que faites-vous donc, Marie ?

— Pardine ! je regarde mon parasol, dit-elle d'un air naïf et en tournant lentement sa jolie tête vers l'espion. Comme ça au jour on voit mieux les déchirures.

— Mais il est parfaitement bien.

— Ah ça ! les voisins, vous viendrez donc tous aujourd'hui? Est-ce qu'il vous faut aussi quelque chose ?

— Moi ? non ; j'ai cru que vous vous jetiez par la croisée. Au bruit que vous faisiez...

— Tiens, c't aut' ! on vous en jettera comme ça, des filles ! et sans crier, gare dessous, encore !... Dites donc ! vous ne voulez pas rester là pendant que je vais mettre mon corset... Al-

lons, fermez la porte *arithmétiquement*, et au revoir!

Le digne homme sortit fort rassuré; Marie tremblait. Sa ruse avait-elle réussi? Elle n'osait plus regarder chez le vis-à-vis. Mais quelle joie lorsqu'elle alla à la place; ses commères la prévinrent que son amant la surveillait, et qu'elle prît garde à elle.

Marie avait sauvé un noble seigneur; et plus tard ce noble seigneur s'acquitta en la faisant comtesse.

Elle n'était encore que Danaé T...oust lorsque le premier mari qu'elle eut vint me prier de devenir son professeur de diction. Homme d'assez bonne façon, attaché jadis en qualité d'employé supérieur au grenier à sel, il avait une légère teinture des lettres. Son salon ne désemplissant pas, il voulait y voir briller sa femme. J'écoutai favorablement cet appel; j'étais envieux de faire une éducation, et j'allai deux fois par semaine faire réciter des vers à mon écolière.

Elle avait beaucoup de bonne volonté et de la mémoire ; elle profitait. Mais, après l'heure consacrée au travail, il fallait la voir s'échapper en expressions populaires, et reprendre lestement les *j'avions* les *j'étions*, et les cuirs et les pataquès, et les autres fautes de cette famille. Toutefois cela prenait du suave dans sa bouche ; il semblait que ce fût une langue à adopter : je n'avais qu'à supposer que j'entendais de l'espagnol ou de l'allemand, aussi ne grondais-je pas trop fort. Faut-il dire tout ? je n'étais pas fâché de la lenteur des progrès. J'aimais à prolonger mon professorat. C'était une si bonne et si joyeuse écolière, elle était si appétissante de jeunesse et d'espièglerie ! j'aimais à entendre ce mélange de langage, moitié à elle, moitié à nos meilleurs auteurs ; je trouvais je ne sais quel charme à assister au bégaiement de cette pensée et de cette parole nouvelles. Ministre dirigeant de cette active intelligence, je la voyais naître, se développer et grandir, comme un auteur voit

naître, se développer et grandir son œuvre, et j'avais la joie d'un auteur : la joie d'une mère ! Comme j'attendais ses questions si singulières, si uniques ! Comme elle jouissait, elle, de l'embarras de son maître ! Et qu'elle était bien, prenant son tabouret, puis assise, ou plutôt pelotonnée sur elle-même, presqu'à mes pieds, la tête en arrière, ses yeux dans mes yeux, avec son air de chatte métamorphosée en femme, qu'elle était bien !

Je n'ai pas voulu le dire tout d'un coup, parce que, commençant à entrer dans cet âge où l'on n'est bon que pour le conseil, je n'ose hasarder un aveu difficile sans faire comme les bons musiciens, c'est-à-dire sans préparer la dissonance; mais je crois que si je n'avais eu un peu de force je me serais pris d'amour pour cette attrayante jeune femme. Je voulus me sauver, j'aurais dit autrefois : je voulus la sauver elle-même; mais je ne l'aurais pas écrit et je l'écris à présent: je voulus donc me sauver; et sous le prétexte de hâter son instruction, je

lui conseillai d'assister aux cours publics et de bien retenir tout ce qu'on y dirait. Il y avait beaucoup de ces cours-là, et tous étaient fréquentés. Les *Rosati* florissaient; l'Élysée-Bourbon était suivi; mais le cours Marbœuf avait la vogue, Laharpe y professait; Laharpe converti, Laharpe mêlant à sa littérature des idées de repentir et de morale; le fervent adorateur de Voltaire chantant maintenant à Marbœuf la palinodie, capucinant, mais capucinant en bons termes et avec cette senteur de bonne école que chacun avait besoin de respirer, lisait là sa dévote traduction des psaumes de David, se faisant appeler le père Hilarion par les moqueurs dont Paris ne chômera jamais, et bravant l'attaque de Lebrun dont la voix satirique lui criait:

Longtemps anti-chrétien, mais toujours fanatique,
Autrefois possédé du démon dramatique,
Le nouveau converti, du diable abandonné,
Expiait le plaisir qu'il n'avait pas donné.

Je dirai en passant que je le défendais bien fort.

Le recommandable auteur du Cours de littérature ne pouvait-il donc suivre à la piste le vieux Corneille traduisant l'Imitation de Jésus pour faire pénitence ? Il est vrai que Corneille ne voulait par là que se punir du génie dramatique, et que peut-être Laharpe eut tort de se juger si sévèrement.

Mais, malgré Lebrun et à la face des moqueurs, Laharpe réussissait et devait réussir. Il attirait à lui tout ce que la capitale avait de jolies femmes, et il aimait cela : le vieil homme se faisait encore sentir en lui. Il fallait voir son air heureux au milieu de ce nouveau Saint-Cyr ! et lorsque, après de vigoureuses apostrophes contre la philosophie, sa vieille nourrice, il laissait étancher la sueur de son front par les plus jolies mains du monde, tenant le mouchoir de batiste, il fallait le voir ! Pressé, choyé, environné ainsi, il avait l'air d'un vieux saint de cathédrale que le chœur des anges va transporter dans la gloire ! Que Voltaire aurait ri de contempler son bien aimé disciple enveloppé de fichus

ôtés avec empressement pour réchauffer la poitrine du saint homme! Il est vrai que Voltaire aurait peut-être détourné la tête vers les épaules de satin que Laharpe dépouillait à son profit. Quoi qu'il en soit, je lui en envoyai de bien blanches et de bien jolies. J'espère qu'on ne dira pas que ma vieille rancune contre lui a tenu.

Justice à chacun du reste; les leçons de Laharpe profitèrent mieux à Danaé que n'avaient profité les miennes. Une seule bévue, mais jolie, mais folle, mais suivie d'une réponse bien spirituelle, signala son entrée.

Le professeur célèbre venait d'avoir un de ses beaux momens; et, au milieu des applaudissemens de plaisir et de reconnaissance, il venait de promettre qu'à la prochaine séance il achèverait d'expliquer l'épopée, et qu'ensuite il parlerait de Plaute. Ma jeune amie se trouvait à Marbœuf; elle saisit au vol la promesse de Laharpe, et, dès ce jour-là jusqu'au jour annoncé, elle ne dormit pas; elle ne parla

que de Laharpe, de son cours, de sa façon de présenter les vérités. C'était un homme divin! un homme dont le talent de facile composition se mettait du moins à la portée de tout le monde. Disant cela, elle me regardait avec un demi-regard de reproche qui ne m'affectait pas autrement; le jour de cet enthousiaste éloge, le mari était présent et Riouffe aussi. — En vérité, me dit ce dernier à l'oreille, après que la jeune femme se fut tu, si l'évêché d'Hippone était à la nomination des dames, Laharpe.... Il n'eut pas le temps d'achever, une amie avec laquelle on devait aller au cours entrait.

— Eh! venez donc! venez donc, ma chère! s'écrie Danaé. Il n'y a pas un moment à perdre pour avoir place au Lycée. Séance intéressante! Monsieur Laharpe a promis de parler de pelotes et de poupées.

— Bah! dit l'amie; en voilà un de littérateur!

Le mari frappait du pied, Riouffe étouffait; je pris mon air doctoral.

— Je suis bien aise de vous donner une leçon d'indulgence, mon ancienne écolière, et une autre leçon aussi : Plaute est le nom d'un auteur ; l'épopée est un poème particulier...

—Ah ! mon dieu ! interrompit-elle en éclatant de rire, je suis bien sotte!... Que voulez-vous, M. Fleury, ajouta-t-elle en s'inclinant et faisant l'humble d'une façon toute charmante, je sommes... eh! non, non !... je suis la seule sottise que ma mère ait faite.

Depuis, pas la moindre faute, rien qui ne fût d'un bon jugement et d'un langage pur et même orné ; depuis je l'ai vue aller toujours en grandissant. Ce serait maintenant à moi de lui payer des cachets.

Mais l'écorce ne s'enleva pas si facilement chez toutes celles qui commencèrent comme elle. Parées, ornées, brillantes, endimanchées par la richesse, nos Angots se travaillaient beaucoup sans doute pour se donner un air de bonne maison, mais leurs grands efforts pour cacher ce qu'elles avaient été faisaient demander

ce qu'elles étaient. J'en citerai ici un dernier trait où leur péché originel perce encore.

Un de nos hommes de lettres qui produisaient le plus était à la Comédie Française; nous donnions *les Horaces;* il s'assit aux côtés d'une femme mise comme une princesse, ayant le port, le regard et le geste parfaits : —Mon Dieu ! que je m'ennuie, dit-elle; entendez-vous rien à cela, Monsieur? c'est bien bête ces Horaces! Après ce jugement motivé, elle se lève; l'ouvreuse, aux aguets d'un service qui lui était sans doute bien payé, se présente : —Dites que l'on fasse avancer ma voiture. — Où va Madame? — A *l'Enfant du malheur*, c'est bien plus mignon.

C'était en effet bien plus mignon pour elles : elles prirent le boulevart en belle passion. En fait d'art, le peuple ne peut être peuple impunément. Il ne faut pas tant parler à sa pensée que le frapper par le sens de la vue : la tragédie doit être mise sous ses yeux. Les boulevarts durent faire fortune. Les dames de la nouvelle

France donnèrent l'impulsion : elles avaient leurs loges à l'année chez nous, où elles venaient une heure ou deux montrer leurs diamans ; mais aux boulevarts étaient leurs théâtres de prédilection. Il leur fallait, au moins trois fois par semaine, pour une demi-pistole de catastrophes, d'incendies et de carnage ; plusieurs même s'étaient mises au régime d'un assassinat par jour, et toutes sans distinction, toutes, d'un commun accord, devinrent les dames patronesses du drame de fraîche invention qui se déployait là avec son luxe d'énergie et de mauvais goût.

J'en suis arrivé à l'évènement suprême de l'invasion du domaine théâtral par un farouche étranger, l'invasion du mélodrame ; et je touche à cet autre singulier envahissement de quatre rimes ambitieuses, deux féminines, à savoir : gloire et victoire ; deux masculines, à savoir : guerriers et lauriers. Dès cette époque, l'empire des larmes se divisa, le mouvement théâtral présenta deux points distincts et opposés : l'énergie

sauvage et mal apprise de la dramaturgie nouvelle, et la dégradation de l'empire tragique. Quelle était la plus fausse de ces deux muses, ou de celle qui se présentait chez nous montée sur des échasses, ou de celle qui, en faveur de la foule, descendait de son piédestal pour se mettre les pieds dans la boue à la portée des souliers ferrés?

C'est ici le cas de faire un grand acte de conscience. Je suis de la Comédie-Française, mais avant tout j'appartiens à l'art, et sans être ni l'apôtre ni le partisan d'un genre où chaque grand homme de moyenne renommée peut trouver un poète, où chaque héros de cour d'assises peut prétendre à l'honneur de faire allumer le lustre, je puis dire que le mélodrame fut un rude coup porté à la routine. Pour grandir il manqua au mélodrame un comédien de génie; il manqua à notre tragédie nouvelle pour tomber l'abandonnement d'un sublime comédien. Talma fit pour ce poème énervé ce que Voltaire voulut faire pour la langue; comme

Voltaire, il dit : C'est une gueuse fière ; elle est perdue si je ne la force à recevoir l'aumône !

C'est toujours avec bonheur que je retrouve Talma ; Talma est autant une littérature qu'il est un comédien ; il appartient à un ordre de choses littéraire tout nouveau qui, ne pouvant s'essayer par le poète, s'essaie par l'acteur. Talma donne une pensée à la tragédie actuelle, qui n'est plus qu'une forme ; sans lui elle croulerait ; car sans lui elle n'est pas ; et, dans ce sens, notre tragique n'est point l'interprète des poètes ; le rôle subalterne est pour eux, ils sont ses habilleurs. Il est, lui, le sang, il est la sève, il est la vie de leurs épîtres dialoguées ; c'est, à la lettre, un improvisateur à qui l'on ne donne que l'intitulé d'une passion, et qui répond par une tragédie vivante et terrible. Tout sonne du cœur, tout vibre de l'ame dans cet homme qui crée la statue dont les autres fournissent l'argile. Je serai aussi hardi que l'abbé de Pons le fut envers l'œuvre d'un homme qui gouverna son siècle, et je dirai de la tragédie de nos jours ce qu'il disait de la juive

Marianne : « C'est un cadavre couvert de perles ! » Ce cadavre-là, Talma le touche et il se lève, et, à sa voix, il marche. Pour moi Talma fait des miracles depuis vingt ans.

Mais j'entends derrière moi de sourds reproches ; pourquoi parler en apostat ? Ne suis-je plus le doyen de la Comédie-Française ? Dénigrerai-je une poétique dont je vis ? Vais-je renier et Corneille et Racine, et Voltaire et Crébillon ?

Je suis orthodoxe. Je me souviens que l'âge m'a fait le doyen de la Comédie-Française : je ne dénigre point une poétique vigoureuse, énergique, harmonieuse, cette poétique qui a inspiré nos chefs-d'œuvre, et plus tard l'auteur d'*Agamemnon* et *des Templiers* ; qui a dicté à Legouvé les imprécations de Caïn dans *la Mort d'Abel*. Je suis le partisan de cette poétique quelquefois écoutée par Chénier ; qui a inspiré souvent Ducis, et plutôt ses scènes que ses pièces ; mais je suis l'ennemi d'une tragédie qui, ayant la rhétorique pour elle, a contre elle les pas-

sions et la terreur. Ce n'est pas que je lui en veuille à cette pauvre vieille, qui ne vit que des pléonasmes du dix-septième siècle ; mais il m'ennuie de la voir faire de son poignard le fuseau de ma mère l'oie ; je sais si bien comment elle va le dévider ! et je m'enfuis lorsqu'elle commence son conte éternel : Il était une fois un roi et une reine, etc.

Un mot du reste pour la justifier ; car on doit son secours aux opprimés et aux faibles.

La tragédie des vingt années qui viennent de s'écouler n'a pas été libre ; la comédie non plus ; mais la comédie a tant de départemens ! Au milieu de ce mouvement perpétuel des esprits, de cette variété infinie de mœurs et de ridicules, elle accroche toujours quelque bonne scène sans éveiller les susceptibilités puissantes : aussi a-t-elle pu marquer son existence par des ouvrages qui resteront. Etienne, Picard et Duval ont eu de l'adresse, de la force, du courage et de la persévérance ; et encore, que de vigoureuses idées étouffées entre les deux gui-

chets de la douane du Parnasse! surtout chez Duval, ce véritable paysan du Danube, qui ne veut trouver d'éloquence que dans les bonnes vérités, qui les dit en Breton, et qui prend le vice comme Picard prend le ridicule, en flagrant délit. ! Depuis un demi-siècle, le théâtre n'a pas d'indépendance. La terreur trembla devant cette littérature qui parle directement au public; et par crainte d'elle le Directoire fermait les salles de spectacle comme on ferme une boutique. La littérature dramatique eut tous les malheurs, et le premier fut celui d'être protégée par Napoléon. Napoléon l'enrégimenta pour la faire sienne. Il favorisait les talens, sans doute, mais il comprimait l'indépendance : aussi les talens devaient-ils devenir vulgaires et uniformes. Les prix décennaux mêmes, et je m'étonne qu'avant moi personne ne l'ait observé, les prix décennaux, qui étaient institués pour donner l'essor aux lettres, devaient les retenir. Bonne politique de les retenir sans démonstration de puissance

ni d'arbitraire, et cela pendant un dixième de siècle! Toute la littérature se courbait ainsi sous le prix décennal. Ne fallait-il pas plaire aux juges? Les juges ne ressortissaient-ils pas de l'empereur? C'était substituer habilement le désir des distinctions au désir de la gloire. Ce fut un coup de maître, un tour que le Lion trouva dans la gibecière du Renard : ainsi, pièces de théâtre, livres, écus de cent sous, portaient la même effigie; et si elle ne s'y trouvait empreinte, gare! La fuite de Duval en Russie, la prison du courageux Dupaty et son séjour dans les pontons, viennent en preuve à ceci. Le Vaudeville même était craint et surveillé..... le vainqueur de l'Europe avait peur de la marotte d'un enfant!

Auteur, oseur, a dit Beaumarchais; je voudrais bien savoir ce qu'il aurait osé de 1804 à 1815! Il se serait tu, ou si la rage de faire des vers l'avait tenu, ou s'il lui avait fallu vivre de ses vers, il serait entré dans la gamme officielle des sarcleurs de vers d'alors. Il aurait

versifié les fêtes municipales et impériales. Comme beaucoup d'autres, il aurait fait piaffer Pégase dans un rond et tout autour d'un encensoir. Napoléon était membre de l'Institut, et classé parmi les mathématiciens : la tragédie, hors quelques rares exceptions, se plaça tout naturellement dans la section de mécanique.

Il fallait bien cependant que notre comité en reçût quelques unes pour apaiser la grosse faim des bourgeois de Paris, qui jouaient la bouillotte et aimaient les cinq actes; mais dès que le titre m'en était lu, dès que les premiers personnages défilaient, j'étais comme le grand-maître des Templiers, je disais à chaque changement de scène : — Je le savais. Ces évènemens sans intérêt, sans vraisemblance, cette versification sans poésie, je ne dis pas sans harmonie, cette syntaxe si rebattue, ces malheurs d'aujourd'hui, connus depuis cent ans, ce campistronage restitué, me rappelaient le poète curé de Mont-Chauvet cité par Diderot, lequel disait qu'il n'y avait rien de si facile que de

conduire une pièce de théâtre, pourvu qu'on sût compter par ses doigts jusqu'à cinq. D'après lui, selon qu'on voulait que David couchât ou non avec Betzabée, il n'y avait qu'à dire au premier doigt : David couchera ou ne couchera pas avec Betzabée; et aller depuis le pouce jusqu'au petit doigt, où David couche ou ne couche pas, selon que le poète en a décidé.

Talma a jugé d'un seul mot cette poésie-là; il a dit qu'il y avait du talent, beaucoup de talent, et si l'on veut un grand talent à l'exercer; mais qu'il lui manquait L'ÉPANOUISSEMENT. Aussi appelait-il et appelle-t-il toujours de tous ses vœux une réforme; aussi y aide-t-il de toutes ses forces. Plus d'une fois il en parla à l'empereur, dont le penchant pour Corneille était bien connu, mais qui aimait en même temps les creux hémistiches des Ossians à la suite.

— Ils sont purs, châtiés, sonores, sire, disait-il un jour à propos d'une tragédie sur laquelle l'empereur lui faisait querelle; par malheur ils prennent leurs traînées de phosphore

pour des éclairs. Ils ne saisissent plus la nature sur le fait comme elle a besoin d'être saisie ; ils la font poser comme on fait poser un mannequin. C'est moi surtout qu'ils affublent de leurs oripeaux : ils ont retourné sur mes épaules les draperies auxquelles Racine a si bien donné le pli. Je suis bien las du tonnelet à la Louis XIV !

— C'est un glorieux chiffre cela, Talma !

— Il en est un plus glorieux encore....

— Bon ! vous voulez me faire oublier que j'ai raison.... Que manque-t-il donc à notre tragédie, monsieur ?

— Sa Majesté veut-elle me permettre une grande hardiesse ?

— Allez, allez. J'aime vos hardiesses, Talma ; elles ont quelque chose des raccourcis de Michel-Ange.

— Eh bien ! sire, il manque à notre tragédie moderne la redingote et le petit chapeau de l'empereur.

Napoléon ne laissa pas tomber le mot, il

chercha cette sorte de tragédie, et, faute du petit chapeau, il trouva le casque d'*Hector*.

Mais la question littéraire disparut devant une question bien autrement importante pour lui : les chants du héros troyen devinrent la *marseillaise* de l'empire ; et, d'après l'expression énergique de ce célèbre patron, l'auteur d'*Hector* venait de trouver la tragédie de bivouac [1].

Ainsi, avec sa madame Angot, Aude avait fait une épigramme contre les nouvelles fortunes de la société. En mettant sur la scène l'homérique fils de Priam, Luce de Lancival fit un madrigal à la louange des nouvelles fortunes du champ de bataille. Ainsi, j'ai rapproché la distance qui existe entre *Madame Angot* et *Hector*. Si le calendrier n'est pas pour moi, l'observation me donne raison. Entre ces deux

---

[1] M. le duc de Brissac avait dit un mot plus significatif à propos du *Siège de Calais* ; il appela cette tragédie nationale : le *brandevin de l'honneur*.

(*Note de l'éditeur.*)

personnages, il est un lien mystérieux qui peut être aperçu seulement par celui qui s'est fait la minutieuse habitude de lier des faits et des rapports de mœurs plutôt que de dates. Madame Angot est parvenue par le commerce, Hector est parvenu par les armes. Peut-être la fortune de madame Angot n'est-elle pas acquise sans quelques accrocs à la stricte probité, peut-être fit-elle à nos braves des fournitures sujettes à examen; mais cette millionnaire a une fille ou une nièce; elle l'offrira au digne Hector. C'est une manière de tranquilliser sa conscience: elle veut rendre au guerrier qui se repose ce qu'elle lui prit à ses heures de combat.

Mais la ressemblance, le point de contact n'est pas là seulement, et, en tenant compte de ceci, que le digne soldat avait souffert pour la France, et que la grande dame improvisée s'était enrichie à ses dépens, l'orgueil des militaires parvenus donna bien à la capitale quelques scènes comiques.

Les nouveaux généraux, les nouveaux officiers formaient dans la société une classe mixte fort singulière; ignorans sur certaines matières, ils avaient des connaissances profondes sur d'autres. Parfois crédules comme des enfans, souvent méfians comme de vieux procureurs, irrésolus comme des gens qui ne connaissent pas le terrain sur lequel ils marchent, et pleins d'audace comme ceux qui ont peur de leurs irrésolutions, ils affectent mal à propos une grande assurance, ou se donnent à contre-temps les airs d'une grande timidité. Leur ton est soldatesque et drapé, mais ce ton a de l'héroïque : ils s'alignent pour faire une politesse; mais ils la font. Ce ne sont point des gens comme il faut; ce ne sont point des habitués de la bonne société, des hommes de bonne compagnie; ils ne sont point bourgeois, ni gens du commun : ils forment une nouvelle espèce dont le type n'est nulle part, dont s'empare la mode; c'est l'Hippolyte de Racine, qui n'a pas trouvé d'Aricie en garnison; ils en cherchent partout:

ils ont l'œil sur le César de Saint-Cloud : ils l'imitent ; ils voudraient, ils attendent aussi une Beauharnais. Tous ces maladroits-là ont gagné des batailles : cette main qui renverse des carrés ennemis ne sait pas s'avancer à propos vers une dame. Il est vrai de dire que, chez la plupart, ce défaut de souplesse vient de l'idée que peut-être, un jour, eux aussi obtiendront le pouvoir suprême ; et s'ils hésitent, s'ils ne se décident pas pour une dame, c'est dans la crainte de mal choisir la future impératrice. Il faut attendre, ils savent qu'ils auront l'empire de la force. Ils veulent trouver bien sûrement celle qui doit avoir l'empire de la grace.

Je n'oublierai pas ma bonne habitude de ne jamais rien avancer sans citer un fait à l'appui. Les anecdotes fourmillent. Je n'en prendrai qu'une.

La scène a lieu chez un orfèvre dont la fille épousait ce jour-là un capitaine de hussards. Le promis a engagé aux fiançailles quelques of-

ficiers. Un général, que je nommerai Antoine-Hector, est de la partie et vis à vis de lui on a placé un colonel; je le nommerai Pierre-Hector.

Tous deux sont noblement balafrés. Le colonel est mieux que le général; sa blessure est mieux placée, sa figure est plus riante. Il est vrai que le général est marié, ce qui peut-être le rembrunit un peu, parce qu'il comprend bien que, pour arriver au pouvoir, il faudra que tout vienne de lui. Le colonel a des grades de moins, mais il a une chance de plus.

Madame Antoine-Hector est cependant fort intéressante : elle donne sa confiance à tout le monde, elle la demande à haute voix; elle dit à qui veut l'entendre, et personne ne peut s'en dispenser, l'histoire de son père, homme opulent, ancien mestre-de-camp, qui avait la croix de Saint-Louis. Après plusieurs anecdotes sur ce père, et notamment des détails sur la première infidélité qu'il fit à sa femme, sa mère à elle, chanoinesse relevée de ses vœux par la cour de

Rome, elle passe aux aventures de son mari. Le brave Antoine-Hector a rendu de grands services à la patrie. Auprès de lui Bonaparte n'a rien fait; c'est pour cela que madame Bonaparte lui en veut. Elle lui avait été présentée; mais l'impératrice ne l'avait pas reçue avec les égards et les honneurs qui étaient dus à son mari, car à peine l'avait-elle invitée une fois à souper et deux fois à son thé. Ceci aurait pu passer; mais ce qui l'avait choquée plus que tout, c'est qu'ayant voulu faire une politesse à l'impératrice en l'invitant à son tour à souper chez elle, madame Antoine, la parvenue au trône, au lieu de s'y rendre, lui avait envoyé Duroc pour lui faire des excuses, assurant qu'elle n'était pas en état de sortir. Et jugez quel affront! ajoutait la conteuse courroucée en regardant tout le monde, madame Bonaparte était allée le soir même à l'Opéra!

Ces souvenirs, et notamment ce souper refusé rappelé par sa femme, étaient restés comme un poids sur le cœur d'Antoine-Hector. Aussi

il crie à tue-tête pour le gouvernement républicain contre le gouvernement actuel. Mais Pierre-Hector se déclare hautement en faveur du despotisme d'un seul : il a ses raisons ; il demande seulement qu'il soit organisé d'une manière régulière.

Mme ANTOINE-HECTOR.

Puisque monsieur le colonel est un ami sincère du gouvernement impérial, je n'ai rien à objecter à cela, et je lui conseille même de rester un bon et fidèle sujet, si jamais mon mari se nomme Antoine Ier et est empereur des Français.

PIERRE-HECTOR, *riant.*

Ah ! ah ! bien !.... parfaitement ! Vive Antoine Ier !

ANTOINE-HECTOR, *avec vivacité.*

Vous croyez plaisanter. Eh bien ! moi, Antoine, je vous soutiens que j'ai plus d'espoir d'être empereur que Napoléon Bonaparte ne

pouvait espérer de l'être il y a dix ans quand il était colonel, et qu'il fut arrêté par les terroristes. Ne suis-je pas Français ? et il est étranger.

PIERRE-HECTOR, *avec un consentement ironique.*

C'est juste. C'est un titre !

ANTOINE-HECTOR, *présentant la main à Pierre.*

Touchez là ; si je suis empereur, comptez sur moi ; je vous fais général et je vous nommerai grand-officier de la Légion-d'Honneur.

Mme ANTOINE, *après avoir refléchi quelque temps.*

Si j'ai la couronne.... la France sera heureuse, car nous aimons tous les deux la paix. Puisque nous n'aurons plus de guerre, il n'y aura plus d'impôts ; tous les *milords anglais* pourront venir ici dépenser leur argent peu nous importe comment. (*S'adressant à Antoine avec un air respectueux, mais où se mêle la cer-*

titude de son influence.) Veux-tu, mon petit cœur, que tous ces messieurs soient des chambellans? Et, si tu me le permets, je prendrai toutes les dames de la société, et elles seront dames ou demoiselles d'honneur.

ANTOINE-HECTOR, *avec un assentiment où perce la majesté, et pourtant laissant échapper une pensée qui semblerait ne pas appartenir à l'ambition.*

Fanny sera lectrice.

PIERRE-HECTOR.

Doucement! doucement! Si Napoléon meurt, j'ai plutôt lieu d'espérer de lui succéder. N'ai-je pas plus de droits à être empereur que vous? Voyons, qui de nous deux est en activité de service? Si Bonaparte n'eût pas toujours été employé, peut-être serait-il resté avec la moitié de ses appointemens inconnu et méprisé. La plupart des maréchaux et généraux qui servent maintenant sous lui n'étaient-ils pas au dessus de lui il y a dix ans?

ANTOINE - HECTOR, *se contenant à peine.*

C'est-à dire?...

PIERRE-HECTOR, *s'échauffant toujours.*

C'est-à-dire que, si je suis content de vous, monsieur le général Antoine, je pourrai, dans dix ans, vous nommer maréchal ou vous appeler au ministère de la guerre.

Mme ANTOINE-HECTOR.

Je ne souffrirai pas ça! Antoine, défends ton droit!

PIERRE-HECTOR.

Vous n'y perdrez pas, madame Antoine. Aussitôt que je serai marié, vous serez dame d'honneur de ma femme. (*Prenant un ton à la fois gracieux et clément.*) Et peut-être, en vous rappelant un jour la conversation que nous avons aujourd'hui, vous vous féliciterez de ce que nous avons fait connaissance.

Mme ANTOINE-HECTOR, *outrée.*

Moi, la dame d'honneur de ta femme! d'une

je ne sais qui !... Qu'elle y vienne !... je lui repasserai ses atours !

ANTOINE-HECTOR *furieux, caressant le cou d'une carafe qu'il s'apprête à lancer.*

Moi, général sous un colonel tel que toi !

Mme ANTOINE-HECTOR.

Moi, qui ai eu toute ma vie l'ame d'une impératrice.... dame d'honneur !

ANTOINE-HECTOR.

Non, monsieur le colonel ! non ! jamais je ne vous prêterai serment de fidélité.

PIERRE-HECTOR, *l'œil en feu.*

Eh bien ! je vous ferai punir comme un rebelle !

ANTOINE.

Rebelle toi-même !

PIERRE.

Vous serez fusillé !

ANTOINE.

C'est toi qui le seras!

PIERRE.

Moi ?

ANTOINE.

Toi.

PIERRE.

Passer par les armes Pierre Ier !

ANTOINE.

Il n'y a de premier que moi ici. Fusiller Antoine Ier!

La querelle en est au dernier point d'exaspération. Les deux empereurs se lèvent, ce n'est pas la bravoure qui leur manque, ils vont chercher leurs épées; la société s'y oppose, on les réconcilie tant bien que mal : cependant les capitaines et les officiers présens ont haussé les épaules, et un gros-major , qui les regardait

de l'œil d'un homme qui prend en pitié la folie, se baisse vers une dame, et lui parlant à l'oreille : — Ce sont deux orgueilleux, dit-il, ils perdent la tête. Parbleu ! j'espère bien que, si Bonaparte meurt, la France ne choisira pas d'autre empereur que moi !

Napoléon connaissait toutes ces prétentions, il savait qu'il en était entouré. Il fallait de la pâture à ces orgueils acquis au prix du sang, il fallait faire évaporer tous ces châteaux en Espagne. On sait s'il y fut habile. La tragédie d'*Hector* fut une des adroites flatteries du grand général adressées à ses sous-lieutenans passés barons ou comtes de l'empire.

On aperçoit maintenant comment, dans la société nouvelle, la société civile et la société militaire se touchaient ; pourquoi madame Angot fut chansonnée, et pourquoi Napoléon prôna une tragédie qui fut la prédication du sabre.

Il me reste à parler de la façon un peu libre dont j'ai traité une des branches suprêmes de notre littérature. Je ne suis pas un grand clerc,

mais l'ennui m'a averti ; j'honore l'antique, je voudrais que l'on se défît du caduc. Je laisse aux journalistes à disserter et à se faire un amusement d'écheniller l'arbre quand il faudrait en couper le tronc ; ces messieurs ne vont jamais au plus tôt fait. Je fais une seule observation aux hommes de bon goût qui, faute de m'avoir bien compris, m'en voudraient trop. Il y a une grande différence entre la littérature des Bernardin, des Staël, des Châteaubriand, des Lemercier, et cette littérature qui se mourait de timidité. La littérature de l'empire est belle et bonne; c'est la littérature impériale qui ne vaut rien.

Le public a jugé Luce de Lancival et sa pièce : je n'ai pas à jeter mes idées à la traverse; d'ailleurs je dois faire ici l'aveu que je serais partial. Napoléon a eu son Hector, j'ai le mien, moi chétif ! Je ne sais si l'admiration du grand homme était de bonne foi, s'il ne regardait pas cette tragédie comme la consécration des bulletins de la grande armée; moi j'ai une haute admiration, une admiration sincère pour

un chef-d'œuvre qui n'a pas vu le jour et que je tiens à gloire de révéler. L'opinion d'un empereur est acquise à Luce de Lancival, la mienne sera d'un bien faible appui pour Clairfontaine; mais je mettrai de mon côté la justice, grande dame dont le trône a bien aussi sa puissance.

—

V

Deux inconnus.

La veuve du poète. — Clairfontaine.— Encore le grand rouleau. — Aventures à la cour d'Élisabeth Petrowna. — Étrange conclusion. — L'auteur des *Deux Pages*. — Ménage poétique. — L'énigme du *Mercure*. — Le lampion. —Vers d'un inconnu.

Au commencement de 1809, par un de ces brillans soleils d'hiver si rares dans la capitale, Napoléon parut au balcon donnant sur le jardin des Tuileries : aussitôt de nombreuses ac-

clamations le saluèrent; il y répondit d'un geste heureux et bienveillant : ensuite il resta en place, respirant l'air pur, contemplant l'éclat du jour, ranimant ses membres au soleil comme un pauvre homme et réchauffant son ame d'empereur aux adorations de la foule.

Non loin de là, une vieille femme, vêtue de noir, était appuyée sur les balustres de fer dont les gazons de Le Nôtre sont entourés. La face au château, les mains cachées sous un grand mantelet, depuis le matin elle n'avait pas bougé : ses yeux ne s'étaient portés ni à droite ni à gauche ; dirigés sur le balcon, ils attendaient. En vain la foule passait. Pressée, serrée, heurtée, elle restait immobile; et à cette immobilité, à la pâleur de son visage et sous le vêtement noir qui l'a couvrait, on aurait dit d'une statue descendue de son piédestal.

Dès que l'empereur se montra, un long soupir s'échappa de la poitrine de cette femme, une légère rougeur colora ses joues, la vie sembla monter du cœur au visage ; cependant

elle ne quitta pas le sol où elle paraissait clouée. Sans porter sa vue sur la foule qui était entre elle et l'empereur, elle avait deviné la difficulté d'avancer à travers ses rangs pressés : elle attendait toujours. Enfin le regard de Napoléon qui se promenait en tous sens sur la multitude se prolongea jusqu'à cette femme isolée, remarquable par sa haute taille et ses longs vêtemens ; l'œil lucide du héros interrogea l'humble mais noble attitude de la personne en deuil ; et, bien qu'il ne pût pas distinguer parfaitement une physionomie remarquable, il vit que cette femme apportait auprès de lui une douleur profonde, et qu'elle avait une instante requête à présenter : de son côté la dame s'aperçut qu'elle avait été comprise. L'empereur eut pour elle un signe de bon accueil, et à ce signe la femme leva ses deux mains suppliantes qui tenaient un rouleau de papier.

Au même instant un mot souverain fut dit dans le palais, un officier d'ordonnance se détacha du groupe des courtisans et partit ; la

dame en deuil s'avança de quelques pas. Mais quand l'envoyé de Napoléon arriva au lieu désigné, il ne trouva personne : il demanda vainement; la dame n'avait pas été remarquée, on n'en put donner aucune nouvelle.

Napoléon fut de mauvaise humeur; il y avait en lui une sorte de seconde vue à laquelle se dérobaient peut-être les détails vulgaires, mais qui s'ouvrait aux clartés des dignes et grandes choses. Une occasion d'être vraiment empereur et de l'être dans ses plus nobles prérogatives lui semblait échappée, et il s'en voulait à lui-même de cela. Dès lors il manqua rarement de se présenter en public, et toujours il voyait les habitués de ce spectacle saluant de leurs cris ce qu'ils tenaient à obligeance impériale ; mais la femme qui l'avait frappé ne paraissant plus, il se déshabitua de cette promenade. Le beau temps d'hiver cessa d'ailleurs ; et les journées humides et pluvieuses étant venues, le balcon fut totalement interdit.

Cependant ce qui avait chassé les curieux et

les admirateurs ramena la dame dont je n'ai pas encore fait faire connaissance. Elle vint plusieurs fois, et entre autres pendant l'une de ces matinées où la pluie tombait à torrens : elle entra dans le jardin, se dirigea vers le pavillon de l'horloge et se mettant à la place qu'elle avait déjà occupée, elle attendit encore.

Cette fois personne ne la heurta, elle ne fut point pressée par la foule ; la foule n'adorait son empereur qu'aux jours de beaux soleils ! De rares passans couraient ; d'autres, bien couverts, bien à l'abri sous un parapluie, s'arrêtaient un instant pour regarder cette dame, qui, sans y prendre garde, s'exposait ainsi. Si on lui offrit de la protéger contre la tempête ou de la reconduire chez elle, jamais elle ne sut le dire ; seulement elle se rappelait avoir fait quelques gestes supplians ou énergiques toutes les fois qu'un obstacle se trouvait entre elle et le balcon, d'où elle paraissait attendre mieux que la vie ; car, à son âge, elle se tuait sous ce déluge dont elle était inondée.

Cependant la journée allait finir, et déjà quelques surveillans jetaient un regard de mauvais augure sur la noble vieille qu'ils se disposaient à interroger et à arrêter peut - être, lorsqu'elle fit tout à coup un mouvement rapide et s'avança vers le grand pavillon. En regardant où elle regardait, on put distinguer une ombre qui paraisssait à travers les carreaux de vitres du château. Bientôt cette forme se dessina, et l'empereur vivement, et avec toute l'ardeur d'un jeune homme qui se précipite vers une maîtresse long-temps attendue, ouvrit lui-même malgré la pluie battante, et ne voulant pas écouter, ou peut-être n'entendant pas les observations de ceux qui l'entouraient, le buste en dehors du balcon, il appelait la femme. Elle fit encore quelques pas, puis tomba sur ses genoux, tenant d'une main un rouleau de papier qu'elle soulevait vers l'empereur, tandis que l'autre main soutenait un coin de son châle au dessus de ces mêmes papiers, avec l'intention bien évidente de les mettre à l'abri de la pluie.

Déjà un officier était auprès de la suppliante.

— L'empereur veut vous voir. Venez.

Elle essaya de se relever ; mais ses forces étaient épuisées : elle resta là.

— Je ne puis, dit-elle, en faisant un effort désespéré ; je ne pourrai pas !

— Eh bien ! criait l'empereur avec la voix qu'il avait dans ses grandes impatiences, eh bien !

— Sire, elle se trouve mal, disait l'officier dont la parole n'arrivait pas bien distincte. Mais en voyant ce jeune homme appeler les personnes qui se trouvaient là, Napoléon comprit.

— Qu'on me l'apporte, cette femme ! dit-il.

A peine cet ordre d'un despotisme si intéressant venait-il d'être donné, que la pauvre vieille était portée à bras devant l'empereur. Mais ses habits ruisselaient, mais mourante elle avait tout au plus la force de jeter autour d'elle un faible regard.

— Est-ce qu'il a plu ? dit Napoléon en promenant son foulard sur son habit. Oui, vrai-

ment! comme hier. Allons, il faut changer. Mais cette dame est plus pressée que moi. Qu'on en prenne soin; qu'elle soit bien rassurée. Je veux la voir, entendez-vous!

Une heure de véritable attente pour l'empereur s'écoula entre ce premier incident et la présentation de la dame inconnue. Enfin on l'annonça.

Elle parut vêtue d'une robe moins simple que la sienne, la seule que les dames eussent pu trouver qui lui allât, et sous ce costume la nouvelle protégée attira tous les regards. Sa taille légèrement voûtée était belle encore, sa démarche avait de la gravité, sa figure respirait cette mélancolie résignée qui est la grace de la douleur. L'empereur fut frappé de ce bel ensemble, et il alla au devant d'elle comme il serait allé au devant d'une Marie-Thérèse ou d'une Elisabeth.

— Mettez-vous là, madame, lui dit-il, en la forçant de s'asseoir; vous êtes faible et fati-

guée..... Savez-vous que vous jouez à vous tuer!

— J'avais tant besoin de voir Votre Majesté!

— Mais je vous ai vue une fois; j'ai envoyé: vous étiez partie.

— J'avais deviné l'intention de l'empereur, je me suis avancée. Les gens qui étaient là m'ont repoussée, et, sans le vouloir, ils m'ont meurtrie, blessée; je me suis évanouie....

— Et vous avez été malade tout ce temps-là? dit l'empereur en contenant un désir de prendre la main de cette dame.

— Depuis cinq jours j'ai pu revenir à cet endroit où Votre Majesté m'avait vue.

— Par ces temps affreux! par ces tempêtes! mais on ne veille donc pas sur vous? on ne vous suit donc pas?... personne ne vous aime donc?

—Oh! Sire, dit l'inconnue avec un sourire qui fit rayonner son visage, je suis mère, et, parce que je suis trop aimée, je trompe ma fille et mon gendre: ils sont à Versailles, je suis ici.

— Que puis-je faire pour vous ?..... Vous êtes veuve ?

Alors la pauvre femme jeta un regard sur les vêtemens qu'elle avait été forcée de prendre ; elle sembla honteuse de cette sorte d'infidélité à une mémoire chérie ; une larme roula dans ses yeux.

—Le deuil est dans le cœur, madame! ainsi vous avez perdu votre mari?

— Depuis 83, sire.

— 83 ! vingt-six ans ! Depuis vingt-six ans vous portez le deuil ! Vingt-six ans !..... Votre nom ?

— Clairfontaine.

— Clairfontaine !...

Et l'empereur, qui n'aimait point à ne pas tout savoir, semblait chercher dans sa mémoire.

—Inconnu, Sire, inconnu de tout le monde. Mais j'ai vécu pour qu'on le connût. Je me suis efforcée de vivre vingt-six ans pour cela ; j'attendais des temps meilleurs ; j'attendais quelqu'un

qui fût bien puissant.... Il me semble que je vous attendais, Sire!

Napoléon touché la regardait; mais cette fois madame Clairfontaine se tint debout.

Puis elle raconta au vainqueur des rois, au maître de l'Europe, l'histoire obscure d'un poète inconnu, d'un poète qui avait souffert dans lui et dans ses ouvrages, dont la vie s'était passée à concevoir et à produire; génie ignoré auprès duquel un siècle passa sans le voir; génie dont le courage fut emporté dans la grandeur de ses œuvres; imagination faible par sa puissance même et blessée de ses propres armes; génie craintif qui se laissa accabler par un premier revers et dont les chants retentirent dans l'ombre et sans trouver une voix qui fût assez puissante pour les redire au monde. La noble veuve du poète parla d'enthousiasme à l'illustre empereur; elle parla de toutes les forces de la foi; elle cita des vers, des scènes, des tirades, et l'empereur intéressé, séduit, écoutait toutes ces mélodies : la mélodie de la femme aimante

qui plaide de sa voix et de ses larmes pour l'être aimé et grand qu'elle faisait revivre, la mélodie des vers du poète mort et qui ne vécut que pour l'honneur de l'art, lui que les artistes ignorèrent. Justice ! réparation ! gloire au génie méconnu ! disait la veuve Clairfontaine en interrompant les vers de son mari ; et puis, les reprenant, de nouveau elle devint une sublime actrice. Elle s'animait, elle faisait valoir les beaux endroits. Ce fut peut-être la première fois que l'empereur oublia, et que l'on oublia aussi autour de lui, la sévère étiquette des Tuileries, tant est grande la puissance de l'émotion vraie et sentie. Toutes ces ames s'étaient mises à l'unisson de celle de la veuve ; le vers racinien de Clairfontaine se répétait sur toutes les lèvres et passait dans tous les cœurs ; ce fut une scène de beau délire, où la vie réelle disparut devant une puissance au dessus de la vie, une de ces scènes plus souvent refusées aux rois qu'aux autres hommes, et auxquelles Napoléon a déclaré qu'il fut parfois heureux de se

mêler. Cette fois du moins il se livra franchement, et prenant des mains de madame Clairfontaine le rouleau de papier si précieusement protégé contre le mauvais temps quand la vieille et courageuse veuve y livrait son corps et sa vie, il lut :

HECTOR.

— Hector ! ma tragédie ! Hector, mon héros adopté ! quoi ! M. Clairfontaine aussi a fait un Hector? Et il se mit à parcourir le manuscrit. C'est bien ! s'écriait-il ; c'est bien ! Quoi ! sous le règne de Voltaire on faisait des vers comme ceux-là, simples, naturels, antiques ! Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers les militaires présens, ceci aussi est une tragédie d'avant-garde, un chant guerrier !

— Cette tragédie fut reçue à la Comédie-Française en 1752 ; une injustice la fit exclure. Je viens à vous pour qu'elle soit réparée.

—Une injustice de 1752 ! une injustice d'un

demi-siècle ! diable !..... Et puis..... on joue l'Hector de M. de Lancival.

— Les anciens auteurs, Sire, ne craignaient pas de traiter les mêmes sujets ; j'ai réfléchi à cela : M. Luce de Lancival saisira sans doute avec empressement l'occasion d'ajouter un nouvel éclat à sa gloire.

— Sans doute ; mais c'est difficile..... Madame Clairfontaine, quelle est votre fortune...? Attendez.... vous avez mille écus de rente sur ma cassette.

— Sire, mon époux mourant m'a légué la représentation de sa pièce.

— Vous avez une fille, un gendre ? votre gendre aura une place.... les mille écus vous resteront..., nous ferons imprimer la pièce chez Didot.

— Sire, mon époux mourant m'a légué la représentation de sa pièce.

— Allons !... j'arrangerai cela... et je penserai à vous Monsieur Dalbe, dit-il à un sei-

gneur qui se trouvait là ; donnez ordre que l'on écrive à Saint-Prix. Il faut réparation !

Après cela il congédia la veuve tout émue, toute pleurante de joie ; et se tournant vers les assistans :

— C'est plus qu'une séance littéraire cela, messieurs !... nous avons vu la veuve d'un ancien. Puis il ajouta, avec un sourire qui n'avait de moquerie que pour ceux dont les femmes n'étaient pas là présentes : Cette femme est vraiment une épouse renouvelée des Grecs.

Le nom de l'auteur de l'ancien *Hector* manque à tous nos livres historiques qui offrent tant de noms dignes d'être ignorés ; ce ne sera pas la première fois dans ces souvenirs que j'aurai révélé un nom nouveau ou une circonstance littéraire passés sous silence ; mais jamais je ne l'aurai fait avec plus de joie.

Pierre-André Peloux de Clairfontaine s'était fait remarquer au collège Mazarin ; ce fut presque sur les bancs qu'il composa sa tragédie d'*Hector*, du moins à peine avait-il vingt

ans lorsqu'il la lut à l'ancienne Comédie Française.

Le comité fut frappé surtout du style de cet ouvrage, simple, noble, élégant et formé à l'école des bons modèles. Le vers de Clairfontaine sembla jeté dans le moule des vers de Racine. Mademoiselle Clairon, dont l'instinct tragique fut rarement trompé, prédit au jeune poète les plus grands succès et se chargea du personnage d'Andromaque.

Mais il y eut quelques retards; la pièce, d'abord en cinq actes que l'extrême simplicité du sujet ne paraissait pas comporter, fut réduite à trois; et pendant ce temps-là l'intrigue s'agitait, préparant à l'auteur la plus cruelle déception.

A quoi tient le génie? Il était donné à mademoiselle Hus d'arrêter l'essor de Clairfontaine; et pourtant, Dieu sait si le génie et mademoiselle Hus devaient jamais avoir rien de commun!

Mademoiselle Hus était une actrice reçue *par exclusion*. Peut-être ne sait-on pas ce que c'est que recevoir par exclusion. Le moyen est cependant fort usité dans les sociétés politiques et fort ancien dans les sociétés littéraires. Par exemple, au dix-huitième siècle, la Comédie Française emprunta ce tour de passe-passe à l'Académie. Voici l'explication :

Un concurrent est-il gênant, soit par son caractère, soit par ses entours, soit par son talent, soit quelquefois aussi parce qu'il porterait un tort grave au corps qui le recevrait trop vite, et qu'il faut laisser croître et se bien établir des influences dont on pourra lui faire opposition plus tard s'il persiste. On pousse à la traverse un candidat faible, mais dont les droits sont apparens, on lui cherche de puissans protecteurs, ils deviendront les soutiens de la corporation, dit-on ; on jette dans la balance un peu de talent, et, pour en faire incliner le fléau, une longue liste de grands noms, ou de considérans habiles, et puis l'on procède à l'admis-

sion par exclusion. C'est là le sublime de la diplomatie expectante.

Mademoiselle Hus s'étant glissée entre une fissure de la Comédie Française, avait toutes les inclinations de ceux que l'on admet par la savante manœuvre dont je viens de donner le secret ; ces gens-là se maintiennent comme ils se placent. Mademoiselle Hus écouta et envia le beau rôle d'Andromâque ; elle montrait un grand sentiment de jalousie contre le talent de mademoiselle Clairon qui n'avait aucun prétexte pour le lui rendre. Voulant bon gré mal gré donner au parterre une veuve d'Hector de sa façon, elle établit singulièrement son droit.

L'auteur occupait une assez bonne place chez M. Bertin, dit Bertin des parties casuelles, financier dont le vrai titre était *receveur général des revenus casuels et deniers extraordinaires de sa majesté*. M. Bertin était fort protégé de l'abbé Terrai, dont il paraissait le dévoué. Sa place lui donnait une grande influence, non pas qu'il l'exerçât, mais il en mangeait le reve-

nu et la laissait exercer par un premier commis qui avait acquis l'art de pressurer l'impôt de mille manières et de varier à l'infini la torture fiscale. On nommait cet habile homme le sieur Le Seurre et l'on avait commencé à nommer un impôt de son invention *la Seurette*. Or La Seurette avait des accointances avec mademoiselle Hus, c'est à dire que mademoiselle Hus était aimée de M. Bertin, lequel voulut déterminer son subordonné Clairfontaine à ôter le rôle donné à mademoiselle Clairon, pour l'offrir à sa maîtresse.

Le jeune écrivain avait du goût, de la probité et une haute idée de sa dignité de poète ; il refusa. Alors mille sourdes cabales se croisèrent contre l'ouvrage. On commença par en empêcher la représentation, et quant à l'auteur, dès que l'on fut bien sûr qu'il était sans ressources, bravement on le renvoya des bureaux.

Nouvellement marié à une fille pauvre, qu'il adorait (et l'on a vu si elle dut mériter d'être

adorée), Clairfontaine souffrit cruellement de cette injustice. Ce renvoi le laissait sans ressources. La colère de M. Bertin l'avait marqué au front: alors un anathème de fermier général mettait un homme pauvre en interdit. Sa jeune femme l'exhorta, le soutint et lui donna l'exemple du courage en travaillant nuit et jour à la couture, et lui, chercha des manuscrits à copier, refoulant au cœur la flamme de poésie qui le dévorait. Le jeune homme de génie vécut pauvrement et laborieusement des œuvres que lui confiaient de prétentieuses médiocrités. Trop heureux encore quand l'ouvrage venait ! car la vieille locution «arroser son pain de ses larmes» ne lui était pas toujours applicable : le nouveau ménage avait bien souvent des larmes à verser, et n'avait pas tous les jours du pain.

Mais la destinée préparait un peu plus de bien-être pour Clairfontaine, et cela bien au loin, au fin fond du Nord. Je n'ai pas caché la tournure de mon esprit; j'ai avancé combien il m'est entré de Jacques-le-Fataliste dans la

tête; eh bien! le cas est arrivé, pour moi, de croire plus que jamais à l'existence du grand rouleau. Pour qu'une vie d'honnête homme sacrifié fût améliorée, il fallait qu'il y eût sur le trône de Pierre-le-Grand une Elisabeth Petrowna, une grande-duchesse de Russie, un grand-duc qui aimât trop les manœuvres à la prussienne, une prude, un prince de Conti ambitieux, un duc de Courlande exilé et déposé; il fallut qu'un digne et beau gentilhomme eût la tête noblement exaltée, et que plus tard cette tête-là conçût des œuvres et fît des vers; il fallut enfin que le monde politique et le monde galant fût remué à je ne sais combien de degrés de longitude de Paris, pour qu'à Paris Clairfontaine obtînt une position sinon belle, du moins suffisante; et comme je ne fais guère d'excursion hors des choses qui ne me touchent pas en quelque point ou qui ne touchent pas au théâtre, tout ce remue-ménage fut nécessaire aussi pour que je sortisse des fondrières dans lesquelles je creusai si long-

temps mon sillon d'angoisse à la Comédie-Française. Cette impératrice, cette duchesse, cette prude, ce prince exilé, ce prince de Conti et ce jeune gentilhomme, tout cela me touche subsidiairement, et me conduit comme par la main à faire connaître un secret et un nom dont je dois la révélation depuis ma belle réussite dans les *Deux Pages*, mon *Cid* à moi !

Vers 1754, ou peut-être 1753, apparut dans les cercles nobles de Saint-Pétersbourg, et fut présenté à l'impératrice Elisabeth, un gentilhomme adolescent portant un nom antique et une noble figure, avec laquelle on pouvait s'en passer à la cour galante de cette majesté, qui a laissé la réputation de savoir apprécier le mérite en quelque rang qu'il fût placé. Parent du prince qui portait la couronne ducale de Courlande, il fut accueilli en homme dont l'ambition pouvait prétendre à tout. Jamais peut-être jeune seigneur ne réunit plus de droits à plus de qualités brillantes. Il était désespérant pour toutes les hautes prétentions dont ne manque

jamais d'être entouré le trône où s'assied une femme. Ceux qui aspiraient au cœur de la souveraine, et ceux qui mettaient la main au timon des affaires, tremblèrent ou pour leur influence ou pour leur doux avenir. Butucheff-Riumin se crut mal affermi pour la première fois; les Préobajinski, les Ismaëloeski, les beaux et zélés chambellans se tinrent sur leur garde. Il n'en fut pas de même des dames; elles briguèrent à l'envi l'honneur de plaire à l'aimable de Manteufel. Une belle réputation chevaleresque l'avait précédé; le rare surnom de poursuivant des dames lui avait été dignement, et, sans doute, justement acquis. On comptait bien qu'une telle réputation serait justifiée; aussi, entre les plus belles, les plus spirituelles, les plus renommées, fut-ce un concours charmant, une louable émulation à qui ferait les honneurs du pays au nouvel arrivé. Ainsi parut le jeune de Fronsac à la riante cour de la duchesse de Bourgogne.

Mais le baron Ernest de Manteufel avait reçu

du ciel un caractère particulier : il alliait aux graces de son siècle les pensées des temps plus reculés, et, en fait d'amour, il pensait que toute dame devait être vivement disputée, longtemps courtisée, et n'appartenir au vainqueur qu'après cent coups de lance donnés ou reçus, qu'après avoir franchi vingt murailles, éconduit dix duègnes; qu'il fallait surprendre des surveillans et combattre des jaloux; et encore, ceci fait, voulait-il trouver auprès de sa belle de nouvelles résistances, de nouveaux combats, une lutte de la passion et du devoir ; il n'aimait pas la main qu'on lui abandonnait, il se mettait à genoux devant le gant qu'il avait dérobé; sans doute il dut modifier quelquefois des opinions si arrêtées, mais on ne fit que le soupçonner, car la discrétion entrait comme vertu principale dans son système.

Les douces agaceries, les tendres avances ne le touchaient donc pas; il chercha parmi les beautés modestes qui paraissaient moins souvent à la cour ou qui n'y venaient que par de-

voir. Bientôt la renommée lui vanta les charmes de la comtesse Eudoxie, veuve d'un officier supérieur tué en voulant soumettre une tribu de cosaques. Eudoxie était la plus belle et la plus sage, et bien qu'il soit aussi facile de paraître vertueuse qu'il est difficile de l'être véritablement, depuis son veuvage elle n'excita pas le plus léger soupçon, pas même chez les femmes. Ce n'était point sans doute une vertu armée de griffes et de dents, mais elle savait combien toutes celles qui avaient péché surveillaient sa conduite : aussi prit-elle d'abord le parti de vivre avec une de ses tantes, noble dame, dame estimée, vieille Moscovite sans tache; et en attendant une autre détermination, elle poussa le scrupule jusqu'à ne point renvoyer plusieurs domestiques dont l'avait entourée le comte, qui, fort jaloux, avait adopté la mode et les précautions orientales. Elle ne voulut pas même se défaire du leste et sévère Hassan, nègre favori du défunt, dont il fit l'emplette dans les bazars de Constantinople.

Elle le garda comme un chien grondeur que l'on n'aime pas, mais que l'on conserve en souvenir de celui qui l'a donné.

Les difficultés étaient l'aimant du jeune de Manteufel, aussi ne manqua-t-il pas de tenter une périlleuse entreprise. Il fallait pénétrer dans une maison hérissée d'obstacles, réduire un cœur armé contre toute passion; il disposa ses galantes batteries : il fit les yeux doux à la manière française, il s'exposa à l'espagnole; vingt fois il risqua le poignard de Hassan. Il fut blessé même à l'escalade, disait-on, et cette circonstance le trahit. On sut ses poursuites et son peu de succès. Celles qu'il avait dédaignées furent heureuses de le voir repoussé : c'était une haute renommée dont elles aimaient à contempler le naufrage.

Les femmes vengées ainsi par une des leurs n'aiment guère de tout cela que la vengeance, et elles en briseraient volontiers l'instrument. Eudoxie, dont la réputation ne pouvait être

entamée, s'acquit bientôt le difficile mais ridicule renom de prude. Ne point céder à Manteufel, c'était bien pour ce qui concernait les représailles, mais c'était mal aussi, puisque une résistance qui faisait tant de bruit accusait la rareté du fait. On chercha le secret de cette sagesse de mauvais exemple, on fit de comiques histoires. L'amour de l'ardent chevalier fut moqué comme on sait se moquer à la cour, où la moquerie est préparée, modifiée, trempée au venin de toutes les langues, où chacun lui fait la pointe comme un stylet qui passe dans les mains de plusieurs habiles armuriers pour mieux arriver au cœur qu'il s'agit de frapper. Par malheur, la beauté d'Eudoxie avait un défaut : ses yeux étaient beaux, ses dents bien rangées, sa bouche rose laissait échapper un sourire enchanteur, sa tête était supportée sur un cou de cygne, mais les anneaux de sa chevelure semblaient aux connaisseurs d'une trop vive couleur de flamme, et il fut admis dans les cercles de dire que, si la belle com-

tesse ne faisait pas d'heureux, elle faisait des chevaliers de la Toison d'or.

— Elle vous résistera, disait au jeune baron une des belles dont il n'avait pas assez remarqué les avances, elle vous résistera toujours.

— Toujours! Est-ce donc un mot que l'on admette ici?

— On l'admet pour elle. C'est une vertu à toute épreuve, monsieur!

— Et que personne encore n'a fait succomber, madame!

— Ah! peu de gens ont votre courageuse audace.

— Que voulez-vous dire?

— Que la belle Eudoxie est comme Samson... toute sa force est dans ses cheveux.

La jalousie est implacable, surtout lorsqu'elle est injuste. Le mot était sanglant, et pourtant il portait moins que ne le pensait la dame; comme elle aurait adouci l'expression si elle eût su la vérité! Les femmes, d'ordinaire,

sont pleines de compassion pour celles qui se laissent vaincre, et cette compassion est une excuse de leur passé et une avance sur leur avenir. La chute d'Eudoxie devenait un encouragement pour tout le monde ; car Eudoxie avait failli. Je ne ferai pas languir davantage ceux qui veulent bien me suivre; je n'ai ni l'intention ni l'habileté de dérouler une à une les scènes d'un roman dont je vais de primesaut donner un détail essentiel : la sévère comtesse aimait le baron, et bientôt elle ne pourrait plus cacher aux regards les conséquences de sa faiblesse.

Heureusement vint l'hiver ; saison favorable, saison des fourrures, des pelisses et des robes amples, dont les précieux contours pouvaient dérober aux yeux des formes trop arrondies. On comptait ainsi cacher sa maternité sous le portefeuille, et au retour du printemps on avait formé le projet, après une longue promenade, de faire un séjour réparateur dans une terre éloignée. Eudoxie aurait sacrifié sa

vie à sa réputation : je laisse à penser si toutes les précautions furent prises.

Mais quoi! dira-t-on, le baron Ernest ne pouvait-il pas réparer la faute commise par un mariage où tout semblait d'accord, la naissance, la fortune et le goût? N'aimait-il pas? N'était-il pas aimé? N'avait-il pas sa liberté? Eh! mon Dieu! non. Le jeune baron ne pouvait pas épouser : il n'était pas libre. Enrôlé dans la milice de l'ordre Teutonique, il faisait partie de cette chevalerie dont la gloire fut si grande et la puissance si vaste; sorte d'ordre monastique et guerrier dont les représentans d'alors ne ressemblaient aux premiers fondateurs que par les anciennes dénominations, et à peu près comme nos chevaliers de Malte ressemblaient au dix-huitième siècle aux soldats bardés de fer et marqués de la croix qui défendirent Rhodes. L'ordre Teutonique du temps d'Elisabeth n'était à l'ordre Teutonique d'autrefois qu'une sorte de souvenir, que l'on conservait comme une belle cérémonie con-

serve un évènement dans la mémoire, comme une danse nationale rappelle une bataille sanglante. Toutefois il fallait observer certains devoirs, et si l'on y manquait, le coupable avait à subir le simulacre de certaines peines. Par exemple, il n'était pas permis de se marier sans être relevé de ses vœux : certes rien n'était plus facile; mais encore fallait-il faire quelques démarches, obtenir deux ou trois signatures, et cela demandait du temps. La demande, en outre, devait être motivée, et là-dessus M. de Manteufel avait pris une fâcheuse position. L'ordre Teutonique était son rêve; il le prêchait, il lui avait conquis des partisans, il avait ranimé la ferveur des tièdes. Les idées qui fomentaient en France sous la forme philosophique avaient cours aussi dans le Nord, mais en s'empreignant des couleurs du pays, accompagnées des lourdes armures, des glaives pesans. Ces ardens rêveurs auraient voulu la reconstruction de Marienbourg, le noble Capitole de l'ordre

Teutonique. C'était la mission renouvelée de l'antique chevalerie. Le jeune de Manteufel parlait d'en relever la vieille gloire et l'antique indépendance. Son esprit enthousiaste de justice voyait dans le rétablissement de ces vieux princes de la Baltique un contre-poids au despotisme des puissances, un tribunal d'appel pour les peuples opprimés, un asile pour tous les nobles cœurs, et une école pour les héroïques courages.

Après s'être posé ainsi, il ne pouvait, tout d'un coup et sans y avoir préparé les esprits, demander de rompre des liens dont il s'était si puissamment enchaîné lui-même; il fallait donc attendre, et, avant tout, être père le plus secrètement possible.

Il revenait chez lui, un soir, fortement préoccupé de cette pensée, et cherchant une issue aux difficultés de sa position, lorsqu'il crut s'apercevoir qu'il était suivi par deux personnes; mais la distance qu'il y avait entre elles et lui était trop grande, et la nuit trop

noire, pour qu'il pût distinguer autre chose, sinon qu'elles étaient deux. Il avançait cependant, et l'on avançait derrière lui. Les deux personnages semblaient même régler leur marche sur la sienne. Il était tombé de la neige ce jour-là, et, sans qu'il fût obligé de se retourner, son oreille l'avertissait de ce qu'il ne pouvait voir. Il distinguait une démarche ferme et arrêtée, et une démarche légère et nonchalante; car toujours un pas entrait brusquement dans la neige et y produisait un froissement sec, large et court, et toujours l'autre pas n'entrait que lentement, se faisait entendre à peine, et restait plus long-temps à se dégager : c'étaient un homme et une femme; un homme dans la force de l'âge, et une femme jeune sans doute. La compagnie assidue qu'ils lui faisaient étonna le jeune baron. Etait-ce à lui qu'on en voulait? Alors pourquoi ne pas se presser pour l'atteindre? Il se résolut à faire un essai : il ralentit sa marche, on la ralentit derrière lui. Ne pouvant douter que ces obsti-

nés ne le suivissent, il s'arrêta et fit volte-face. Alors il vit plus distinctement : il attendit ; mais l'on n'avança plus, l'on paraissait délibérer. Il se disposait à attendre encore pour provoquer une explication, lorsque l'homme se détacha et vint à lui : sa figure semblait masquée. A tout hasard, M. de Manteufel porta la main sur la garde de son épée.

— Avancez, avancez, pour Dieu ! monsieur le baron, s'écria l'arrivant avec un accent étranger facile à reconnaître.

— C'est toi, Hassan ! J'ai cru avoir affaire au diable. Que veux-tu ?

— Que vous marchiez, pour que nous puissions vous suivre. Je suis avec Jouanna la Livonienne.

— Que me fait Jouanna ?

— Marchez, monsieur, marchez, s'il vous plaît ! disait le nègre avec une impatiente instance. Nous marchons après vous ; c'est essentiel. Vous saurez tout....Cette femme souffre dans la neige.

— Ah çà ! pourquoi se tenir à distance ?

— Il est nécessaire que vous ayez l'air de l'avoir amenée ; mais Jouanna ne peut être côte à côte avec un gentilhomme comme vous. Passez devant , elle se tiendra à dix pas ; montez dans votre appartement , elle vous suivra : vous apprendrez le reste.

Le baron , que le froid aux pieds gagnait , ne demanda pas d'autre explication , d'autant qu'il n'aimait guère à se trouver face à face avec ce nègre. Malgré son intrépidité bien connue, le jeune gentilhomme éprouvait à l'aspect de cette figure rugueuse et largement caractérisée à l'africaine , le sentiment d'anxiété qui domine l'homme du plus ferme courage , lorsqu'il se sent sous le regard d'une bête féroce , fût-elle en cage et y eût-il de larges et solides barreaux entre elle et lui.

Rentré dans son hôtel , le baron dit un mot à ses domestiques , donna un ordre ; ils disparurent. Jouanna l'avait suivi. Quant au nègre

Hassan, il était resté en dehors; sans doute il attendait là sa protégée.

Après avoir jeté sa pelisse d'hiver et s'être mis à son aise sans plus se gêner que l'on ne se gêne en Russie devant une esclave, le jeune seigneur s'assit pour donner audience à la Livonienne. En ce moment Jouanna poussait un verrou : il se retourna au bruit qu'elle faisait; il ne pouvait voir son visage, mais le pardessus grossier dans lequel la fille du peuple avait enseveli sa taille étant alors rejeté en arrière, quel fut l'étonnement du baron! Une forêt de cheveux d'une soie moelleuse, mais d'un rouge ardent, retombaient en désordre sur de superbes épaules; on aurait dit qu'une main profane les avait souillés! Cette femme était la comtesse.

— Eudoxie! s'écria-t-il avec un sentiment d'amour et de surprise.

— Nous sommes découverts! lui dit-elle, et sa voix brève et coupée marquait l'émotion de la fièvre et d'un effroi récent.

— Ce n'est pas possible !

— L'impératrice m'a mandée.... Il y a une heure j'étais au palais.

— Et pourquoi? pourquoi, en ce moment? mon Dieu!

— J'ai paru devant elle. Voilà son premier mot : Vous êtes enceinte.

— Oh! ma pauvre Eudoxie! je t'aime tant! et c'est moi qui t'ai perdue!.. Mais qui lui a dit cela?

— Woronzoff, le vice-chancelier.

— Qui l'a dit à Woronzoff? s'écria le baron en rattachant le ceinturon de l'épée dont il venait de se débarrasser.

Eudoxie se précipita sur lui, s'empara de l'épée et la jeta au loin.

— Oh! pas d'éclat! par grace! Le silence! le silence, c'est ma vie! Tu tuerais la mère et l'enfant.

— Enfin... l'impératrice?..

— Après ces mots qui me frappèrent comme

la foudre, continua la comtesse, je me suis prosternée à ses pieds sans pouvoir répondre. J'étais anéantie et brisée : je cherchais des larmes, des sanglots; et l'étonnement, la terreur, la honte, m'ôtaient la voix. Cependant une main s'est posée sur moi, c'était celle de Woronzoff; il m'a relevée, m'a soutenue : « Comtesse, dites à l'impératrice, avouez-lui que vous êtes grosse de plusieurs mois, nous le savons. » Je me suis trouvée assise parce qu'il m'avait assise, osant à peine lever le visage vers Elisabeth...

— Et?...

—Et nous sommes restés ainsi tous trois sans que personne parlât. L'impératrice semblait s'interroger elle-même avant de prendre la parole. Le vice-chancelier la regardait : sa figure avait un calme et une décision que je ne lui connaissais pas. Et moi, que ce silence effrayait, moi qui pouvais ainsi mieux écouter mon remords, je me mourais. Mais enfin Elisabeth s'est rapprochée : « Nous sommes

instruite, m'a-t-elle dit. Eudoxie... j'ai besoin que vous soyez mère. »

— Quoi! répète-moi cela. Que veut-elle? disait le baron en arpentant la chambre comme s'il craignait d'être atteint de folie. Tu as mal entendu?

— J'ai bien compris; elle m'a dit : « J'ai besoin que vous soyez mère. » Puis elle a ajouté: « Point de larmes, point de regrets, et, si vous le pouvez, point de repentir. Je veux que vous soyez joyeuse; il le faut : votre secret est le mien, c'est un secret à nous maintenant. Point d'imprudence! Vous n'y sacrifieriez qu'une gloire de femme, et moi... » Alors elle s'est arrêtée; Woronzoff venait de lui faire un signe dont je n'ai pu comprendre le sens. Oh! c'est un mystère inexplicable! Tu me regardes, tu m'écoutes, comme l'on regarde, comme l'on écoute un rêve; mais cela est. Plût au ciel que j'en pusse douter! Après cela l'impératrice est partie; je me trouvai seule avec le vice-chancelier. Il était doux, consolant : il m'a rappelé

les paroles d'Elisabeth; il m'a confirmé sa bienveillance, et enfin il m'a dit: « Il faut voir bien secrètement le père de votre enfant; il faut surtout ne point écrire! Annoncez-lui ce qui s'est passé, dites-lui les expressions dont s'est servie l'impératrice. Qu'il se taise! Il faut que vous soyez pure aux yeux de toute la cour. Un mot échappé serait une forteresse ou la Sibérie. » Ensuite il m'a offert le bras pour me reconduire. Nous avons passé au milieu des courtisans surpris, et M. de Woronzoff avait de la fierté pour moi. En se baissant pour me baiser la main, il m'a annoncé que je recevrais des nouvelles du palais.

Il n'est pas possible de décrire l'effet que produisit ce récit sur le baron. Que voulait l'impératrice? Dans quel but le vice-chancelier Woronzoff était-il en tiers dans une pareille confidence? « Tenez-vous joyeuse », avait dit sa majesté. Une telle recommandation dans un semblable moment était au moins étrange. Les deux amans mirent leur esprit à la torture, ils ne devinèrent

rien. Tous deux pleurèrent sans se rendre bien compte de leurs larmes; car cette faute, dont une imprudence ou une trahison aurait pu instruire le public de Saint-Pétersbourg, était maintenant recouverte du manteau impérial, et sous la sauvegarde d'une souveraine et d'un ministre; mais ils devinaient qu'à la suite de toutes ces choses il y aurait un long adieu et une pénible séparation.

Un peu avant que tout ceci advînt, pendant la joie de leur amour et maintenant pendant ses chagrins et ses vives anxiétés, il se jouait une triple partie en Europe. Autour du grand échiquier s'agitaient de puissans partenaires. Je voudrais sans doute n'être pas forcé de devenir profond; mais que l'on veuille bien me supporter un moment enveloppé dans la robe de mamamouchi politique; je la garderai peu, et l'aurai bientôt jetée aux orties.

Après le traité d'Aix-la-Chapelle, qui ne fut qu'une halte dans la paix, la France avait be-

soin d'un allié puissant; elle jeta les yeux sur la Russie.

Elisabeth eut jadis pour Louis XV un amour semblable à peu de chose près à l'amour de Christine pour le prince de Condé, un de ces amours à distance, dont les dames à imagination, et surtout les reines, sont si friandes, et qu'elles placent dans leur vie comme les gourmets placent des vases de fleurs sur leurs tables pour parfumer des festins trop substantiels. Ce riant souvenir de jeunesse fut rappelé à propos à Elisabeth, et elle accueillit favorablement le projet d'amitié.

Par malheur l'Angleterre regardait par les yeux du plus fin des diplomates, du plus perspi cace des ambassadeurs. Je n'ai plus son nom, mais ce nom n'est point essentiel dans mes souvenirs. Il suffit de savoir que le cabinet de Saint-James avait placé là cet argus, en vertu d'un traité de subsides, et à peu près comme les francs-maçons placent un frère terrible dans leurs loges.

Le cabinet de Versailles promettait aussi des subsides à Elisabeth, moins considérables, il est vrai, que ceux dont l'Angleterre s'était chargée; mais on lui envoyait, comme appoint, le prince de Conti, le petit-fils de celui qui fut une fois élu roi de Pologne et qui partit trop tard. L'amitié de Louis XV pour ce prince s'était en cela manifestée; car, chez les Conti, le trône de Pologne était une idée fixe, une sorte de tic de famille incorrigible. Placé en Russie, le jeune prince se trouvait à deux pas de la terre promise dont le roi actuel se faisait vieux, et, en cas de non-réussite, il pouvait jeter à son profit quelques idées de mariage dans le cœur de l'impératrice, si elle épousait encore. La France servait ainsi les affaires de son protégé, et se donnait un intendant couronné dans le Nord. Chef-d'œuvre de morale! comme dit Beaumarchais.

Un grand seigneur, fin, délié, habile, un parfait courtisan pour la forme, un parfait honnête homme pour le fond, un homme que,

pour l'esprit, le Midi semblait avoir prêté au Nord, le vice-chancelier Woronzoff travaillait en faveur de la France.

Un hetman de Cosaques, un caractère vigoureusement trempé, un Russe modèle, ayant les bonnes et les mauvaises qualités des Russes, plus l'ambition qui appartient à tous les pays, tenait pour l'Angleterre. Cet homme se nommait Butucheff-Riumin et était premier ministre.

Pour en arriver à l'accomplissement des désirs de la France, il fallait détruire l'influence de Butucheff; mais le Tartare tenait au pouvoir par trois puissans crampons. D'abord, les vieux Russes l'aimaient; c'était bien leur homme, ou plutôt il était bien eux : rude, âpre, les boyards voyaient en lui un reste de la puissante et sauvage énergie dans laquelle n'avait pas pu mordre la lime de Pierre-le-Grand. C'était le représentant de l'esprit moscovite qui s'en allait. Ensuite, l'Angleterre le soutenait et lui était acquise, en récompense de son penchant pour

elle, et en vertu d'un bail dont se trouvaient bien les deux parties. Enfin, Elisabeth l'estimait comme une reine estime un homme entreprenant, prompt à se décider, prompt à exécuter; c'était pour la défendre un ours du Nord qui avait osé attaquer de front le parti du jeune Ivan, rejeton de la branche aînée des czars, détrôné à quinze mois, et traîné depuis de forteresse en forteresse. Y avait-il des mécontens, Ivan était nommé; mais était-il nommé, le pouvoir criait aussi ce nom redoutable : Riumin ! et tout rentrait dans l'ordre.

Ce qui menace les rois est précisément ce qui soutient les ministres. Cette puissance de Butucheff, ombrageuse et hostile au cabinet de Versailles, ne pouvait être affaiblie que si la grande-duchesse Catherine (la nièce de l'impératrice, la femme de Pierre, qui devint Pierre III) donnait des successeurs à l'empire. Il fallait qu'un prince vînt au monde à l'exclusion d'Ivan.

Là était la première difficulté. Le grand-

duc et la grande-duchesse vivaient passablement ensemble : mais l'héritier demandé n'avait garde de venir ; car Pierre employait *uniquement* les momens de ses tête-à-tête avec Catherine à faire l'exercice à la prussiene. Plus d'une fois même, et cela à la lumière des bougies, il força la négligée princesse à commander la manœuvre pendant qu'il l'exécutait. Ces *à droite!* et ces *à gauche!* portaient le plus grand tort à la ligne de succession.

Il fallait donc avoir recours aux expédiens pour faire une paternité à Pierre, ou, pour parler avec la véracité d'un historien, pour faire une maternité à Catherine.

Que l'on ne pense pas cependant que j'aille entamer l'histoire de Soltikoff. Les idées n'en étaient pas là encore. On respectait d'ailleurs la grande-duchesse dont l'indignation s'était une fois manifestée rien qu'en entendant un mot, indifférent en apparence, jeté là-dessus et adroitement retiré de la conversation. Dans mon anecdote, Catherine est pure, c'est encore la

jeune Allemande naïve, l'épouse fidèle qui ne veut pas que l'on souille sa robe d'innocence. Si plus tard elle devint la Ninon des souveraines, elle était alors l'Agnès des princesses.

Mais la raison d'état n'entend rien, la cour de France avait absolument besoin que la jeune Catherine eût un enfant, et comme M. Purgon, dans le Malade imaginaire, il se trouva un homme habile qui promit de lui en faire faire un. Or, la grande-duchesse s'opposait aux moyens concluans que des écrivains ont dit avoir été employés plus tard ; il fallut, par respect pour les mœurs, et par égard pour la politique, procéder par substitution.

On a déjà deviné quel rôle devait jouer, dans cette pièce importante, la jeune amie de M. de Manteufel.

La comtesse Eudoxie, admise depuis quelques mois parmi les dames de la grande-duchesse et dans son intimité la plus secrète, devint tout à coup malade : on la vit souffrante, puis on ne la vit plus. Elle dut partir pour aller res-

pirer l'air pur et contempler le ciel sans nuages de l'Italie. Et pourtant, si quelqu'un s'était douté de ses amours avec le baron, et si l'on eût connu le cœur de celui-ci, on aurait dit en le voyant séjourner à Saint-Pétersbourg, en le rencontrant souvent dans le palais de Catherine, en lui voyant faire une cour assidue, lui, le moins courtisan des hommes, on aurait dit : Eudoxie est là !

Cependant chacun faisait compliment au grand-duc sur son bonheur prochain. Elisabeth recevait des félicitations et y répondait dignement ; les poètes préparaient leurs hymnes de naissance ; Butucheff prenait cette bénédiction du ciel en patience, et Catherine traversait gaîment les mauvais jours de sa grossesse, ayant grand'peine à prendre, deux ou trois fois la semaine, des airs de malade.

Enfin le grand jour arrive ; le peuple est averti. La cour, dans la bonne foi, a mis ses habits de fête ; elle se prépare aux grandes joies, aux grands actes d'adoration dont est

toujours accompagnée la venue au monde des demi-dieux de la terre. Plus loin, le théâtre est préparé, les illustres comédiens sont prêts. Dans la chambre d'apparat, où doit accoucher la grande-duchesse, on le pense bien, peu de personnes sont admises. La véritable malade, Eudoxie, est dans un cabinet attenant : elle souffre, mais déjà elle est mère par la pensée ! elle souffre, mais elle est femme, et c'est un empereur ou une impératrice qu'elle va donner à la Russie !

Non loin du lieu où ces puissans de la terre vont faire un si grand mensonge au monde, mais peut-être un mensonge utile à son repos, dans une chambre isolée, sorte de débarras pour les dames de service du palais, se trouve un homme que tout ceci intéresse bien vivement. On a craint sa tête ardente, le grand secret est confié à son honneur ; bientôt le médecin viendra lui dire : « Tout s'est heureusement passé. » Comme il voudrait être auprès de sa chère Eudoxie ! comme il écoute ! Lui

aussi a le cœur fier, l'ame ambitieuse ; mais il répugne à ces faux-semblans : il faut qu'ils soient bien nécessaires pour qu'il ne dise pas, en s'emparant de son enfant : « C'est un Manteufel ! Ce n'est point un Czarowitz ! » Mais d'où vient qu'il a pâli tout à coup? Il lui a semblé entendre un soupir. Est-ce Eudoxie ? Son cœur bat. Il prête l'oreille. Oh ! cette fois, il ne se trompe pas, il a entendu respirer : c'est près de lui ! L'épie-t-on ? Il cherche : rien. Il soulève un coin de vieux damas empaqueté ; un jeune homme leste et prompt bondit, et esquive la pointe de son épée. C'est Ivan! Ivan, lui aussi : non point le pauvre Ivan, descendant de Pierre Ier, prisonnier en naissant, mais Ivan l'indépendant, Ivan l'enseigne aux Préobajinski, le noble et blond Ivan, l'enfant gâté de ces dames, la coqueluche de la cour, le bien-aimé des petites-maîtresses ; Ivan au cœur franc, au courage ardent et jeune comme lui.

— Que fais-tu là, Ivan ?

— Oh! mon ami! ne me le demande pas... Je suis.... J'attendais.... je....

— Quoi donc?... Explique-toi.

— Rien, rien.... Mais toi-même?

— C'est.... c'est pour une mission.... Je dois être le premier à porter loin d'ici une heureuse nouvelle... et si je disais que je t'ai trouvé là, Ivan, tu serais perdu! Pourquoi te caches-tu?

— J'ai tort, oui, c'est vrai; mais je ne pouvais me contenir... Oh! mon ami, mon brave Ernest! promets-moi d'être discret. Me le promets-tu?

— Je n'ai jamais trahi personne. Tu me mets à la torture!

— Chut! dit tout à coup l'enfant.... Entends-tu?

— Oui; la grande-duchesse....

— Bon! la grande-duchesse...... Mais je suis fou!... Oh! comme elle souffre! disait-il, en appliquant son oreille contre la boiserie....

Mon Dieu! viens à son secours!... Si j'allais la perdre!...

— Ivan! tu es un calomniateur! dit le baron, voyant enfin que toutes ces réticences, ces transports de l'enseigne s'adressaient à Eudoxie.

— Qu'as-tu donc, Ernest?

— Ivan, tu es un calomniateur! répétait le jeune baron d'une voix concentrée par la rage. En même temps il avait saisi l'enfant, et, ne se possédant plus, il l'approchait d'une fenêtre.

— N'abusez pas de votre force, monsieur! Je suis gentilhomme.

—Je m'en souviendrai, quoique vous l'ayez oublié, monsieur!

— Au nom du ciel! contenez-vous. Ecoutez!...

En ce moment, en effet, un cri arraché par la douleur se fit entendre. Les deux rivaux se continrent. En ce moment aussi tout Saint-Pétersbourg était en émoi. C'est une chose si

solennelle la première apparition d'un fils de czar ! C'est à vol d'oiseau que ce grand spectacle aurait été curieux à voir. Là, une femme se débattant dans les douleurs; auprès d'elle une autre femme, répugnant au rôle qu'on lui fait jouer, mais se résignant comme une ame grande qui sacrifie un noble orgueil à la nécessité d'état; plus loin, une cour brillante qui attend, qui espère et se félicite; plus loin encore, le peuple sur les places publiques en masses pressées; et là-bas, sur la Néwa, les mille vaisseaux dont les pavillons flottent au vent et les canonniers de ces vaisseaux à leur poste : ils n'attendent que le signal, immobiles, attentifs, soufflant sur leurs mèches; puis, pour qu'il y ait plus que la terre mêlée à ce concours, dans la ville, les temples sont encombrés d'ames pieuses qui prient pour l'heureuse délivrance; les prêtres vont chanter l'hymne de naissance; les sonneurs sont à leur poste, ils vont lancer les cloches à grandes volées; mais là, dans cette chambre où se con-

centrent tant d'intérêts, un dernier effort de la nature avertit qu'un enfant va naître. La nourrice s'avance; l'impératrice accourt; l'homme qui doit donner le signal à la joie d'une ville, dont le grand vivat doit être répété par la voix du peuple, par la voix des cloches, par la voix du canon, se tient prêt; tous les cœurs battent d'attente. Enfin Eudoxie est mère! Le médecin prend l'enfant: on va le faire passer rapidement du cabinet mystérieux sous les ombreux rideaux du lit drapé; mais, dans le trajet, le jour frappe la figure du nouveau né, le docteur recule: il dit un mot, Elisabeth regarde. son front rougit..... L'enfant était un nègre!

Tout fut étouffé. Le peuple apprit que la grande-duchesse n'avait eu qu'une maladie sur laquelle on s'était trompé. Ce fut une déception nationale. Plus tard on ne voulut pas s'exposer à de pareils inconvéniens, le public européen sait ce qui a été conté là-dessus. Il est cependant une chese que je dois dire pour l'acquit de ma conscience : c'est que le prince

de Ligne, dont j'ai été deux fois l'hôte à Bel-Œil, croyait sincèrement à la paternité de Pierre.

Quant au duel entre Ernest et Ivan, l'on doit bien penser qu'il n'eut pas lieu : Eudoxie leur était connue. Elle avait fait du jeune enseigne un Jehan de Saintré, et du baron un Joconde. C'est dommage que la circonstance du nègre gâte l'histoire de la prude, sans cela les connaisseuses l'auraient proclamée femme habile, qui se fit sage avec éclat afin de pouvoir être voluptueuse avec mystère.

La cour de France n'eut donc pas son enfant, et pourtant les négociations marchaient toujours. Bientôt un M. de Valcroissant arriva pour mettre plus d'activité dans des relations trop lentes par correspondance. Le prince de Conti demandait un pied à terre dans le pays, et Elisabeth pensa à rendre vacant le duché de Courlande; mais, pour faire une injustice, il faut des prétextes, il en faut, fût-on souverain ou autocrate. Ce n'est pas ce qui embarrasse

les puissans cabinets : ils nourrissent toujours, dans le fond de leurs chancelleries, de petits procillons dont ils se servent quand vient l'heure. Il y a sur tous les trônes, ou dans tous les ministères, un Monsieur le comte Almaviva qui tient prête la discussion du point et de la virgule du fameux plaidoyer.

Le duc de Courlande fut déchu et exilé.

Malheureusement, ce prince était estimé, et la Courlande ne fut pas émue sans trouver des sympathies à Saint-Pétersbourg. Le jeune de Manteufel, notamment, se déclara pour le duc dépouillé. Aimé d'une jeunesse qui le regardait autant comme un chef que comme un ami, il mit dans son opposition toute la généreuse indignation de son ame, et n'écouta guère sa prudence; mais lorsqu'il croyait se faire entendre de haut, il reçut un puissant coup de sceptre dont il fut abattu. Les neiges de la Sibérie allaient l'ensevelir : il dut son salut au roi de Prusse et au prince Henri, son frère.

Environ trente-quatre ans après, il se montra reconnaissant en faisant la pièce des *Deux Pages*, éloge éclatant de Frédéric, et pièce si heureuse pour moi. Ainsi cet ouvrage, qui fut, avec *la Partie de Chasse*, le signal des drames de galerie, appartient à M. le baron Ernest de Manteufel, et non point à Sauvigni, d'après Grimm; non point à Faure, d'après les fausses notions données à M. Etienne; non point non plus à Dezède, d'après tout le monde et l'affiche; Dezède n'a fait et ne pouvait faire que la musique des *Deux Pages*, mais il fallait bien livrer un auteur aux applaudissemens du public. Or, ce seigneur ne pouvait pas dire son nom : il vivait d'indulgence. On connaissait en France le baron Ernest, mais M. de Manteufel, le jeune homme aux brillantes espérances, celui que toute la cour d'Elisabeth aima ou sut apprécier, devait n'être plus de ce monde; il était censé mort, bien que toute la belle société de Paris, les auteurs parmi lesquels il s'était philosophiquement enrôlé, et

peut-être plus d'une jolie femme, sussent le contraire.

Je ne donnerai point l'ennui de faire lire ou de relater les pièces justificatives de cette propriété littéraire. Cependant voici une preuve plus originale que les autres, et, pour cela, je l'ai conservée.

Les premières maisons de France se disputaient le plaisir de recevoir M. de Manteufel; mais lui, aimait par-dessus tout le cercle de madame la comtesse de Lamarck, fille du vieux maréchal de Noailles. Il s'en serait voulu de manquer à un de ses jeudis, sorte d'original pique-nique où la musique, la conversation, la peinture et la littérature apportaient chacune leur écot, où chacune tour à tour prenait le pas et le cédait; où la plus aimable égalité régnait sous la présidence d'une femme qui maintenait les droits de tous, et faisait bonne part à chaque convive. Ce fut chez elle que le baron Ernest lut pour la première fois sa pièce. Jamais peut-être lecture faite par

Voltaire n'obtint autant d'applaudissemens ; jamais auteur ne fut plus de circonstance. La guerre d'Amérique avait laissé dans les cœurs l'amour de tout ce qui était guerrier ; on commençait à ne pardonner aux rois d'être rois que s'ils montaient à cheval ; mais Frédéric était mieux qu'un roi : c'était un auteur français, un gagneur de batailles tenant à honneur de nous plaire, rêvant de conquêtes pour arrondir sa Prusse, et de gloire pour que Paris lui criât : « Bravo ! » Notre noblesse le considérait encore comme un héros destiné à remonter la foi des peuples pour les monarchies. Ainsi, les *Deux Pages* dramatisèrent à propos la pensée de tout le monde.

Madame la comtesse de Lamarck, fière qu'un homme dont elle faisait grande estime eût obtenu un tel succès, le plaignit de ne point être en situation de jouir de sa gloire au théâtre en entendant proclamer son nom :

— On me nommera, dit M. de Manteufel.

— Mais vous n'y pensez pas !

— J'y pense si bien que l'on enfreindra pour moi les règles ordinaires : je serai nommé dès la première scène.

— Oh ! par exemple !

— Parions ?

— Je le veux bien. Risquez-vous beaucoup ?

— Je suis sûr de mon fait. C'est vous, madame, qui risquez un baiser.

— Un baiser.... soit.

— Je serai dans votre loge, madame la comtesse, et c'est devant votre société, au moins, que je vous punirai !

— C'est conclu.

Le jour de la première représentation arrivé, après la belle peur que je donnai à cet auteur quand je pris des airs si lestes dans le foyer pour le taquiner un peu, il alla se rassurer dans la loge de madame de Lamarck. La toile se lève et la pièce commence. Le premier personnage entre en scène : c'est l'hôte. Il appelle ses quatre garçons, dont l'un est allemand, un anglais, un italien et un français ; c'est par le

Français qu'il commence, et il s'écrie : « Ernest! Ernest! »

— Eh bien! dit le baron à la jeune comtesse, suis-je nommé, ai-je gagné?

La pièce alla aux nues, le parieur eut un beau succès; il en eut deux, la comtesse paya sa dette.

Bien avant cet évènement dramatique, M. de Manteufel présenta à l'aimable et zélée comtesse ce même Clairfontaine dont j'ai commencé à parler. Les circonstances du rapprochement de ces deux hommes remarquables n'eurent rien que d'ordinaire. Des rapports d'auteur, dont le manuscrit est à mettre au net, et de copiste qui s'est bien acquitté de sa tâche, les mirent en présence. Avec son coup d'œil d'aigle, M. de Manteufel eut bien vite deviné le poète; puis, il le connut mieux, l'admira, et prit en pitié sa position précaire. Il intéressa madame de Lamarck en sa faveur, et Clairfontaine fut bientôt nommé secrétaire de M. le duc de Villars.

Dès lors la fortune, non pas celle qui procure la gloire, mais la fortune qui donne la paix et le bonheur, vint offrir à ces deux poètes ignorés ses plus douces compensations.

Il m'a fallu puiser à bien des sources pour obtenir les renseignemens dont ce chapitre est composé. Tout naturellement j'en ai eu par moi-même, puis par Contat et par Dezède; Palissot m'en a donné quelques-uns; d'autres me viennent de ce coureur de Dubry, le furet des salons et des foyers, dont la culotte de panne feuille-morte fut reçue vingt-cinq ans durant dans toutes les sociétés, et connue comme l'habit arménien de Jean-Jacques; d'autres enfin, et ce ne sont pas les moins précieux, m'ont été livrés par notre ami Delaporte, l'académique souffleur, le plus curieux des enfans d'Adam, répertoire vivant de choses bonnes à connaître, qu'il gardait pour lui, et dont il fallait lui arracher les lambeaux un à un et avec une sorte de violence. Ni peine ni soin ne m'ont coûté pour arriver à mon but.

J'aimais Clairfontaine comme j'ai aimé Carlin, de cette amitié dans laquelle il entre quelque chose du bonheur que l'on trouve à contempler un tableau de Greuze. Je n'ai jamais connu Clairfontaine, mais je l'aimai par sa femme, je l'aimai par M. de Manteufel; je le cherchai dans ceux qui lui consacrèrent leur vie. On connaît si bien un homme dans cette fidélité de sentimens qui lui survivent! Le zèle est d'ailleurs si excité quand il s'agit de s'enquérir d'un homme de génie! La bonne chose que ces sortes de fouilles faites dans l'inconnu! Il y a tant de bonheur à rappeler à la vie une renommée qui semblait éteinte sans retour! C'est une sorte de paternité dont j'aurais voulu plus souvent sentir le charme.

Le ménage de Clairfontaine se composait de lui d'abord, de sa femme, d'une toute jeune enfant, et du baron de Manteufel, qui s'était placé dans le voisinage. Parfois Palissot pénétra dans cet intérieur, mais il n'y alla jamais qu'en qualité de visiteur; rarement il se trouva

à ces instans qui appartiennent seulement aux intéressés, à ces joies mises en réserve au coin du foyer, joies que l'on concentre, dont on jouit à peu de gens, comme si l'on craignait de les voir s'évaporer au souffle du monde.

Entre Clairfontaine et Manteufel, entre Clairfontaine et sa femme c'était une communion de purs sentimens et d'amitié vénérée de tous ceux qui virent de loin cette famille antique, et cependant chez ces deux hommes quelle différence de caractère! Clairfontaine était d'une douceur parfaite, d'un abandon extrême. Il ployait sur tout, et, après la conception et l'exécution vigoureuse de ses œuvres, il manquait de l'énergie nécessaire pour leur faire faire leur entrée dans le monde; rare courage pour supporter le malheur, rare faiblesse pour le repousser en le voyant venir. C'était un enfant ignorant les hommes; il les croyait grands, nobles, généreux, parce qu'il les voyait en lui: aussi tout vint-il se heurter à ce caractère flexible et qui ne cessa jamais de l'être. Quand on

ne veut rien faire que d'honnête, quand on ne veut rien dire qu'à propos, il est difficile de jamais paraître grand aux yeux des hommes. La renommée veut être prise d'autorité. Pour se placer à son rang, tout homme de génie doit opter entre lui qui se fait connaître ou la mort qui le désigne plus tard. Il faut qu'il ose dire tout haut : Regardez-moi ! mais jamais à ces conditions l'auteur d'Hector n'eût accompli sa mission de poète. Une pudeur de jeune fille le saisissait quand il fallait aller au delà de son œuvre ; certes il pleura sur son génie méconnu, il souffrit de sa gloire inédite ; mais sa gloire eût été devant lui, à ses pieds, comme une pièce d'or tombée dans la poussière, qu'il eût demandé aux passans permission de la ramasser.

Le caractère de M. de Manteufel faisait avec celui-ci le plus singulier contraste ; il avait cherché au fond de son cœur ce qu'il valait ; il avait regardé autour de lui ce que valaient les autres, et il ne mettait pas plus d'orgueil à se trouver au dessus de quelqu'un qu'il ne mettait

de fâcherie à déclarer qu'il valait moins. Puis, dès qu'il avait acquis la preuve que ses productions étaient bonnes, il les aurait soutenues en vrai chevalier. Peut-être aussi faut-il dire que cette position particulière d'un homme qui ne peut pas donner son nom sert merveilleusement cette espèce d'amour-propre. Nous sommes dès l'enfance identifiés avec notre nom, notre nom c'est nous, c'est notre père, c'est la famille; l'insulte que l'on fait à l'œuvre qui se nomme comme nous, nous attaque directement dans nous-mêmes et dans nos plus chers souvenirs, c'est un tombeau et un berceau atteints en même temps; l'outrage qui arrive à un nom d'emprunt n'est que la blessure d'une balle morte. Ainsi Poquelin se nomme Molière, Arouet se nomme Voltaire; ils ont illustré ces noms, mais si malheur leur fût arrivé ils faisaient boucliers à la famille et à eux-mêmes; sans qu'il s'en rendît bien compte, sans doute, M. de Manteufel était influencé par sa vie d'incognito. Quoi qu'il en soit, il voulait que

l'homme de talent connût ses forces, et le dit; non pas en fanfaron, mais en homme de cœur. Il était teutonique là-dessus autant que sur l'honneur. — Ils ne nous reconnaissent pas, disait-il, faisons leur l'opération de la cataracte. Et il le disait bravement et avec probité! Aussi se mettait-il souvent dans de comiques et d'attendrissantes fureurs contre Clairfontaine et sa foi chancelante. — Il est là, s'écriait-il, fort en colère un jour et en le montrant à sa femme ; il est là, timidement, croyant n'avoir rien fait, pleurant le malheur d'avoir encore sa virginité comme la fille de Jephté, tandis qu'il a donné au monde des chefs-d'œuvres !

Ceci peint la manière de M. de Manteufel: brillant, pittoresque, énergique dans ses paroles, dans ses regards, dans ses mouvemens: n'exprimant rien, peignant tout, attaquant, comme il le disait, en Numide, et par ces explosions soudaines qui étonnent l'esprit et lui ôtent pour quelques instans la faculté d'examiner ; quand il avait cloué un mot sur la tête de quel-

qu'un, rien ne pouvait l'en plus arracher. Ainsi celui-ci resta. Il fut dit à un mauvais auteur, homme de qualité, dont la réputation de malpropreté était faite ainsi que celle d'ennuyeux fabricateur et d'insipide conteur de mauvais vers. Le susdit poursuivait M. de Manteufel d'une tragédie éternelle qu'il faisait, qu'il avait faite et qu'il devait faire toujours. — Un seul point m'embarrasse, disait-il, je ne suis point encore bien fixé sur la manière dont je ferai mourir mon héros. — Eh bien! je suis plus avancé que vous, moi, lui répondit le baron. Vous l'empoisonnerez!

Les mauvais auteurs le courrouçaient fort et sur ce chapitre il ne s'entendait guère avec Clairfontaine, qui, indulgent par nature et par réflexion, facile pour les travers et pour les faiblesses humaines, avait aimé la société des hommes d'esprit tout en supportant celle des sots. Il grondait souvent son ami de l'humeur dont il le voyait contre la médiocrité.

— Que voulez-vous? lui répondit un jour

M. de Manteufel, partout où je vais, je trouve l'homme au sonnet.

— Et, comme Alceste, vous vous fâchez?

— Les auteurs naissent chez vous comme les champignons, et malheureusement le plus grand nombre en a la qualité.

— Eh bien! n'écoutez pas, dit un peu plus vivement Clairfontaine; on garde son épigramme entre cuir et chair.

—Et l'on étouffe! et les mauvais auteurs pullulent! Si tout le monde écrit, que fera-t-on des livres?

— Point d'inquiétudes, mon cher baron; tenez, voyez d'ici mon petit jardin. La terre y déploie encore ses richesses. Quel luxe! quelle profusion de feuilles et de fleurs! ces arbres si beaux, si touffus, seront en peu de jours entièrement dépouillés! L'hiver, achevant le dégât, ne laissera aucun vestige de cette verdure qui décore si bien à présent les forêts, les jardins et les campagnes. Ainsi se consume, ainsi sera consumée quelque jour, et certainement avant le

retour de la grande comète prédite par Newton, cette innombrable quantité d'ouvrages dont vous vous plaignez.

M. de Manteufel haussait les épaules et madame Clairfontaine lui faisait signe, alors il se taisait. Cette pauvre madame Clairfontaine était souvent fort embarrassée entre les deux amis; ils lui demandaient son avis, et cet avis devait être une sentence sans appel. La plupart du temps leurs discussions auraient fait sourire un écouteur. C'étaient des enfantillages poétiques sur l'avenir du monde, conversation assez ordinaire aux gens à qui l'on refuse une bonne place dans le présent; tous deux, pour trouver cet avenir, rétrogradaient vers un passé dont ils faisaient leurs délices. L'un avec son amour de l'ordre Teutonique regrettait la splendeur de cet ordre et l'appelait de tous ses vœux; mais il n'allait que jusqu'aux romans de chevalerie, tandis que Clairfontaine, épris de l'antique, remontait jusqu'à la bible et demandait la vie des patriarches. Palissot racontait une de ces discus-

sions qui eut lieu à l'issue d'une petite fête donnée à l'occasion du jour de naissance de Clairfontaine. On avait pris un verre de muscat cet heureux jour-là, et les songes les plus aimables étaient montés à la tête; l'Arioste et le Tasse, l'Iliade et la Genèse déployèrent, devant l'imagination des rêveurs, leurs magiques feuillets, et les voilà plaçant tour à tour dans le petit rez-de-chaussée, humble demeure du poète, tous les prestiges de la brillante vie des châteaux et toutes les suavités de la vie des pasteurs; ils s'exaltent, se défient, et voici venir sous la verte allée de lilas, longue de dix pieds, les pages, les varlets, les seigneurs et les dames et les chevaux enharnachés et les beaux chevaliers dessus; voici venir les chameaux, les gras troupeaux: sur cette pelouse s'étalent les rians pâturages de Sichem, et sur la verdure chantent les filles de Jacob. Voilà les hautes tours, les dômes reluisans, les tournois où s'exerce la valeur, ou la beauté donne le prix; mais voici Rachel la belle, Rachel la modeste, la désirée!

qui donc aura le dernier? voici Clorinde, la brillante, la guerrière, la renommée! Il est question de séduire madame Clairfontaine; il faut qu'elle se décide et qu'elle n'y mette pas de partialité: son mari doit suivre la destinée qu'elle lui choisira, soit au moyen-âge, soit aux temps bibliques. Alors l'on redouble d'efforts; l'un fait marcher devant lui toute la pompe des Mille et une nuits; l'autre plante la tente de laine des vieux patriarches. M. de Manteufel se voit vaincu, il fait un appel à tous ses souvenirs, il invoque les fastueuses annales de cet ordre auquel il est fier d'appartenir, et aussitôt, tout au bout de ce mur qui donne sur la rue des Fossés-Saint-Victor, coulent les flots du Niémen, puis arrive, à la tête de ses guerrières cohortes, l'illustre Wallenrode, le fier grand-maître; là, avant de marcher à l'ennemi, là, sur les bords du fleuve, une immense table d'honneur est servie pour tous les chevaliers, trente splendides services sont apportés sur des plats d'or et d'argent, les coupes sont en or ciselé;

les chevaliers boivent et la coupe leur est donnée en présent. Brillante armée que les fées semblaient avoir conviée! Mais le soleil darde plus perpendiculairement ses rayons, il semble un des invités à la fête : aussitôt dix mille parasols de drap d'or, tenus par un frère servant, étalent leurs riches tissus sur la tête des chevaliers. Jamais l'Orient égala-t-il tant de magnificence?

Clairfontaine ne s'attendait pas à ce dernier trait de la merveilleuse description ; il a peur que sa femme ne le force à vivre au milieu de ce mouvement, de ce fracas, de ces richesses ; il la regarde d'un œil suppliant.

— Eh bien? lui dit-il, en attendant son arrêt avec anxiété.

— Eh bien? dit à son tour M. de Manteufel, attendant la réponse d'un air triomphant.

— Mon ami, répond doucement madame Clairfontaine, en s'appuyant sur l'épaule de son mari et en présentant sa main au baron; mon ami, j'aimerais assez le parasol de Mon-

sieur pour faire route, mais je veux de ta tente pour y vivre.

Cette réponse n'est pas d'une femme qui se pique d'esprit sans doute; mais comme elle est juste, simple, naïve et trouvée dans le cœur pour ménager l'ami et contenter l'époux! Clairfontaine était l'ame de son ame. Jamais la sollicitude qu'elle eut pour lui ne se démentit un seul instant. Ils eurent toujours seize ans pour s'aimer, pour s'adorer, pour se le dire; et peut-être même, je n'ose hasarder cette opinion qu'avec timidité, peut-être n'admirent-ils un tiers dans leur ménage que pour avoir un confident à qui chacun irait dire, à part soi, du bien de l'autre.

Voici un trait de tendresse conjugale que l'on attribua dans le monde à une madame de Saconay, et que M. Dubry protestait revenir à madame Clairfontaine. Je ne saurais décider la question, mais comme l'anecdote fait honneur à celle à qui on l'ôte autant qu'à celle à qui on la restitue, il est bon de la conserver, en faisant

remarquer combien cela ressemble à la femme de mon bon poète.

Elle avait pris l'habitude de se placer derrière une croisée donnant sur le petit jardin. Là, assise sur une chaise, dont elle élevait le siége en y plaçant un gros in-folio, afin de plonger plus avant du regard et de mieux suivre son mari dans ses moindres gestes, elle cousait et regardait, faisant un point et jetant un coup d'œil. Ainsi placée, un voisin, qui n'aurait vu qu'elle, aurait pu dire au juste ce que faisait son mari, tant elle le suivait du cœur, et tant les impressions qu'elle en recevait étaient senties. Elle le vit un matin se promenant d'un air fort soucieux. Aussitôt son imagination travaille. Quoi donc de fâcheux est arrivé à son mari? Elle saute de sa chaise et court à lui.

— Qu'as-tu, mon ami? Qu'est-il arrivé? Souffres-tu?

— Non; mais, non. Je me porte bien, je t'assure.

— C'est impossible... Tu as quelque chose. Tu veux m'épargner du chagrin.

— Ah!... tu me mets sur la voie. Je cherchais à deviner cette énigme du *Mercure*.

— Oh! n'est-ce que cela?... C'est peut-être *Armoire*.

— Eh non! ma chère; puisque tu n'as pas lu l'énigme, comment veux-tu la deviner?

— C'est que ça te fait mal de chercher.... C'est peut-être *Flèche*.

— *Flèche!* Attends donc.... Tu as raison: c'est *Flèche*.

Et, en effet, le mot était *Flèche*. Il lui était venu dans la pensée en regardant un jeune amour qui va lancer un trait, personnage très connu dans les petits jardins. Après cela, elle retourna tranquillement sur sa chaise, fort heureuse d'avoir épargné un peu d'inquiétude à son mari.

Ceci est quelque chose, mais ce n'est rien encore. Voici un véritable chef-d'œuvre de

sentiment. Que ne puis-je faire entendre M. Ernest! En la transmettant, je vais gâter cette simple histoire; mais je me croirais un débiteur ingrat si je la gardais pour moi seul.

Clairfontaine s'affaiblissait; il venait de terminer et de mettre toute son ame dans une nouvelle tragédie, intitulée *Busiris*. Homme des siècles passés, il les interrogeait pour en tirer tout ce qu'ils avaient de grandeur et d'enseignement. Ces antiques héros, sous qui s'étaient formés les grands hommes de la Grèce et de Rome, étaient oubliés dans un silence injurieux. Jamais la scène tragique, si généreuse pour des noms mille fois répétés, n'avait retiré du néant de leurs pyramides les fiers enfans du Nil. Clairfontaine entreprit de rajeunir leur gloire usée par les siècles. Cette fois, M. de Villars promettait son appui au poète; mais le poète avait donné sa vie à cet ouvrage d'un ordre supérieur. Je l'ai dit : il s'affaiblissait; il avait laborieusement rempli sa tâche : il devait mourir. Alors les soins de

l'ami et l'affection de la femme redoublèrent. M. de Manteufel était son pourvoyeur du dehors; il allait chercher la vie et le mouvement dans le monde pour l'apporter dans ce ménage; habile à amuser, habile à tourner adroitement les évènemens les plus vulgaires, lui, le misanthrope, présentait maintenant la société sous son plus bel et son plus gracieux aspect; on ne voyait qu'hommes honnêtes, que femmes fidèles; on ne publiait que de bons ouvrages, mais pour s'éviter la peine de les lire, il se les faisait lire. Le pauvre persécuté crut le monde changé; il regretta que l'épuisement de ses forces l'empêchât d'y retourner. M. de Manteufel lui dorait tout, et notamment la littérature dramatique; le théâtre semblait se disposer, et attendre son *Busiris*. Aussi le malade voulut-il que sa femme allât au moins quelquefois à la Comédie-Française; elle y vint par complaisance, et c'était toujours avec peine qu'elle laissait son mari sous la garde de sa jeune fille, aimable enfant dont la tendresse était bien

connue[1] ; mais l'excellente femme ne voulait s'en fier qu'à elle.

Une fois, l'on avait été plus gai que d'ordinaire dans la maison ; Clairfontaine désira que sa femme couronnât la journée en allant voir *Mahomet.* Elle résistait, il insista, et l'on fut quérir M. de Manteufel, chevalier obligeant des courses extraordinaires. Madame Clairfontaine, dont la pensée était de s'éloigner le moins long-temps possible, ne voulut céder qu'à la condition de revenir après *Mahomet*, sans attendre la petite pièce. C'était partager le différend par la moitié : la concession fut faite.

---

[1] La fille de M. Clairfontaine, devenue madame Chrétien, femme d'un homme remarquable et bientôt veuve aussi, montra les vertus et le courage de sa mère pour la mémoire de son mari. Je tiens les détails les plus honorables sur elle de M. Laverpilière, homme d'un talent indépendant, dont la Comédie reçut il y a quelques années un ouvrage en cinq actes, assez remarquable pour que je regrette de m'être retiré sans jouer le principal personnage. M. Laverpilière est de l'école des auteurs qui savent tracer vigoureusement un caractère et le suivre d'une plume hardie. Je regrette de ne lui consacrer que ce souvenir

(*Note de Fleury.*)

Ce point convenu, l'heure du retour était à peu près certaine pour le poète : il n'y avait pas à s'inquiéter.

D'abord Clairfontaine fut fort tranquille : l'enfant l'occupait. Mais, tout à coup, vers neuf heures, une agitation extrême se fit remarquer en lui. L'enfant lui demande ce qu'il a ; il répond à peine et regarde la pendule ; l'aiguille marche, il s'impatiente ; la petite s'inquiète ; elle va à lui, il la caresse, puis, après un court instant d'hésitation, il veut avoir son habit. L'enfant ne sait si elle doit obéir. Son habit ? C'est donc pour sortir ? A cette heure, par la nuit si noire ? par le froid ? par le brouillard ? C'est précisément à cause de tout cela qu'il sort. Il passe l'habit, prend son chapeau, et doucement appuyé sur sa fille, vigoureusement appuyé sur sa canne, tremblant, mais soutenu par une pensée secrète, il se fait conduire à quelques rues de là, sur la route que prend toujours madame Clairfontaine pour se rendre au théâtre. Il demande à l'enfant si elle n'aper-

çoit pas que la rue est dépavée par là. La petite répond qu'en effet elle le voit très bien, mais que c'est un peu plus loin. Sur cela, il avance, reconnaît l'endroit, entre chez un épicier, achète un lampion, l'allume, et va le placer sur le rebord d'un grand creux formé par le dépavage. Puis, comme le lampion éclaire sa figure, la petite y lit je ne sais quelle inquiétude dont elle lui demande la cause.

— C'est que, dit-il, quand elle verra cela, je crains qu'elle ne se fâche. N'importe! j'ai bien fait : le soir, c'est un vrai casse-cou.

Cependant *Mahomet* était à peine à la fin du cinquième acte, que madame Clairfontaine s'acheminait vers la maison conjugale. Elle arrive à la rue Saint-André-des-Arts; elle s'arrête; elle murmure.

— Là!... par un temps comme celui-ci, dit-elle. Je m'en suis doutée!

— Comment? répondit M. de Manteufel, que la dame avait arrêté court devant ces pavés éclairés.

— Est-ce que vous ne voyez pas? Et il a fallu qu'il s'habillât! et il est malade! et il fait si froid!

— Vraiment, je cherche à vous comprendre, je....

— C'est vous aussi, M. Ernest, qui lui avez dit que l'on pavait cette rue !

— C'est vrai. Où est le mal?

—Eh! mon Dieu ! le voilà le mal...Ce lampion n'est pas venu se placer de lui-même! Mon mari a passé par là. Je le connais.... il n'en fait jamais d'autres!

Lorsqu'il plaça cette lumière, le mari avait dit : « Ma femme se fâchera » , et elle n'y avait pas manqué. Elle l'avait reconnu dans ce soin, et lui l'avait devinée. Ainsi s'entendaient, sympathisaient et s'aimaient ces deux époux. L'anecdote de 1782 explique celle de 1809.

J'ai vu longues années après M. de Manteufel; tous ses protecteurs étaient morts, tout ce qu'il possédait lui avait été enlevé. Pour vivre, il donnait des leçons de français, supportant,

je ne dirai pas courageusement, mais avec gaîté, sa nouvelle existence. « Denis n'était-il pas maître d'école à Syracuse, s'écriait-il en répondant à ceux qui le plaignaient ; et mon ami, mon grand poète, n'a-t-il pas vécu comme je vis ? C'est à présent qu'il serait fier de son Ernest, me disait-il, à moi, en me montrant son grand pot à eau de terre où il puisait avec un vase grossier, mais sur lequel il avait gravé ces beaux vers de sa composition :

Roi, soldat, ou tribun, peu m'importe qui règne.
J'ai vaincu le besoin ; qui veut-on que je craigne ?

Ainsi sont demeurés inconnus deux hommes que la fatalité poursuivit [1]. Ces deux auteurs,

---

[1] La vieillesse de M. de Manteufel a été heureuse : plusieurs de ses anciens écoliers s'étaient réunis pour lui faire une pension honorable ; il est mort dans leurs bras en 1828 ; leur sollicitude filiale a suivi cet homme distingué jusqu'au dernier asile, où ils lui ont consacré un terrain qu'ils vont toujours visiter. Ces élèves reconnaissans sont : M. Lefeuve, médecin ; M. Miller, négociant ; M. Deroire, officier supérieur dans l'artillerie ; et M. Fontenai, artiste du Vaudeville.

(*Note de l'Editeur.*)

leurs œuvres éminentes et leur vie ignorée, m'ont rappelé ce que disait Champfort en parlant des beaux génies perdus dans le nombre des hommes : — Ils sont, disait-il, comme ces marchands qui ont couru de foire en foire, et qui sont morts sans déplier.

Cependant, si l'on montre quelque part un coin de terre consacrée, et que le nom de Clairfontaine ne soit pas encore effacé de sa croix de bois noir; pour apprendre à ceux qui demanderont : « Quel est cet inconnu? » qu'on y lise ces vers mis par le poète dans la bouche de la femme d'Hector :

L'ai-je bien entendu! Dieux! serait-il possible!
Tu vas seul affronter cet Achille invincible!
Le barbare sur toi vengera le trépas
De Patrocle et des Grecs immolés par ton bras.
Hélas! mes yeux ont vu cet Achille en furie,
Par le fer et le feu, désoler ma patrie;
J'ai vu... pourquoi faut-il de ces temps rigoureux
Me rappeler encor le souvenir affreux?
J'ai vu, dans un seul jour, sept frères et mon père
Par Achille égorgés sous les yeux de ma mère;
Et cette mère... ô ciel! quel spectacle d'horreur!
Sur leurs corps palpitans expirer de douleur.
Mais tu me tenais lieu de patrie et de père,

Je retrouvais en toi mes frères et ma mère ;
Je puis joindre à ces noms le tendre nom d'époux.
Hector ! si je te perds, en toi je les perds tous...
Que ne puis je au tombeau descendre la première!
La main de mon époux fermerait ma paupière;
Mais si tu vas périr sous un fer inhumain,
Après ce coup affreux quel sera mon destin ?
Mon époux expiré, je verrai tomber Troie;
D'un vainqueur furieux elle sera la proie...
Encor si je pouvais avec elle expirer!
Mais j'aurai mille affronts peut-être à dévorer.
De climats en climats j'irai montrer mes chaînes,
J'irai servir de fable aux peuples de Mycènes,
Et loin de mon Hector, dans un autre univers
Pleurer jusqu'au cercueil et ta mort et mes fers.
En proie à mes ennuis, languissante, captive,
Parmi tes assassins il faudra que je vive.
Sans cesse j'entendrai de farouches soldats
D'Hector à leurs enfans raconter le trépas :
Pour contempler ma honte ils voudront me connaître;
Objet de leur mépris, je les verrai, peut-être,
Répéter devant moi... pour t'insulter encor :
Cette esclave des Grecs est la veuve d'Hector.

Et je ne rapporte là que les vers que j'ai dans la mémoire : je les rapporte pour que le public connaisse Clairfontaine et pour justifier mes éloges ; car, il faut bien le dire, la protection toute puissante de l'empereur ne put suffire pour faire jouer son *Hector*. Long-temps la pièce de M. Luce de Lancival lui barra le

passage, puis vinrent les auteurs vivans, puis les évènemens; enfin tout ce grand intérêt inspiré d'abord par la démarche de la veuve de Clairfontaine s'évanouit; le dernier malheur, pour une œuvre littéraire, pour la pièce du poète, ce fut de devenir une affaire de secrétariat et de bureaux ministériels.

—

VI

—

Dresde.

Départ précipité. — *Les chambellans de l'aigle.* — Talma porte pour l'Institut. — Grande colère. — Anecdotes de M. Desgenettes. — Anecdotes du vieux grognard. — Le pot au feu. — *Le petit Poucet* de l'empereur. — Napoléon n'aime pas la comédie. — Il se convertit. — Fêtes de Dresde. — Prompt retour.

Ce fut grand bruit à la Comédie-Française le jour où la lettre de M. le comte de Rémusat nous intima l'ordre de prendre la poste et de partir pour Dresde. Qui partait? Qui ne partait

pas? Les exclus se désolaient, les élus étaient enivrés de joie. Jouer devant un parterre de souverains, quelle gloire! cela ne se reverrait plus. Hélas ! ceux qui parlaient ainsi se trompaient, cela se vit encore une fois, et le malheur voulut que ces souverains vinssent eux-mêmes prendre leurs places!..... Alors tout riait, tout annonçait le plus bel avenir, et nous fûmes heureux d'être pour quelque chose dans les promenades du roi du monde; mais l'empereur ne mandait là-bas que la comédie. Cela causa de fortes rumeurs dans notre intérieur. Comment exclure la tragédie, elle qui est apparentée à tous les trônes? C'était l'abomination de la désolation. Enfin tant fut fait, tant fut sollicité, que la tragédie obtint aussi ses passeports. Elle emballa sa coupe et son poignard, et elle nous arriva. J'embrassai Talma, je saluai Georges; peut-être y eut-il entre les deux genres un peu de bouderie; mais la comédie est bonne fille : elle fit tant d'avances que la rancune ne tint pas.

L'ordre de notre départ a été si prompt, que je n'eus le temps d'écrire à personne, et à peine celui de faire mes paquets. En vérité, nous avons été menés en vrais régimens qui vont faire une campagne : nous fûmes à l'heure. Tout se trouva réglé d'ailleurs; on aurait dit que l'intendance militaire avait passé par là. Nous reçûmes chacun trois mille francs pour nos frais de route; ceux qui n'avaient pas de voiture à eux en trouvèrent une à leur porte. Le fournisseur impérial avait pourvu à tout. Nos gens et nos bagages allaient en diligence. Ceux qui avaient des amis à Chaillot n'eurent pas même le temps d'aller les embrasser. Le mot d'ordre est : « Fouette, cocher ! »

J'ai pris avec moi Armand : c'est un comédien de bonne maison, et un honnête homme; il se déride peu, mais s'il vient à rire, il rit bien; le tout est de commencer; il cause avec grace, avec malice; il contera; je suis chef d'emploi, ma passion d'écouteur sera satisfaite.

Nous roulons, et roulent auprès de nous, tantôt devant, tantôt à notre suite, les voitures de

Mesdames :

Mars,
Emilie Contat,
Thénard,
Mézerai,
Bourgoin ;

Et de MM. :

Vigny,
Thénard,
Michelot,
Desprez,
Barbier.

Ce sont les courses olympiques : nous nous croisons, nous nous saluons du mouchoir, nous nous accrochons un peu ; mais on ne va pas à la gloire sans quelques avaries. Or Napoléon veut que nos arts entrent partout où entrent ses aigles.

Il y aurait à faire une vie théâtrale de Napoléon ; il ne s'est pas passé une année de cette existence si remplie sans qu'il s'occupât de la Comédie-Française. Il nous réglementa jusqu'à Moscou, sous l'incendie du Kremlin ; il nous constitua cent mille livres de rente l'année où il prenait Vienne, ou toute autre ville : il y a de quoi se brouiller la tête avec lui. Pendant qu'il portait les plus rudes atteintes à l'ennemi, il avait pour nous ses grandes amabilités et ses petits *sénatus-consultes*. Ah ! la couverture que Louis XIV fit avec Molière nous a bien servis !

Napoléon en cela, je veux dire en nous faisant faire notre expédition dramatique, n'était que le continuateur d'une idée de Bonaparte. Lors de son départ pour l'Egypte, le général fit mettre en quête un grand nombre d'agens tous occupés à former une troupe nombreuse qu'il voulait embarquer avec lui ; l'avis fut affiché. On y admettait des acteurs dans tous les genres, même des danseurs, et surtout des danseuses. Le commissaire du gouvernement

près le Théâtre de la République, M. Mahérault, recevait les propositions de ceux qui désiraient passer dans cette colonie. Le concours fut très grand. Il n'était pas si mince *espalier d'opéra* (figurante, ancien style,) qui ne voulût s'embarquer pour la terre de Sésostris. On appela cela caprice de héros; on disait qu'après avoir fait de l'histoire en Italie, le grand général voulait aller faire du roman en Egypte. On se trompait : cette prétendue fantaisie était un de ces coups à lui connus; il voulait prouver à ceux qui avaient l'œil sur lui qu'il redoutait plus, pour nos compatriotes, l'ennui que les armes du Grand Turc.

Cette fois encore il préparait de grands évènemens, et il commençait par annoncer sa sécurité. Nous étions devenus une des nombreuses machines qu'il fit jouer avec tant d'ensemble au profit de sa politique.

J'arrivai le premier à Dresde. Mon logement était retenu d'avance, et l'on avait aussi retenu tous les autres. Hors le billet de logement, la

comédie marcha militairement; les appartemens suivirent les grades. De plus, chacun des chefs d'emploi eut quinze cents francs pour ses dépenses particulières.

D'abord, nous voulûmes vivre ensemble, ce qui eût été une grande économie. Cela alla bien les premières fois; mais, encore un peu, et la discorde agita sur nous son flambeau. Je dois déclarer pourtant que je ne vis pas jeter sur notre spendide couvert une pomme avec le fameux mot : A LA PLUS BELLE! Il faut le dire aussi, les querelles vinrent de ces dames; elles eurent tort, car on conta, pour expliquer la chose, une historiette assez singulière, mais faite à plaisir. Je ne la donne que pour la démentir.

On disait que nos plus jolies et nos plus spirituelles s'étaient assemblées, et avaient délibéré entre elles sur un point important. Il y avait là tout un séminaire de souverains; ils devaient être galans. Nous appartenions à la grande nation, et nous venions à la suite de la grande

armée, il fallait leur faire porter chevaleresquement les couleurs de celles dont l'esprit de conquête s'était réveillé par imitation et en respirant l'odeur de la poudre.

Mais comme le temps était court, comme une guerre entre les prétendantes aurait nui sans rien avancer, on se voyait pour s'entendre à l'amiable et connaître les prétentions respectives; en conséquence, on apportait une carte de l'Europe, et chacune devait choisir et prendre son royaume, son souverain, son cavalier servant, son esclave, dans les grandes divisions géographiques; il était permis de se jeter en haut, en bas, à droite ou à gauche, suivant le cours des fleuves, les hauteurs des montagnes, marquant les frontières par les limites naturelles, décrivant une ligne à l'encre rouge où ces limites manquaient; mais, une fois le choix fait, on ne pouvait porter qu'une couronne. Les garanties de la foi jurée défendaient de mêler le midi au nord, et l'est à l'ouest.

Ce fut, disait-on, la première cause des dis-

sensions à nos repas. Je puis protester que pas un mot de tout cela ne fut dit. Il y a au théâtre assez de raisons de ménage pour ne pas s'entendre sans aller les chercher dans ces enjolivemens ; la calomnie eut tort, mais la calomnie rôde partout où se trouvent de jolies femmes : c'est le frelon des belles, des jeunes et des avenantes.

Pendant notre séjour à Dresde, nous fûmes traités de la manière la plus distinguée. La noblesse saxonne aime beaucoup les fêtes ; nous allions partout, il fallait même souvent nous partager, et il arriva plus d'une fois que chacune de ces brillantes réunions n'eut qu'un comédien. Il semblait que nous fussions le bouquet obligé des maisons qui se faisaient honneur de recevoir, ce qui nous embarrassait fort, ne trouvant pas toujours à qui parler. Nous étions là, d'après le compliment astronomique de Desgenettes, comme des étoiles égarées dans la voie lactée. Le prince de Neufchâtel et le maréchal Duroc avaient ordre de rendre toutes

ces politesses, et s'en acquittaient à merveille. Chez eux aussi, il fallait que la Comédie-Française se trouvât, mais en nombre. Je puis dire que nous ne déparions pas ces impériales réunions, et que nos souvenirs de l'ancienne tenue réussissaient assez.

Autour de Napoléon s'était réunie une véritable cour de rois. Nous les appelâmes *Les chambellans de l'aigle*. Le mot est, je crois, de Georges. L'empereur et l'impératrice d'Autriche avaient quitté Vienne de leur propre mouvement pour se trouver à Dresde; Napoléon reçut fort bien les grands parens; et, du côté des puissans, tout se passait le mieux du monde. Pour nous, nous faisions merveilleusement notre devoir. Ce congrès-là n'était pas très connaisseur, je crois, mais il payait si bien ses loges! Quelques uns parmi les nôtres étaient assez émus quand ils paraissaient en scène; et, en effet, il y avait bien de quoi éprouver quelque crainte. Un des grands rois du Nord, un prince royal, un empereur d'Autriche, deux

impératrices, vingt princes venus de la Baltique et du Rhin, d'illustres confédérés, des ducs souverains, et le conquérant, toujours attendu, toujours arrivant le dernier, sa présence faisant le même effet, le même brouhaha que la présence d'un seigneur de village qui n'arrive à la paroisse qu'après tout le monde, et qui traverse la foule, devant la foule debout, et attendant un regard ; cet empereur, qui avait donné à la plupart leurs royaumes, et qui nous donnait, à nous, des gratifications, il y avait de quoi être ébloui ; et puis, au delà de la loge impériale, en haut, en bas, devant soi, partout, ces croix, ces cordons, ces diamans, ces plumes, ces femmes, ces chevelures ornées, toutes ces têtes rapprochées, toutes ces épaules pressées, qui n'auraient pas laissé parvenir à terre un éventail qui serait tombé, tant il y avait là d'Europe aristocratique, c'était fait pour donner le vertige, je l'avoue, à ceux qui se donnaient le mal d'y regarder et d'y réfléchir. Pour moi, m'en

vanterai-je? j'étais là à mon aise. Quand je me trouve en scène, je me regarde comme le premier de la salle; je ne suis chez personne, tout le monde est chez moi. Mon parterre de Paris m'a souvent bien autrement effrayé que celui de Dresde!

L'empereur ne faisait jouer la comédie à la cour que trois fois par semaine. Après les premières fois, il nous fit dire que nous pouvions disposer des autres jours, et jouer pour notre compte sur le théâtre de la ville. Plusieurs étaient tentés d'accepter, mais je m'y refusai. Ma réponse, toute simple, fit de l'effet; je la rapporterai, parce que je lacrois bonne, et qu'ici elle est nécessaire.

— Lorsque je vins à Dresde, dis-je, c'est d'après les ordres de Sa Majesté, pour son service; je me regarde dans ce moment comme de sa maison; Sa Majesté fera ce que bon lui semblera, mais je ne jouerai pas la comédie sur le théâtre de la ville pour de l'argent; gratis tant qu'on voudra. Je suis aux ordres de

l'empereur, et, sans doute, Sa Majesté n'a pas l'intention de faire payer par la ville de Dresde les personnes attachées à sa maison.

Cette sortie, faite un peu en colère, imposa à ceux qui avaient été d'un avis contraire, et tous finirent par m'approuver. On rapporta cette réponse; mais l'on eut l'obligeance de ne pas me nommer pour ne point m'exposer à la colère de l'empereur.

— C'est Fleury qui a parlé ainsi, dit-il. Allons, avouez : c'est Fleury, n'est-ce pas? Je reconnais là sa hauteur.... Ma foi! c'est bien! mais c'est que c'est très bien!

Puis, après un moment de réflexion, il ajouta :

— Les Comédiens Français donneront dimanche une représentation gratis au théâtre de la ville.

Cette pensée de Napoléon sur mon compte se lie à un fait qui appartient de droit à ces souvenirs, et dont je suis bien fâché que les écrivains n'aient pas rendu compte. C'était une

question à couler à fond une fois pour toutes ; cela tient à notre position dans les arts, à nous comédiens. Malheureusement, il n'est plus temps d'y revenir, surtout depuis que le mot de madame de Staël est devenu si vrai : au temps où l'on ne protège que les jeunes prêtres, et où l'on néglige les vieux soldats, que pourraient réclamer les artistes?

On sait qu'à l'époque des cinq directeurs, Molé et Grandménil furent de l'Institut; lorsque le premier mourut les ambitions les plus avancées, et j'ajouterai les ambitions les plus justes se réveillèrent à la Comédie Française. Il fut question de réclamer la survivance, et de choisir entre nos plus dignes camarades. Fondé dans le but de réunir en faisceau toute la France intelligente, l'Institut admettait dans la classe des beaux-arts deux artistes pris parmi nos célébrités, et qui devaient siéger à côté de nos premiers peintres et de nos grands sculpteurs. La Comédie-Française délibéra sur la question de ce remplacement, et comme

rien ne venait nous avertir, de l'Institut ou de plus haut lieu, que l'on s'occupât de nous, nous nous décidâmes à faire une démarche; mais avant toute chose la Comédie-Française pensa qu'il était convenable d'en prévenir M. le comte de Rémusat, chargé de l'administration des théâtres. Je dois dire que dès l'instant qu'il fut question de cette affaire, je déclarai tout de suite et bien sincèrement que je trouvais naturel que mes camarades désirassent faire partie de la classe des beaux-arts; mais que pour moi je voulais demeurer entièrement dans l'oubli. Je trouvai du reste honorable de voir admettre l'un des nôtres parmi les membres du docte corps; mais je ne voulais autre chose que faire partie de la députation qui serait envoyée à M. de Rémusat; je bornais là mon ambition, portant de toutes mes forces Talma ou Saint-Prix pour remplacer Molé.

Assez ordinairement, les comédiens n'ont qu'un premier moment de fougue : ils sont un peu comme tout le monde. Une fois l'affaire

discutée au comité, on la laissa là. On craignit que le grand homme qui nous gouvernait ne nous trouvât un peu bien osés, lui qui semblait faire parade d'être membre de l'Institut, de porter nos vues ambitieuses jusqu'à être son collègue. Il fut de nouveau délibéré que l'on ferait un temps d'arrêt. Devant le héros, Talma était un peu peureux, et, devant toute chose, Saint-Prix était un peu apathique. Nos candidats se tinrent tranquilles, et la réclamation s'oubliait; mais nous avions sans doute parmi nous de faux frères : bientôt M. de Rémusat fut instruit de tout.

Quelque temps après, juste à l'époque de l'arrestation de Georges et de Pichegru, j'eus à parler à M. de Rémusat : il s'agissait d'une affaire d'intérêt général, mais où se trouvaient mêlés les miens. Je m'aperçus, dès l'abord, que M. le comte ne goûtait pas mes raisons. Son visage ne disait pas un mot de ses réponses, et ses réponses n'étaient pas en accord avec son visage. Je ne sais quoi m'avertit qu'il fau-

drait soutenir un assaut : je ne me trompais pas.

— En vérité, mon cher Fleury, me dit-il, vous n'êtes pas raisonnable. Vous croyez qu'être Comédien Français est la première chose du monde; vous devriez être moins cassant, moins arrêté : cela vous nuit.

— Monsieur le comte, je ne sais jouer les courtisans que sur le théâtre. Je connais mes droits; je les réclame... et je reste chez moi!

— Oui, vous vous retirez dans votre tente. C'est trop de prétentions. Je vous en demande bien pardon, mais c'est tout à fait ridicule; et tenez...

En ce moment M. de Rémusat cherchait, et je vis qu'il cherchait à me dire la chose dont, à mon premier salut, il aurait bien voulu m'aborder; je me mis secrètement en garde.

— Et tenez, dit-il enfin, tout d'un coup, croyez-vous que j'ignore le projet que vous avez eu de solliciter la place de Molé à l'Institut?

— Allons donc ! dis-je à part moi. Puis m'adressant à M. de Rémusat : Ce n'est pas pour moi que je voulais la solliciter, M. le comte ; car aussitôt que mes camarades ont parlé de cette réclamation, j'ai dit que je voulais rester neutre et que jamais je ne briguerais cet avantage ; mais que Saint-Prix et Talma pouvaient sans trop d'orgueil prétendre à cette place... Je l'ai dit, et j'ai l'honneur de vous le répéter

—Eh bien ! cela n'en est pas moins déplacé. En vérité, à vous entendre, il faudrait vous donner la croix d'honneur !

Le rouge me monta au visage, je sentis se vider ma poche de fiel ; mais ce fut avec le plus grand sang froid et avec le mouvement que je prenais pour parler à mon monde dans l'Ecole des bourgeois, que je répondis :

— Monsieur le comte, si j'avais arrêté Georges, et si j'étais espion de police, je l'aurais à l'instant.

Puis je saluai et m'en allai.

M. de Rémusat avait eu tort ; j'avais été im-

prudent, et cependant il ne laissa rien transpirer; je ne pouvais m'empêcher de lui en savoir gré; mais il n'était pas seul chez lui, et il fut bien étonné lorsque, à Saint-Cloud, le maître souverain lui rapporta mot à mot la scène. Depuis lors, l'empereur et le comédien n'étaient pas parfaitement ensemble, et l'on voit qu'à Dresde il se souvint.

Je conviens qu'il eût été singulier de voir Talma pensionnaire de Napoléon, et Napoléon, à qui il prit fantaisie d'aller parfois toucher ses jetons à l'Institut, prendre part à la même délibération et s'asseoir sur le même banc; mais on conviendra aussi que, sans cette circonstance (dont je tiens compte seulement par concession), il est étonnant que dans un corps où tous les arts sont représentés on ait voulu exclure les grands comédiens. L'auteur est tout, a-t-on dit, l'acteur n'est rien que par la pensée du poète. Hélas! le comédien est souvent quelque chose malgré le poète. Il est étrange que l'on veuille nous considérer seulement

comme la timballe qui rend la note jetée sur le papier par le musicien. Certes, nous n'apportons pas la pensée, mais nous sculptons souvent en relief quand on ne nous a donné que de bien faibles grisailles ; et même lorsque nous sommes seulement les interprètes des grands auteurs de notre répertoire, nous sommes beaucoup si nous les avons bien compris, si nous les faisons aimer, si nous les rendons éternels ; n'y a-t-il donc pas une exécution qui crée, renouvelle et remet en lumière? Que l'on veuille bien le remarquer, avec la mort d'un grand comédien les dieux s'en vont ; ce n'est pas toute une littérature qui disparaît, mais c'est toute une littérature qui pousse au noir, comme dans les tableaux d'école. Le comédien de talent ne trempe-t-il pas dans sa nature la poésie de chaque auteur ? Rien de faible comme l'acteur médiocre, rien de grand comme le sublime comédien : c'est un athlète qui combat couvert de chaînes. Ah ! son thème est fait ! mais au peintre aussi son thème est fait dans la na-

ture, et pourtant vous lui donnez l'Institut. En vérité, mon sublime Talma ! vous n'êtes qu'un instrument ; il est vrai que le musicien suprême qui en connaît les secrets, c'est vous-même. N'importe! vous n'aurez pas l'Institut ; il n'y a plus d'excommunication qui vous empêche de faire votre prière à l'église; mais dans le monde, le préjugé se rattrapera; c'est en vain que vous faites virilement votre ame jumelle de celle de Corneille... on aura contre vous la loi salique.

Je suis grand amateur de choses nouvelles, et la ville de Dresde me parut superbe. Je me garderai cependant de faire une description que l'on peut trouver partout. J'aime d'ailleurs la simplicité dans les décorations. Mais c'était bien beau ces personnages qui s'agitaient sur cette grande scène; cette garde, ces jeunes cohortes, ces drapeaux, ces chefs, ces rois, ce maître du monde et ces spectateurs enivrés, c'était bien beau ! Il n'y a que cela à dire. Mon savant Paulin ne m'a-t-il pas assuré que les

vieillards troyens n'avaient prononcé qu'un mot lorsque la belle Hélène leva son voile : « Qu'elle est belle ! » Qu'elle était belle, Dresde avec ses illustres conviés ! Et des habitans, en parlerai-je ? Eh ! non pas. Les Saxons nous recevaient comme des hôtes agréables, ou comme des hôtes auxquels on est forcé de faire accueil. Ceux qui nous aimaient s'efforçaient de paraître Français ; ceux qui ne nous voyaient pas avec plaisir s'étaient faits Saxons doubles ; ils affectaient la simplicité de mœurs, la naïveté, la franchise, un peu de rudesse ; ne savaient-ils pas de quelles couleurs on peint l'Allemand ? Ils songeaient tous les jours à leur rôle national ; ils se posaient en Saxons de la vieille roche : ils faisaient de l'Auguste Lafontaine.

Je ne vis qu'un homme là qui fût digne d'être un spectacle, et je le vis comme je ne l'avais jamais vu : ce fut Napoléon. Il se passa en moi ce qui se passe un peu dans tous les ménages. Vous avez une femme jolie, belle,

on s'y fait; on ne lui tient compte ni de sa jolie figure, ni de sa beauté; vous l'accompagnez dans le monde et chacun autour d'elle se récrie; on vante sa grace, sa tournure, son esprit; vous êtes alors averti du trésor que vous possédez et vous prenez garde. Nul n'est prophète dans son pays ni parmi les siens; cela est vrai pour les belles et pour les empereurs. Et puis, après le premier coup de la grande explosion de la gloire de Bonaparte, il y avait eu l'expiation nécessaire à toutes les gloires, le retour et l'examen; ceci eut lieu surtout à l'époque où le conquérant, rougissant des manières de sa mère, la révolution, cherchait à la décrasser un peu en s'improvisant une noblesse, ce qui, d'après un homme d'esprit, ne s'improvise pas plus que le vin vieux; alors les anecdotes coururent en foule sur lui et sur ses entours, et parce que la Comédie-Française a toujours eu l'oreille près de tout ce qui a été puissance, il m'en était revenu quelques unes : j'ai même dit, en commençant ces souvenirs,

par quel événement elles me furent enlevées ; je les avais regrettées, vivement regrettées. Eh bien ! à Dresde je changeai d'avis, je compris que les commencemens d'un homme doivent avoir leurs tâtonnemens; qu'autour de lui doivent se récrier les rivalités qui se trouvent dépassées ; je compris que l'héroïsme avait ses essais, son adolescence et son âge viril; enfin, je voulus m'examiner moi-même et examiner mon opinion. Dans la bonne foi, je trouvai que les dates ont une grande influence sur les idées, et, sauf ce tort impérial, très-grave, de demander compte au talent de ses opinions, de façon que Trissotin bien pensant aurait eu la croix et des rentes, je trouvai que, devant la vaste pensée de cet homme, j'avais peut-être un peu fait du raisonnement à la manière de Garo, voulant comme lui placer les citrouilles sur les chênes.

Deux hommes contribuèrent à ma conversion : M. Desgenettes d'abord, puis un vieux grognard, dont je dirai tout à l'heure comment

je fis connaissance. M. Desgenettes et mon vieux soldat avaient suivi le héros depuis ses commencemens; en écoutant ces deux observateurs, on avait tout Napoléon; l'un voyait avec son esprit, l'autre voyait avec son cœur; le médecin était positif et juste; le soldat était enthousiaste et vrai. Je ne dirai pas par quelle foule de faits ils me convainquirent, comment ils avaient tenu compte de mille momens oubliés; un geste, un coup d'œil, un son de voix, tout avait été mesuré. Ce serait une vie entière à écrire avec la plume de Sterne. Malheureusement pour moi, à mesure que j'ai vécu, j'ai vu les mille anecdotes de M. Desgenettes passer ici, passer là, enrichir les journaux, grossir les recueils, aussi me hâté-je de dire les deux ou trois auxquelles personne n'a encore touché. On connaît les petits carrés de papier du docteur, ainsi chez lui tout est exact.

Lorsque Napoléon arriva au trône, ce fut une ardeur générale à vouloir prouver qu'il en était digne, non pas par ce qu'il estimait le

plus, mais par droit de naissance. Les généalogistes entre autres se mirent à la besogne. L'un d'eux le fit descendre des Médicis, famille qui donna deux reines à la France, ce qui le plaçait tout naturellement sur le trône des Bourbons; mais comme il se trouvait n'avoir pas grands égards pour la branche aînée, ce document ne fit pas fortune. Un autre généalogiste fut plus adroit.

C'était un Allemand; on le nommait Ritterstein. Habile dans la science de d'Hozier, il s'avisa de trouver que la race de Bonaparte était connue bien avant la première croisade. Il prenait la chose comme Petit-Jean prend son plaidoyer. D'après ses démonstrations, et des pièces qu'il prétendait authentiques, le premier nom de Blondel, ce troubadour célèbre, cet ami dévoué de Richard Cœur-de-Lion, si bien connu de notre célèbre Clairval; le premier nom de Blondel, dis-je, était Bonaparte. Or Blondel avait épousé une Plantagenet, et ce fut à l'occasion de cette alliance qu'il abandonna

son nom de consonnance étrangère pour adopter celui de Blondel. On sait que par des alliances successives la maison des Plantagenets s'est fondue et éteinte dans celle des Stuarts.

— Voilà ce qu'il me fallait, dit l'empereur le jour où il reçut cette pièce curieuse. Je puis, à présent, faire la guerre à l'Angleterre sans scrupule. Je suis Stuart! Stuart par la ligne masculine! Georges III n'a qu'à se bien tenir, lui qui n'est que de la ligne féminine.

Et comme parmi ceux qui l'entouraient se trouvaient quelques flatteurs, qui prirent cela pour une modestie fardée, ils ne manquèrent pas de trouver du plausible dans le document de Ritterstein.

— Connaissez-vous Walpole? dit Napoléon au plus acharné.

— Walpole?... Mais oui.... Un ministre anglais....

— Non, monsieur; un auteur, le fils de ce ministre. Il assure qu'avec deux ou trois cents

ans de généalogie, il n'est personne qui ne puisse descendre de qui il veut.

— Cependant, Sire, l'habileté de Ritterstein.

— Oui, l'habileté, l'adresse... Voyez-vous, monsieur! reprit l'empereur avec ce verbe haut et clapotant qui, lorsqu'il le voulait, entrait dans l'ame comme une pointe d'acier, voyez - vous! si la peste était sur le trône, le généalogiste de cour la ferait descendre de la santé!

On voit que si la flatterie eut accès auprès de lui plus tard, elle dut se montrer adroite: et pourtant elle venait l'assaillir de tous côtés; sa famille même, Lucien excepté, n'était pas la dernière à brûler pour lui cet encens qui finit par étourdir les têtes les mieux organisées.

Voici une aventure de chasse qui donna à Napoléon une grande idée de son adresse.

Le roi de Westphalie et Murat étaient de cette partie, et en étaient aussi plusieurs généraux et bon nombre de grands cordons. Rien de plus facile que cette chasse: on traquait le gibier tout aux environs, on le faisait arriver

dans un coin et les tireurs n'avaient plus qu'à lâcher la détente à plomb perdu. Des gens se tenaient là, tout prêts, faisant passer d'autres fusils, et l'armurier célèbre, M. Lepage, chargeait ceux de l'empereur ; un coup n'attendait pas l'autre, c'était plutôt un abattis qu'une chasse : pour ne pas tuer il fallait y mettre de la mauvaise volonté ; or, afin de constater la gloire de chacun, un homme dont c'était l'emploi enregistrait sur un livre le nom du tireur et le nombre de pièces tuées. Jérôme, qui était adroit, avait passé les deux cents ; le roi de Naples en était à peu près à cent cinquante ; d'autres avaient plus, d'autres moins. Napoléon seul n'avait tué que douze ou quinze pièces : il se serait avisé de tirer en l'air, que la balle, en retombant, aurait tout aussi bien opéré. Malgré cela il paraissait fort content de lui. On riait sous cape de sa gloriole, et il n'était si mince chasseur qui ne le renvoyât à Austerlitz et ne lui disputât Fontainebleau.

Jamais l'empereur n'avait l'habitude de re-

garder les registres, et par une fatalité peu prévue, ce jour-là il s'en avisa : — J'ai tué au moins cent pièces, disait-il. Voilà tout le monde consterné ; comment s'y prendre pour lui dire la vérité ? Cependant on cheminait, les héros en avant, les trophées en arrière, l'empereur tout joyeux, les courtisans fort empêchés. Les prétentions de sa majesté vont jusqu'à Murat, qui selon sa coutume chevauchait en faisant l'école buissonnière ; il prend un temps de galop et arrive à l'enregistreur ; déjà le roi de Westphalie y était ; ils se sont bientôt entendus. Il faut à l'empereur ses cent pièces de gibier, et s'il ne les a pas il faut les lui faire. Le grattoir est promené sur le dernier zéro du chiffre 200 de Jérôme, le voilà réduit à 20 ; le grattoir fait aussi son office sur le premier numéro de Murat, et un 150 devient 50 ; puis, comme il faut que rien ne soit perdu, l'on transporte le 2 du roi de Westphalie devant le 15 de Napoléon, et le glorieux chiffre 215 apparaît. Les petits cadeaux entretiennent l'amitié : les générosités des deux

rois rendirent tout fier Napoléon qui, depuis, ne regarda plus les registres pour ne faire souffrir la vanité de personne.

Mais deux jours après il y eut de grandes terreurs, et la chose du monde la plus simple faillit tout découvrir. La cour s'était rendue à Saint-Cloud; l'empereur était dans son cabinet, et sous ses croisées se trouvait un petit cochon d'inde, assez familier, appartenant à l'un des gens du château. Cet animal dégradait les plates-bandes, et salissait les allées y lançant de la terre ; puis, après ces ébats, il se délectait à brouter les fleurs, sans égard pour les plus belles, faisant litière de roses et de plantes rares. L'empereur est indigné ; il appelle Rustan : — Qu'on me donne un fusil pour tuer cet animal. Rustan regarde, et comme il était au courant du fait d'armes de l'avant-veille, il a peur que la supercherie ne soit découverte; cependant on n'est qu'à vingt pas de l'animal, un peu d'espérance entre en son cœur. Napoléon s'apprête, il tire : le petit cochon n'est pas même

effrayé. On recharge le fusil; Napoléon vise, il lâche la détente : le petit cochon ne se dérange pas de son repas. Autre fusil demandé, autre coup tiré, même résultat : le petit cochon dévaste toujours les fleurs. — Mais il est blessé ! s'écrie l'empereur. —C'est possible, répond Rustan ; alors il se venge sur les roses. — Encore un fusil ! s'écrie le chasseur déterminé; c'était le quatrième : pas plus de bonheur. Pour le coup, l'empereur s'impatiente, il regarde de travers le petit cochon qui, cette fois, paraît mettre plus de complaisance et s'avance sans perdre un coup de dent. Douze coups furent tirés sans qu'il eût seulement le poil endommagé ; mais au treizième il tomba. Rustan s'empresse d'aller chercher le trophée impérial, le prix de treize amorces.

— Touché combien de fois ?

— Une, Sire.

— Impossible ! une ? Il y en a au moins six.

— Que Votre Majesté regarde elle-même.

— Une! c'est vrai... Alors c'est qu'il a la vie bien dure.

Voyez comme la vanité que l'on nous donne est rivée avec des clous d'airain, et comme tout vient en aide à celle des rois! Il ne pouvait pas croire qu'il n'eût touché qu'une seule fois sur treize, et l'avant-veille il crut qu'il avait touché deux cent quinze fois sur environ cent coups tirés. A chaque fois un peu plus que la paire!

Mais j'arrive à nos précieuses anecdotes du vieux soldat.

J'en fis singulièrement rencontre. J'étais allé me promener seul sur la rive droite de l'Elbe; nous étions alors au mois d'août, et l'été de ce pays-là gardait encore toute sa splendeur; je respirais le bon air, l'air odorant, à pleine poitrine; j'admirais la richesse des environs, la variété des sites. Enfin je m'en retournais, traversant le beau pont qui s'étend si majestueusement sur ses seize arches. Devant moi marchait un vieux soldat, en petite tenue. Le jour baissait. Je voulus me donner le plaisir d'un

coucher du soleil. Autant que je me le rappelle, il y a des bancs de distance en distance sur ce pont; mais je m'appuyai contre le parapet, et me tins ainsi debout. J'avais oublié mon militaire, et, après avoir vu l'ensemble du beau tableau qui se déployait devant moi, j'en voulus saisir chaque détail. Mon regard tomba sur le crucifix doré placé sur ce pont, et supporté sur un morceau de roc brut d'environ vingt ou trente pieds. A cette heure, ce soleil, le bruit du flot, ce crucifix s'élevant comme une apparition, produisirent sur moi une impression que je ne saurais rendre : c'était de l'attendrissement, du vague, de la mélancolie. Mes pensées se reportèrent vers la France : je voyais devant moi toutes mes personnes aimées, et je craignais de ne plus les voir. Pour chasser cette pensée je continuai à marcher; mais, près du crucifix, au pied du roc, mon vieux militaire était là, chapeau bas, appuyé sur le coude : il priait, car, au bruit, il se retourna, et s'empressa

d'escamoter un signe de croix que je vis fort bien. Je l'abordai.

— N'est-ce pas que c'est une belle pièce que ce crucifix, mon brave?

— N'est-ce pas, bourgeois, me dit-il avec une franchise brusque et soldatesque, que vous m'avez vu là, dépêchant un *Pater?*

— Non pas précisément, mais il m'a semblé....

— Que voulez-vous? ce grand diable (il me montrait le crucifix) m'a rappelé son pareil que nous possédions dans mon village. Quand je dis son pareil, ils ne se ressemblent pas du tout, mais c'est toujours crucifix et crucifix.

— Souvenir du pays!

— Oui. Je n'ai jamais fait que deux prières: l'une pour ma mère, et l'autre pour mon empereur. Et, voyez-vous! l'empereur seul m'est resté.... ma mère....

Il ne parlait plus; nous allâmes un instant côte à côte. J'admirai ce soldat qui n'avait de

famille que Napoléon ; peu à peu je le tirai de sa mélancolie et alors je sus ce qu'il était.

Il avait fait la campagne d'Egypte ; parti avec un détachement, ils s'étaient trouvés égarés dans les sables ; on manquait de vivres, il fallut tuer un chameau. Il fut chargé de la cuisine et il trouva moyen de servir des légumes, en coupant, d'après son expression, la musette au chameau, c'est à dire en lui ouvrant l'estomac, d'où il tira des fèves encore excellentes que l'animal n'avait pas eu le temps de digérer. Quand on les retrouva ce fut une fête au régiment ; et Louis Diard obtint les honneurs du triomphe pour son pot au feu accompagné de légumes.

Arriva une grande revue. Le général aperçut la moustache de Diard qui sortait d'un bon pouce hors des rangs.

— Tu es l'homme au pot au feu ? dit Bonaparte.

— Oui, mon général.

— Sais-tu lire ?

— Je lisais dans le Paroissien de ma mère.

— Sais-tu écrire ?

— Non.

— Je te donne quarante jours ; dans quarante jours tu me montreras de ton écriture.

Puis il passa.

Voilà Diard qui pour obéir à son général se met à faire des barres ; puis il passe aux O, puis aux C ; puis il forme des mots ; il est excité par son lieutenant qui l'aime et qui veut que l'honnête homme fasse son chemin ; Diard boude sous la férule et se moque un peu de ce lieutenant dont une épaule était un peu plus élevée que l'autre ; mais pourtant il fait assez de progrès pour attendre la fin des quarante jours avec impatience.

Enfin une nouvelle revue a lieu, le général entre dans les rangs, gronde, encourage, dit à plusieurs leurs noms, demande à un autre si sa blessure est guérie, et arrive au nouvel écrivain. Celui-ci se tient sous les armes, les pieds en dehors, l'attitude passive ; le pouce de la

main gauche, appuyé sur le fusil, presse sur le canon une belle pièce d'écriture de sa façon.

— Eh bien ? dit le général.

— Voilà, répond le militaire sans bouger, et en faisant porter son rayon visuel sur le papier barbouillé.

Le général prend l'écriture.

— Diable ! tu as étudié sur les hiéroglyphes. Qu'est-ce qu'il y a là ?

— Mon général, c'est tout ce que je sais faire de plus lisible.

— Si tu disais que c'est tout ce que tu sais faire de plus gros... Voyons, qu'y a-t-il ?

— *Depuis*...

— C'est vrai... Il y a *depuis*... Après ?

— *longtemps*..

— Long-temps... Ah ! ah ! ça peut passer pour *long-temps*... à la rigueur. Ensuite ?

— *je me suis aperçu.*

— Comment ! tu trouves que tu as mis : *Depuis long-temps, je me suis aperçu ?*

Alors on se prit à rire dans les rangs, mal-

gré la présence du général; le lieutenant seul ne riait pas. Bonaparte regarda et comprit, en voyant la colère contenue de l'officier, que la scène tournait un peu à l'irrévérence pour la hiérarchie.

— Très bien ! très bien! dit-il, le pays t'inspire, ami : *Depuis long-temps je me suis aperçu de l'agrément*.... Je connais la chanson ; tu rappelles là ta soupe au chameau... Allons, continue, et tâche de trouver autre chose.

Depuis, ce brave homme essaya d'apprendre un peu mieux, mais il n'avait jamais pu aller plus loin que la chanson des bossus. Il fut déclaré illettré incurable et Napoléon lui fit une pension ; c'était l'homme de la garde qui avait le plus de sang-froid. Son empereur était son Dieu, il ne le nommait pas sans faire le salut militaire; aussi se mit-il au courant de la vie de son héros et en apprit-il des choses fort peu connues. Il était riche pour un soldat ; il payait généreusement bouteille, et il rassemblait ainsi toutes les scènes de cette vie de

champ de bataille ; il pénétra même jusque dans l'intérieur du palais; poli avec Rustan, qui aimait aussi tout ce qui était attaché à son maître, il accrocha les anecdotes que je vais donner, et que j'aime parce que je n'en connais pas qui fassent mieux connaître l'homme malgré le héros.

Napoléon avait l'habitude de se coucher sur un petit lit de repos, et Rustan placé en dehors sur des matelas arrangés contre la porte veillait fidèlement sur lui. Il arrivait parfois, quand l'empereur s'endormait sur le côté gauche, qu'il avait de mauvais rêves; alors, il criait, il se débattait, et Rustan, toujours aux aguets, allait à lui, le prenait de ses bras nerveux, et le retournait du côté droit comme on retourne un paquet; l'empereur ne disait rien, ne s'éveillait pas et dormait dans la plus grande confiance ; mais s'il se réveillait, comme cela ne manquait guère d'arriver vers deux heures du matin, il fallait alors lui apporter un superbe poulet froid, un *en cas* auquel l'empereur avait l'ha-

bitude de détacher une cuisse ou une aile, et quelquefois les deux. Il arriva une fois, que Napoléon s'endormit un peu plus tard que de coutume; son sommeil ne fut pas troublé, sans doute, il s'était placé sur le bon côté. Les deux heures où l'*en cas* était attaqué passèrent, trois heures sonnèrent même, le sommeil continuait, et Rustan qui avait beaucoup veillé, et qui avait faim, se décida à tirer parti, pour son compte, du poulet inutile; il le mange, ou à peu près; puis cette expédition faite, il boit un coup du meilleur vin du sommeiller, écoute encore si l'on n'a pas besoin de lui dans la chambre auguste, n'entend qu'un souffle léger, bien coupé, bien rassurant, retourne chez lui, place son lit et s'endort rêvant doucement.

Vers le matin, mais avant que le jour parût, l'empereur se réveille; il a faim; il appelle Rustan tout bas; Rustan ne répond pas; il appelle encore, même *tacet*. Alors il lui prend une impatience, il saute à bas du lit: « Voyons, se dit-

il, si ce fidèle serviteur veille aussi bien qu'il s'en vante. » Il va à la porte et l'ouvre doucement. Du côté de Rustan il n'y avait pas de lumière. L'empereur entend ronfler son mameluck, il passe une jambe au dessus du petit lit et va traverser. Mais Rustan se réveille en sursaut; il n'a pas le temps d'aller chercher ses armes; il saute au cou de l'agresseur! il l'étrangle! il crie : — Ah infâme! traître! Napoléon est étouffé, il va périr; enfin, il reprend ses forces, se laisse aller de tout son poids en arrière, et entraîne vers la porte entrebâillée Rustan qui, à la lumière de la lampe, reconnaît l'empereur.

Il est facile de juger sa stupeur, son étonnement; les larmes lui en venaient au visage.

— Rassure-toi; parbleu! c'est ta consigne.. mais tu étrangles trop... allons on te pardonne, ne fais pas l'enfant... la meilleure preuve que tu ne m'as pas fait de mal, c'est que je veux manger.

Ici Rustan eut un autre genre de peur.

— Comment ! à cette heure, votre majesté ?

— Est-ce qu'il y a une heure pour l'appétit? j'ai faim... mon poulet.

— Sire, c'est que... le poulet...

— Eh bien ? on ne me l'a point apporté ?

— Pardonnez-moi, sire ; mais ce malheureux poulet.

— Quoi ? est-ce que tu l'as étranglé aussi ?

—Ah ! votre majesté... voyant l'heure passée... voyant le poulet...

— Tu l'as mangé ?

— Hélas ! oui, sire.

— Hélas ! c'est à moi de dire : Hélas ! Tu l'as tout mangé ?

— Oh ! sire... il s'en faut de si peu... Mais sire...

— Sire... sire... vas te faire f..... avec ton sire ! Je veux voir les débris du poulet.

Rustan alla préparer les reliefs ; avec le couteau il essaya de faire une mine à ce qui restait et parvint à force d'os et d'industrie à donner à tout cela une assez bonne tournure

de plat. Pendant ce temps l'empereur s'était mis en état, et lorsque Rustan arriva, il le trouva sur pied, attablé vis-à-vis rien; mais attendant avec impatience. Tout tremblant, le mameluck pose son chef-d'œuvre sur table. Napoléon compte les pièces, paraît surpris de l'intelligence avec laquelle ces ruines sont mises en ordre.

—Eh! mais, s'écrie-t-il, il y a de l'ensemble!... Nous causerons demain.

Rustan se retire pensant au lendemain, pensant à sa disgrace; le lendemain arrive; tout prend son cours dans le palais. Enfin Rustan est appelé. Il trouve Joséphine avec Napoléon, la conversation était commencée entre les deux époux. Il était question de savoir comment ils vivraient s'ils n'avaient que six mille livres de rentes; c'était un des fréquens entretiens de l'empereur. Joséphine arrangeait une métairie, Napoléon en faisait une autre; Joséphine mettait tout en linge, tout en argenterie, tout en repas donné aux voisins; en cadeaux offerts au

curé. Napoléon faisait des plantations sans nombre, jetait en avant des arbres d'un vert tendre, et au fond, des arbres d'un vert plus foncé pour avoir d'agréables repoussoirs : il voulait aussi faire la chasse aux sangliers pour vendre les hures.

— Mais, s'écriait Napoléon, en écoutant les projets d'économie de sa femme, tu fais des dettes, ma chère; tu vas, tu vas; tu fais comme si tu avais quarante mille livres de rentes.

— Mais non, non; c'est vous qui vous en donnez comme si vous aviez les trésors du Pérou; vous dépassez vos revenus.

— Belle fermière! comment tu ne peux pas aller sans recevoir le tiers et le quart?

— Grand agriculteur! comment vous plantez des jardins anglais sur les bonnes terres, au lieu de les ensemencer!

— Supprime-moi les cadeaux à ton curé au moins!

— Pendant la chasse aux sangliers qui veillera la ferme?

— Eh bien! nous mettrons ordre à cela; Rustan, sais-tu faire quelque chose dans une ferme?

— Sire, j'apprendrai.

— Il labourera, dit Joséphine.

— Et il a la poigne assez forte pour cela, répond Napoléon en passant sa main sur son cou bleui.

— Ah! dit Rustan l'air contrit, votre majesté me rappelle...

— Tu n'oublieras pas la basse cour, ma chère, interrompit l'empereur, beaucoup de poulets: Rustan les aime.

Ce fut toute la punition du mameluck qui ne pouvait se lasser de raconter le fait, et mon vieux soldat de l'entendre; non plus que cet autre.

Joséphine était sujette aux maux de dents, elle souffrait toutes les douleurs de ce mal cruel, et alors l'empereur, si quelque grande

préoccupation ne l'absorbait pas, la faisait venir, la plaçait sur ses genoux un instant, puis se levait, la faisait promener, prétendait qu'avec beaucoup de force d'imagination on pouvait, non seulement lutter contre le mal, mais le vaincre ; pour cela il n'y avait tout simplement qu'à penser à autre chose ; c'était précisément là le difficile, et jamais, quand Joséphine souffrait, elle ne pouvait penser à autre chose qu'à son mal. Alors l'empereur prenait un parti désespéré, il lui contait des histoires ; or, la narration, certaine narration du moins, n'était pas le fort de l'empereur ; il brouillait assez souvent les choses, et Joséphine riait ou finissait par s'endormir ; l'empereur aimait mieux la voir rire, bien que ce fût à ses dépens, son orgueil de conteur y trouvait autrement son compte, qu'à la voir dormir.

Un de ces jours difficiles, Joséphine était au supplice ; Napoléon la sermonna, lui parla de l'empire que l'on doit prendre sur soi-même. Mais comme cette médecine n'opérait

pas, il lui dit : — Assieds-toi là, je vais te conter le Petit Poucet.

Napoléon aimait beaucoup Perrault; la simplicité du conteur, sa naïveté gracieuse qui n'exclut pas la malice, lui plaisaient singulièrement. Il appelait cet ouvrage le Rabelais de l'enfance; il l'avait appris par cœur pendant le siége de Toulon, et ces contes lui rappelant sans doute les commencemens de sa fortune, Perrault était son auteur des petits jours comme Ossian son auteur de parade.

L'impératrice assise se tenant douloureusement le bas du visage, qu'elle presse dans un mouchoir, l'empereur assis à ses côtés, le plus près possible et lui prenant doucement la tête qu'il fait pencher vers lui, il commence le Petit Poucet.

« Il était une fois un bûcheron et une bû-
» cheronne qui avaient sept enfans, tous gar-
» çons; l'aîné n'avait que dix ans, et le plus
» jeune n'en avait que sept. On s'étonnera que
» le bûcheron ait eu tant d'enfans en si peu

» de temps, mais c'est que la femme allait
» vite en besogne, et n'en faisait pas moins de
» deux à la fois.

— Ah! soupira Joséphine, qui sans doute avait en pensée les désirs de Napoléon, auquel elle ne pouvait plus donner d'enfant.

— Est-ce que tu souffres davantage?

— Non, au contraire; dit l'impératrice qui veut cacher sa pensée.

— Tu vois bien! Je continue; où en étais-je?

— A : « Sa femme allait vite en besogne. »

— Bien, bien!

« La pauvre femme allait vite en besogne;
» mais elle mourut...

— Déjà?

— Eh! oui : en couche.... Oh! si l'on m'interrompt!... je n'ai pas fait le conte.

« La pauvre femme mourut donc... les par-
» tages furent bientôt faits. Le notaire ni le
» le procureur n'y furent appelés, ils auraient
» eu bientôt mangé tout le pauvre patri-
» moine.

— Mais ce n'est pas...

— Ah! tu ne souffres pas pour me faire des observations.

—Je n'en puis plus, au contraire.

— Eh bien! alors...

» L'aîné eut le moulin, le second eut l'âne » et le plus jeune n'eut que le chat.

— Le chat! justement! le chat! vous êtes au chat botté.

— Comment! il n'y a pas de bottes dans le Petit Poucet?

— Si, si; il y a des bottes, les bottes de sept lieues.

— J'ai donc raison!

Il allait continuer lorsque un éclat de rire que l'on ne put contenir partit de la pièce voisine.

— Qui est là? dit l'empereur.

Il fallait bien répondre.

— Moi, dit Rustan en paraissant.

— Ah! tu t'avises de nous écouter.

— Votre Majesté parlait si haut...

— Et tu as l'oreille si fine... Tu sais donc le Petit Poucet.

— Oui, Sire ; je le sais très bien !

— Est-il fier, ce Rustan !..... alors il faut conter le Petit Poucet à l'impératrice.

— Je crains...

— Allons, allons ; mets-toi là, et conte.

Il le fit asseoir sur un tabouret. Rustan commença et défila son Petit Poucet en maître ; peu à peu l'empereur se mit aussi à écouter avec plaisir ; la narration marchait, mais quand on fut chez l'ogre :

— Tu en passes, dit-il ; est-ce que tu ne te rappelles pas ce qu'il dit : « Bonnes gens qui » fauchez si vous ne dites au roi que le pré que » vous fauchez, appartient au marquis de Carabas, vous serez tous hâchés menus comme » chair à pâté. »

— Mais, Sire, c'est le chat botté qui dit cela pour favoriser le marquis de Carabas.

— Comment ? je n'en sortirai donc pas !

— C'est que l'empereur a peut-être quelque

penchant à la propriété, dit avec son fin sourire Joséphine; et, comme le marquis de Carabas, fait à lui tout ce qu'il voit....

— Ma chère amie, tu es guérie! s'écria Napoléon; et que l'on vienne encore contester le pouvoir des contes pour les maux de dents.

A Dresde, l'impératrice n'était plus Joséphine, et ce n'est pas avec Marie-Louise que Napoléon aurait essayé le pouvoir du Petit Poucet. Son bon temps fut celui de son premier mariage; ce fut la lune de miel de son pouvoir. A présent, il fallait être empereur, l'être toujours, même avec sa femme. Il ne lui fut permis d'être homme que quelques instans avec ce fils, qu'il aperçut à peine, et qu'il aima tant. A Dresde, surtout, il fallait être empereur, et fonctionner devant les rois présens en maître du monde. Il s'en acquittait à merveille. Comme il portait impérialement l'épaulette, les premiers jours d'août! On avait sans doute réveillé en lui son instinct de héros. Pressé de recommencer la guerre, il fit célébrer sa fête

le 10 août au lieu du 15. Rien de magnifique comme cette fête! Le matin eut lieu une revue telle qu'il est impossible d'en passer à Paris. Toute la population de Dresde, toute celle des environs, étaient venues admirer ce spectacle. Jamais on ne vit sous le ciel rien de plus guerrier; tout respirait la confiance, l'ardeur, l'enthousiasme. Les panaches flottaient, les armes étaient étincelantes. C'était du ravissement, de la gaîté ; le bruit, la marche, les paroles encourageantes, les quolibets des soldats, la musique, tout faisait bondir le cœur! Et des évolutions, donc!.. Les cent mille soldats marchaient comme un seul homme.... Quelle mise en scène, mon Dieu!

Le soir, il y eut feu d'artifice sur l'Elbe, illumination dans les rues et bal à la cour. Tout était magique. Il existe beaucoup de militaires qui ont été témoins de ce brillant spectacle, et tous s'accordent à dire que rien n'était beau et imposant comme cette fête du 10 août à Dresde.

L'empereur fit faire de grands complimens à sa comédie; le fait est que nous produisîmes aussi, nous, glorieusement le nom français en ce qui nous concernait: « Ma comédie s'est bien conduite », disait-il en donnant ses ordres pour la gratification et les récompenses, qui furent de 10,000 fr., pour moi, pour Mars, pour Talma, pour Georges et pour quelques autres. Sa Comédie ! il venait enfin de la nommer avec fierté. Pendant long-temps il n'accueillit que sa tragédie, et je tiens à faire connaître comment il tourna un peu ses regards vers nous du comique.

Napoléon n'aimait pas la comédie, et, puisque je viens de faire son éloge sans partialité, je le blâmerai de même; je sais bien pourquoi il n'aimait pas la comédie : c'est qu'elle peint une nature vraie, et qu'à lui, il ne lui fallait que de l'enthousiasme. La tragédie lui plaisait, parce qu'elle peint une nature de convention, et l'homme toujours sur le théâtre est en vue des spectateurs; il excluait

seulement de son amour la tragédie de Voltaire. Pour lui, Voltaire n'avait fait que des poèmes philosophiques; il lui en voulait beaucoup d'avoir prostitué le grand caractère de Mahomet. « Il a fait, disait-il, un bas scélérat, un profond intrigant de l'homme qui a changé la face du monde; il n'a fait d'Omar qu'un coupe-jarret de mélodrame; il a travesti l'histoire pour plaire à d'Alembert et consorts. » Ses idées sont singulières, mais elles ne manquent pas tout à fait de justesse, autant que je m'y connais; par exemple, où il se montrait moins juste, c'était envers Molière : il n'osait pas l'avouer, mais je crois qu'il ne l'aimait guère, s'il ne le haïssait même : car n'en parler jamais, pour lui, c'était presque de la haine. Le philosophe comique dépouille quelquefois le héros de sa toilette pour ne montrer que le héros à nu. Cela ne lui convenait pas toujours. Celui qui a dit : « Il faut laver son linge sale en famille », ne pouvait approuver un poète qui force tous les caractères à laver le linge sale devant tout

le monde. Il a dit de Corneille que, s'il eût existé de son temps, il en aurait fait un prince. Je gage qu'il ne l'aurait pas dit de Molière.

Pourtant cette partiale opinion se modifia à mesure que sa puissance se fit forte. L'impératrice avait, elle, un goût prononcé pour la comédie, et une fois elle obtint que l'on jouât le Misanthrope à la cour. On fit prévenir Contat, qui refusa, disant que son âge, et surtout sa taille, l'empêchaient de jouer le rôle d'une femme de vingt ans; mais tous ses refus furent inutiles, et elle reçut l'ordre impératif de se tenir prête à Célimène. Il fallut se soumettre.

On n'applaudit point à la cour, et rien n'est plus glacial ni plus fatigant pour l'acteur, qui se trouve dans le doute sur son succès, et qui, ensuite, n'a pas un moment de repos pour respirer; car là, pas d'entr'acte. Le misanthrope est un des rôles fatigans du théâtre : le premier, le quatrième et le cinquième acte sont terribles; mais je m'en tirai à la satisfaction de l'il-

lustre auditoire : car il y eut de ces mouvemens de plaisir que l'on cherche en vain à cacher, et qui, dans une pareille réunion, font plus que les applaudissemens. Contat fut parfaite. La représentation finie, l'empereur dit : « Je n'avais pas d'idée de l'impression que peut faire une bonne comédie ; *le Misanthrope* m'a fait le plus grand plaisir. »

Après ce témoignage suprême, la comédie commença à partager les faveurs de la cour ; mais on ne jouait guère que les pièces de haut comique : *les Femmes savantes*, *Tartufe*, *l'Avare*, *le Méchant*, *la Métromanie*, puis *le Philosophe sans le savoir*, *les Fausses confidences*, *le Legs*, *la Gageure*, *les Deux Pages*, et quelquefois les pièces nouvelles qui avaient le bonheur de réussir.

La tragédie (et peut-être aussi Talma) ne voyait pas sans peine cette petite invasion du brodequin sur le cothurne, mais il fallut bien prendre son parti, et aller bras dessus dessous à Fontainebleau. Enfin, l'ordre nous fut

donné de nous tenir prêts à jouer *les Châteaux en Espagne*. Je n'avais jamais essayé le rôle de Dorlange : il appartenait à Molé, et je n'étais chargé, dans la pièce, que du rôle de l'amoureux; depuis la mort de Molé, Baptiste jouait Dorlange, et je ne l'avais point appris. Mais ce nouvel amour de l'empereur pour la comédie m'aiguillonna : j'usai de mon droit. Baptiste pouvait bien se rattraper sur la tragédie; je le priai de me céder le rôle, et, en huit jours, j'appris huit cents vers.

A cette pièce, l'empereur eut des transports comme un enfant. Il se prit à aimer Colin-Harleville, et à m'aimer moi aussi, par ricochet. En peu de jours l'ouvrage fut joué à Saint-Cloud, aux Tuileries, et partout; Napoléon vint nous surprendre, même au Théâtre-Français, jouant la pièce. Ces rêves de Dorlange, ces détails charmans, ces projets, cette croyance en sa fortune, cette audace à défier les événemens et à aller au devant d'eux, lui plaisaient beaucoup. La manie de Dorlange était

la sienne : car, après avoir entendu la pièce à Fontainebleau, il dit au général Bessière, à cette époque duc d'Istrie :

— Cet ouvrage me plaît beaucoup... j'ai été comme ça.

Je crois bien qu'à Dresde il était *comme ça encore*. La Comédie Française devait donner d'autres représentations quand le comte de Narbonne arriva de Vilna. Ce fut après quelques conférences fort orageuses qu'on entendit Napoléon dire pour la première fois, ou peut-être répéter, à propos de toutes les amitiés craintives qui l'environnaient, à propos des partisans à contre temps et à contre sens qui lui donnaient leur avis : — ce sont des galeux qui ne vous quittent pas qu'ils ne vous aient serré la main et inoculé par excès d'attachement.

Bientôt on nous fit injonction de partir pour Paris aussi promptement que nous étions partis pour Dresde. Nous remontâmes en voitures quand le grand homme remontait à cheval.

Nous accompagnâmes de nos vœux ce dernier mot de lui qu'on vint nous rapporter.

Il faut s'en remettre à la justice de la victoire.

VII

—

Postscriptum.

J'ai joué ma dernière représentation à la Comédie-Française; deux fois encore une pareille scène et mon cœur se briserait. C'est trop de joie! c'est trop de larmes! ils m'ont

traité comme ce pauvre Vert-Vert; mais je me sauverai, ce n'est pas un retour c'est un départ. Demain je joue à Versailles pour Montansier, ma vieille amie, mon ancienne directrice. Demain il y aura juste un demi-siècle que je jouai pour la première fois à ce même théâtre qu'elle rendait florissant. Là, Lekain venait me donner des leçons, Dumesnil m'encourageait; là, j'eus ce fameux duel avec le sabre de Tancrède; là aussi, Louis XV fit ma fortune avec un mot. Oui il y a bien un demi-siècle de cela! vieil époux de la muse comique je fais avec elle ma noce de cinquantaine; mais celle-là est une noce sans lendemain.

Depuis la mort de Contat je veux me retirer du théâtre. Pauvre Contat! pauvre amie! ce fut la mort d'une martyre et d'un sage; cette dernière circonstance a été totalement ignorée du public; je ne me séparerai pas de ces souvenirs sans lui rendre un dernier hommage.

Mademoiselle Contat, dont la santé devenait chancelante, parla de se retirer bien avant le

temps où l'âge lui aurait ordonné de le faire. Le premier mot de son projet de retraite effraya, et ce ne fut qu'à force de sollicitations que l'on obtint son consentement pour qu'elle nous restât encore quelques années ; mais enfin son état empirant chaque jour elle donna sa représentation de retraite ; elle joua pour la dernière fois le rôle de l'hôtesse dans *les deux Pages*, cette pièce éternelle que je demande pardon de représenter si souvent, mais qui revient sous ma plume comme la date d'un grand événement pour moi. Contat avait vendu depuis long-temps sa terre d'Ivri et habitait continuellement Paris. Sa maison était le point de réunion de ce que la capitale produisait de plus aimable. Hommes de lettres, artistes distingués, hommes du monde, chacun briguait l'avantage d'être admis dans ce salon de bon goût dont Contat faisait les honneurs avec un charme parfait. Devienne et elle sont les deux femmes qui après avoir brillé sur le théâtre ont conservé dans la société leur suprématie et leurs

amis; ceci seul est un éloge : il n'y a guère d'abdication qui résiste à cette épreuve.

Atteinte d'une maladie mortelle, ma pauvre amie sut par un hasard funeste qu'elle était condamnée.

Depuis long-temps elle souffrait de douleurs assez violentes au sein. Son médecin, justement inquiet sur son état, l'engagea à voir Dubois, et elle y fut. Après l'avoir examinée, il lui dit : — Madame, je vous donnerai un traitement qu'il faudra suivre, et je verrai votre médecin; passez chez moi dans trois jours. Contat y retourne au jour indiqué; elle entre dans le cabinet du docteur, qui, après lui avoir dit de s'asseoir, lui promet d'être à elle dans un instant, et la prie d'attendre; elle, par un mouvement machinal, jette les yeux sur le bureau, et voit son nom; elle lit, et ne trouve qu'une ordonnance assez insignifiante; plus loin, elle découvre un autre papier à moitié caché : encore son nom; ne pouvant résister à sa curio-

sité, elle s'en empare et lit la consultation que Dubois écrivait au médecin, dans laquelle il disait que sa malade était condamnée; que l'on pouvait tenter une opération douloureuse, mais que cela ne la sauverait pas. Contat tomba sans connaissance; on appela M. Dubois, qui revint désespéré de n'avoir pas emporté la consultation avec lui. C'est bien le plus excellent des hommes, que ce savant docteur; il ne pouvait se consoler d'avoir été la cause innocente du véritable malheur qui venait d'arriver; il prodigua à sa malade les soins les plus affectueux, tâcha de lui donner une lueur d'espérance, mais inutilement; le coup était porté.

Cependant, depuis cette époque, Contat ne montra aucune faiblesse; elle avait payé son tribut au premier moment de frayeur. Ensuite elle fut stoïque : son esprit était toujours vif et enjoué; sa grace était toujours la même; aimant à s'entourer de sa famille et de ses amis, elle savait leur dissimuler ses douleurs. Elle

vécut ainsi pendant deux années, ce ne fut que quinze jours avant sa mort qu'elle commença à se plaindre; enfin mourut la plus grande actrice dont ait eu à s'enorgueillir notre Comédie-Française. Je pleurai une sœur; elle nous ôta à tous plus que notre bonheur; elle nous ôta le sien, que nous trouvions tant de douceur à faire.

Avec elle mon goût du théâtre s'affaiblit; je restai pour avoir le temps de caser favorablement ma famille, et, en attendant je retraçai ma vie, et un peu celle de ceux avec lesquels j'avais marché de conserve, comme dit mon fils le marin. Ce fut pour moi un grand plaisir; je ne pensais pas qu'il fît si bon à rappeler son temps passé. C'est que, si l'on savait comme je fais cela! bien peu à peu, bien à mon aise, en sybarite; là j'ai ma famille, là j'ai mes amis; ils sont autour de moi; ils causent, ils rient: je les regarde et je continue. Ce sont mes beaux jours de travail, ceux-là; ces jeunes récits faits par un vieillard; ce turbu-

lent mouvement de la vie, auprès de moi si tranquille; ce passé que j'enchâsse, en regardant la vie présente, à côté d'une fille que j'aime, auprès de mes excellens frères, au souvenir d'un fils, courageux marin qui, des haubans est noblement descendu sur le tillac, et est appelé aux grands honneurs de la marine, ces souvenirs paisibles auprès d'un frère, brave et digne officier, ces aventures quelquefois piquantes, à côté d'une fille modeste et pure; tous ces contrastes, toutes ces choses qui se remuent en mon cerveau, qui passionnent mon cœur quand mon visage est calme, tout cela a bien son charme, et je bénis le ciel de m'avoir si bien partagé.

Je crois avoir arrêté à temps mes souvenirs; quelques uns de ceux à qui je les lis me disent que j'en ai trop dit; d'autres me disent que je n'en ai pas dit assez. Je suis de l'avis des premiers, mais on me pardonnera; on n'est jamais si riche que lorsqu'on déménage; je réponds aux seconds que le répertoire se grossit

quelquefois et ne s'enrichit pas toujours. Mais, me demande-t-on, la guerre entre Georges et Duchesnois; mais la querelle faite à l'auteur des Deux Gendres; mais l'enterrement de Raucourt; eh bien! tout cela est su, tout cela est d'hier. Mais ma pensée sur le talent des comédiens qui restent; apprendrai-je au public ce qu'il voit placé sur un meilleur terrain que moi; dirai-je que la chaleur, l'esprit, la fougue théâtrale et la verve ont leurs représentans dans Lafont, dans Michelot, dans Monrose et dans le jeune Firmin; et si j'oublie quelqu'un, ne me grondera-t-on pas? Tenez, j'oubliais une grande actrice, la plus gracieuse, la plus pure, la plus élégante: j'oubliais Mars! Mais je dois avoir de vieilles colères : je pourrais chercher dans les replis de mon ame des révélations à faire; non, je n'en ferai pas! Il n'y a que les mendians qui vivent de leurs plaies, les honnêtes gens les cachent. J'ai fait un ingrat, je ne le nommerai pas; d'ailleurs, dois-je lui en vouloir? il faut lui rendre justice, il

y a mis de l'abandon. Et nos jeunes, nos jolies comédiennes, n'ai-je point à parler un peu d'elles : il y a bien des mystères dans les coulisses ; je ne connais rien. En fait de scandale, je suis comme Henriette pour le grec : je n'écoute pas, et puis, au théâtre, c'est comme dans le monde ; pour la plupart des femmes c'est ce qui a été, ce qui sera toujours : la statue de Nabuchodonosor, la tête d'or, les pieds d'argile. J'en connais de très vertueuses, de très bonnes, de très douces, l'honneur de leur sexe ; je ne les nomme pas, ce serait en désigner d'autres. J'ai hâte d'en finir.

J'ai été encouragé par trois rois, par un empereur, par des grands et des illustres ; j'ai touché à deux siècles ; j'ai vu toutes les sociétés choisies, qu'elles fussent à talons rouges ou qu'elles fussent présidées par des artistes ; j'ai été conseillé par Voltaire ; Picard a bien voulu recevoir mes avis ; j'ai diné avec le banquier Savalette, et j'ai été l'ami de Perrégaux ; j'ai été l'assidu d'un garde-des-sceaux, et, de nos

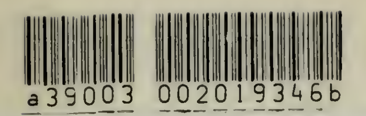
jours, j'ai ri des spirituelles reparties de mon excellent notaire Thirion, qui m'a acquis avec tant de soins ma douce retraite, ma maison de campagne et s'est occupé de ma maison d'Orléans; car j'ai maintenant à moi mon Versailles et mes Tuileries.

J'ai aimé les noms bien portés; j'ai aimé la société des grands, mais, comme je crois l'avoir dit, je n'ai jamais baisé le cordon bleu d'un sot; je me suis maintenu même avec les altesses; j'ai passé avec facilité ma vie en leur compagnie; jamais froid, jamais prodigue de politesses serviles, jamais brutal, jamais flatteur, enfin, jamais singe ni statue.

Je me suis sauvé du malheur de survivre à mon propre talent. Demain je fais mes derniers adieux au public; après-demain... sois la bien venue, ma tranquillité future! je pars pour mes terres, oui, mes terres, car ma propriété a appartenu à madame de Pompadour; après-demain je pourrai me dire : — Que ferai-je au-

jourd'hui ? et m'adresser une réponse que je n'avais pas pu me faire depuis soixante-deux ans que je joue la comédie.

FIN DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.


a39003 002019346b